



GAZETTE ANECDOTIQUE

HUITIÈME ANNÉE — TOME I



GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

HUITIÈME ANNÉE — TOME I



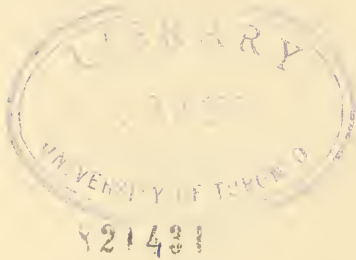
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

AP
20
G25
année 8
t.1





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO I — 15 JANVIER 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : MM. Gambetta, Chanzy. — M. Louis Blanc et la Commune. — La Comédie-Française. — Le Poète Rollinat. — Théâtres : Odéon et Renaissance.

Varia : L'Eden-Théâtre. — Une Nouvelle Revue. — Gambetta et Mirabeau. — Un Dernier Mot de Gambetta. — A propos de Clesinger. — Les Juives au théâtre. — Où passe l'argent de Sarah Bernhardt.

Variétés : Les Mémoires à la mode.

LA QUINZAINE. — L'année 1882 a fini d'une façon bien cruelle : cinq minutes avant qu'elle cédât sa place à l'année 1883, le 31 décembre, à onze heures cinquante-cinq minutes du soir, mourait dans sa propriété des Jardies, ancienne maison du romancier Balzac, à Ville-d'Avray, le personnage le plus considérable de la troisième république, M. Léon Gambetta.

Il y a un peu plus d'un an, ici même (*Gazette*, n° 15 n° 1. — 1883.

vembre 1881), nous écrivions sur M. Gambetta, à l'occasion de son avènement à la présidence du Conseil, des lignes qui auraient encore plus d'à-propos aujourd'hui. Nous rappelions que sa haute situation, sa popularité, son influence sur les masses, Gambetta les devait autant à son immense talent d'orateur qu'à ce haut et noble sentiment de l'amour de la patrie qui avait, depuis la chute de l'empire, inspiré tous ses actes. Il a eu cette bonne fortune, ajoutions-nous, de ne pas désespérer de la France à une heure où tout le monde voyait sa ruine à bref délai. Il a su rendre supportable la plus profonde des défaites, et il a relevé l'honneur du pays au moment même où on pouvait croire qu'il allait sombrer à jamais.

Que pourrions-nous ajouter de plus aujourd'hui? Ces quelques lignes résument les causes de la grande action que Gambetta a exercée sur notre pays, à ce point qu'à sa mort et alors que sa situation politique diminuée semblait avoir affaibli son influence, on a vu non seulement la France, mais l'Europe tout entière, émue par cette fin subite et imprévue, et estimant que l'un des hommes les plus grands et les plus illustres de notre temps venait de disparaître.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les causes de cette fin si rapide, et qui ont été si diversement expliquées. Il y a, d'ailleurs, sur ce point, plusieurs légendes plus invraisemblables les unes que les autres et déjà

successivement démenties. C'est, dit-on, en essayant une arme à feu que M. Gambetta se serait blessé à la main, et cette blessure aurait été l'origine d'une inflammation intérieure qui n'a cédé à aucun remède. D'autres ont mêlé à ce fait si simple des récits mystérieux et anecdotiques qui tiennent, croyons-nous, beaucoup plus du roman que de la réalité. Il est en somme bien difficile, après tant de versions contradictoires, de se prononcer à coup sûr. La vérité, la douloureuse vérité, c'est que Gambetta est mort à la suite d'une maladie encore mal connue et mal définie, et qui a duré seulement du 26 novembre au 31 décembre suivant.

L'impression produite par la mort de Gambetta a été, avons-nous dit, universelle. L'État a voulu tenir compte de ce sentiment si vif et si spontané de l'opinion publique, et il a ordonné que des funérailles nationales lui fussent faites. Le corps de l'ancien président a été exposé dans le grand salon du Palais-Bourbon, sous un catafalque magnifique, et pendant deux jours la foule a été admise à venir lui rendre ses derniers hommages. Cette foule, sans cesse renouvelée, a donné un nombre incalculable de visiteurs. Quant aux couronnes funèbres envoyées en signe de respect et de souvenir pour le mort, c'est par plus d'un millier qu'elles se chiffrent.

Le samedi 6 ont eu lieu les funérailles. Nous ne croyons pas qu'à aucune époque et pour aucun personnage de notre histoire, même roi, même empereur, il y en ait eu

de semblables. On ne saurait évaluer l'affluence des délégués de toutes les villes de France, des corporations civiles et militaires, des envoyés de grandes cités de l'Europe même, se pressant derrière le cercueil et formant un long cortège, qui n'a pas mis moins de quatre heures pour se rendre du Palais législatif au Père-Lachaise. Et ces couronnes sans nombre portées sur des chars, sur des tréteaux, à bras, à deux ou trois personnes réunies, pouvant à peine les soulever! Quant à la foule qui se pressait sur le passage de ce long cortège, nous ne saurions en calculer le nombre! C'est par plusieurs centaines de milliers de personnes qu'il faut chiffrer la population considérable qui était accourue pour rendre un dernier devoir au tribun puissant et au dictateur populaire qu'elle avait si souvent acclamé pendant sa trop courte vie. Et il est une chose bien curieuse à ajouter, c'est que devant la soudaineté de cette mort tous les partis se sont réunis, même les partis hostiles à Gambetta, pour célébrer son patriotisme et, on peut bien le dire, — sa gloire! — Les haines qu'il a pu soulever, les inimitiés, les jalousies qu'il a pu faire naître, semblent avoir désarmé depuis sa mort, et chacun a rendu justice à l'envi à cet homme qui, dans le jour du plus grand danger, n'avait jamais désespéré de la patrie.

Nous trouvons dans un récent article de Claretie, au *Temps*, une lettre que lui adressa Gambetta, en 1874, et dans laquelle ce profond sentiment du patriotisme,

qui l'avait si fort animé et soutenu pendant les mois néfastes de la guerre, est heureusement rappelé par lui :

« J'avais tracé de lui, nous dit Claretie, un portrait où, littérateur jugeant un homme politique, je m'étais, si je puis dire, placé au-dessus de la politique, et j'avais jugé Léon Gambetta au seul point de vue du pur patriotisme, qui sera, à coup sûr, celui de l'histoire. Il en fut touché et me répondit par cette lettre qui est, à mes yeux, plus qu'une lettre intime, mais quelque chose comme la profession de foi définitive d'un homme que j'ai beaucoup aimé, à qui je n'ai rien demandé, et qui, lui, a tout donné, — tout, — à sa patrie.

Cette page, aujourd'hui, a comme la valeur d'un testament moral :

Paris, 3 décembre 1874.

Mon cher ami,

Voilà plusieurs jours que je me prive involontairement du plaisir de vous remercier pour les pages trop élogieuses que vous m'avez consacrées.

En vous lisant, j'ai tout naïvement éprouvé deux impressions dominantes : la première, de satisfaction d'avoir des amis tels que vous ; la seconde, de me rendre digne des éloges que vous me décernez d'une main peut-être trop libérale.

Le portrait que vous avez peint est sur tous les points, sauf un seul, flatté et supérieur au modèle. Votre esprit a été la dupe de votre cœur. Tout ce que je peux dire, c'est que je m'efforcerai d'atteindre cet idéal.

La note vraie, et dont j'ai été touché au delà de toute ex-

pression, c'est la passion exclusive, ardente, sans bornes, qui nous est commune pour la France.

Oui, tout pour la Patrie ; il faut l'aimer sans rivale, et être prêt à lui sacrifier jusqu'à nos plus intimes préférences, ce qui est un peu plus difficile que de donner sa carcasse ou sa fortune. Je ne mets rien au-dessus de ce beau titre : *Patriote avant tout.*

Merci du fond du cœur et à vous,

LÉON GAMBETTA.

Je n'ai cité cette lettre, malgré tout ce qu'elle a de personnel, que pour ses dernières lignes : « Patriote avant tout ! » L'histoire retiendra le mot, qui fut un mot d'ordre. »

Gambetta n'avait que quarante-quatre ans : voici son acte de naissance :

Acte de naissance de M. Gambetta.

Ce trois avril 1838, à une heure du soir, acte de naissance de Léon-Michel, enfant du sexe masculin, né d'hier, à huit heures du soir, fils de Joseph-Nicolas Gambetta, marchand, âgé de vingt-quatre ans ; et de Magdeleine Massabie, âgée de vingt-trois ans, mariés, demeurant à Cahors, place Royale, sur la déclaration qui nous a été faite par la sage-femme Catherine Bouysson, qui a elle-même présenté l'enfant.

Témoins : Pierre Vallet, militaire retraité, âgé de quarante-six ans, et Martin Combelle, ex-militaire, âgé de trente-six ans, domiciliés en cette ville, constaté suivant la loi par nous, Jean-Michel-Louis-Auguste Berton, adjoint, officier de l'état civil de la commune de Cahors, la déclarante et les témoins ont signé avec nous le présent, après lecture faite.

Signé : Joseph Gambetta père ; Catherine Bouysson ; Valet ; Combelle, et Berton, adjoint.

L'avant-veille de la mort de Gambetta, le 29 décembre, le comte de Wimpffen, ambassadeur d'Autriche, se suicidait, en plein jour, sur la voie publique, dans une vespasienne de l'avenue Marceau, en se tirant un coup de pistolet. Cet acte étrange n'a pu être attribué qu'à un accès d'aliénation mentale.

Enfin, au moment où Paris impressionné par ces coups successifs, dont l'un était devenu un deuil national, se préparait à célébrer dignement les obsèques de Gambetta, une dépêche arrivée de Châlons-sur-Marne, dans la journée du 5 janvier, annonçait que le matin même le général Chanzy venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante. Ainsi, à quelques jours de distance, disparaissaient deux hommes qui avaient si admirablement personnifié en eux, à l'heure du danger, l'âme de la France et la défense nationale ; deux hommes qu'à un autre point de vue, celui de la politique, l'opinion publique avait désignés, dans le cas de la vacance du premier pouvoir de l'État, et comme réserves de l'avenir, pour le poste de président de la République.

Né en 1823, Chanzy était général de division au moment de notre malheureuse guerre avec l'Allemagne. Tout le monde a encore présents à la mémoire les beaux faits militaires qui signalèrent son commandement de la deuxième armée de la Loire. Après la paix, le général Chanzy devint gouverneur de l'Algérie, député, séna-

teur, puis ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Il commandait le 6^e corps d'armée à Châlons.

— Le sculpteur Clesinger est mort à Paris, des suites d'une attaque de paralysie, dans la soirée du 6 janvier. Né en 1814, il avait donc 68 ans. C'était un artiste d'un talent inégal, mais très original et très réel. Son œuvre est immense, et sa réputation date de 1847, époque à laquelle il exposa au Salon de peinture sa fameuse *Femme piquée par un serpent*. Clesinger a travaillé jusqu'au dernier jour. Il laisse inachevée une des quatre statues colossales dont il était chargé pour l'ornementation de l'École militaire.

Clesinger avait épousé la fille de George Sand ; ce mariage ne fut pas heureux. Après la mort de leur unique enfant, une fille, les deux époux se séparèrent à jamais. M^{me} Clesinger habite, depuis la mort de sa mère, une propriété à elle, située à Montgivray (Indre).

LOUIS BLANC ET LA COMMUNE. — Les journaux, à l'occasion de la mort de Louis Blanc, ont publié des articles biographiques où sa vie politique a été bien diversement appréciée, selon leurs opinions différentes. Les uns l'ont traité de « Communard » ou à peu près, en raison de l'approbation qu'ils croyaient avoir été donnée par lui au grand mouvement ultra-radical de mars 1871 ; les autres, — au contraire, — lui ont reproché d'avoir été trop tiède pour ce mouvement et même

de l'avoir désapprouvé. Ces derniers se sont refusés à suivre son cercueil et ont protesté par lettre contre les honneurs posthumes qui lui étaient rendus.

A ce propos le journal *le Prolétaire* a publié deux lettres de Louis Blanc qui établissent très clairement comment il a jugé les actes horribles accomplis pendant la révolution du 18 mars et qui expliquent, par conséquent, l'abstention que décrétèrent, au moment de ses funérailles, les journaux partisans de la Commune.

I

Lettre de Louis Blanc au FIGARO.

A M. PHILIPPE GILLE.

7 juin 1871.

Monsieur,

Je lis dans un article signé de vous que le parti républicain honnête est en droit d'attendre de moi une protestation contre les abominations dont Paris a été le théâtre et la victime. — Cette observation me surprend.

Quel honnête homme pourrait, sans se manquer de respect, se croire obligé d'avertir le public que l'incendie, le pillage et l'assassinat lui font horreur ?

Je m'estime assez, Monsieur, pour juger que de ma part une pareille déclaration est parfaitement inutile.

Aussi bien, quand l'indignation publique est si légitime et si grande..., vous n'ignorez pas, Monsieur, que dans les tri-

bunaux, le silence des assistants est de rigueur, tant il est vrai que le devoir de chacun est de se taire quand le juge va parler.

Agréez, Monsieur, toutes mes civilités.

LOUIS BLANC.

II

Lettre de Louis Blanc au directeur du JOURNAL OFFICIEL.

19 avril 1871.

On a publié, sous forme de lettre et sans nom d'imprimeur, une brochure qui contient l'apologie des actes de la Commune, y compris l'exécution des otages et l'incendie des maisons particulières et des édifices. Cette brochure a pour titre *Revanche de la Commune*, par un représentant du peuple de Paris dont le nom commence par les initiales L. B... Je dénonce dans la publication dont il s'agit une manœuvre infâme dont le but est de me faire passer, aux yeux de ceux qui ne me connaissent pas, pour l'apologiste d'une insurrection que j'ai toujours réprouvée et de crimes qui me font horreur.

LOUIS BLANC.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Les dernières promotions de sociétaires ont donné lieu à divers articles documentaires dans les journaux, où l'on a traité surtout la question des appointements des comédiens assez heureux pour faire partie de l'illustre société. Voici quelques intéressants détails à ce sujet :

La part entière des sociétaires est de 12,000 francs, plus le partage des bénéfices. Les bénéfices de l'année

1882 ayant donné 40,000 francs par sociétaire ¹, il en résulte qu'en dehors des feux et autres menus avantages, le sociétaire à part entière a touché pour l'année 1882 une somme de 52,000 francs. Sur la somme des bénéfices, moitié est placée au Mont-de-piété au nom du sociétaire pour lui constituer un fonds de ressources auquel il ne peut toucher qu'au moment de sa retraite définitive. Ces fonds sociaux représentent alors pour le comédien, à l'heure de son départ, un appoint des plus sérieux, puisque, pour quelques-uns, il a atteint jusqu'à 150,000 francs.

Voici quelle est la situation des sociétaires actuels au point de vue de leur traitement :

Sociétaires à part entière : MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin aîné, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Worms ; — M^{mes} Madeleine Brohan, Jouassain.

Ont dix douzièmes de part : M^{mes} Reichemberg et Barretta ;

Neuf douzièmes : M^{lle} Bartet ;

Huit douzièmes : MM. Barré et Laroche ; — Mesdames Édile Riquer et Samary ;

Sept douzièmes et demi : M^{me} Broisat ;

Six douzièmes : M. Coquelin (cadet) ;

Cinq douzièmes et demi : M^{lle} Tholer ;

1. Les recettes de l'année ont été de 2,628,628 fr. ; les dépenses, de 1,853,998 fr., ce qui donne un bénéfice de 774,630 fr. 26.

Cinq douzièmes : M. Prudhon et M^{lle} Lloyd ;

Quatre douzièmes : M. Silvain et M^{me} Granger ;

— Le 1^{er} janvier, M^{lle} Croizette a cessé d'appartenir à la Comédie-Française. Elle avait depuis longtemps donné sa démission ; mais, aux termes du règlement, cette démission n'est devenue définitive qu'un an après sa date.

Le départ de M^{lle} Croizette est des plus regrettables pour la Comédie-Française, où M^{lle} Tholer ne remplace encore qu'à peu près cette comédienne si distinguée et qui avait tant de race et une si intéressante originalité.

Née le 19 mars 1847, à Saint-Pétersbourg, Sophie-Alexandrine Croizette a débuté à la Comédie-Française, le 7 janvier 1870, dans le rôle de la Reine du *Verre d'eau*. Depuis ce jour, elle a abordé les rôles les plus divers de l'ancien et du nouveau répertoire. Enfin elle a créé, dans des comédies modernes, notamment dans *Jean de Thommeray*, dans *le Sphinx*, dans *l'Étrangère*, et surtout dans *la Princesse de Bagdad*, quelques personnages où elle a laissé une empreinte toute particulière de son talent si personnel et si brillant ; elle a repris aussi, dans *l'Aventurière* d'Émile Augier, un rôle où M^{me} Plessy avait laissé de bien puissants souvenirs, et elle a forcé, dans ce rôle même, l'admiration de tout le monde. Nous ne saurions trop le répéter, le départ de M^{lle} Croizette est une perte très sensible pour la Comédie-Française.

M^{lle} Croizette était sociétaire depuis le 1^{er} janvier 1873.

VERS INÉDITS DE ROLLINAT. — La presse a retenti dernièrement des louanges de Maurice Rollinat, qu'on annonçait comme un vrai poète. Voici de lui une pièce inédite dont nous devons la communication à notre confrère M. Carel.

LA MORTE EMBAUMÉE.

Pour arracher la morte, aussi belle qu'un ange,
Aux atroces baisers du ver,
Je la fis embaumer dans une boîte étrange ;
C'était par une nuit d'hiver :

On sortit de ce corps glacé, roide et livide
Ses pauvres organes défunts,
Et dans son ventre ouvert, aussi saignant que vide,
On versa d'onctueux parfums,

Du chlore, du goudron et de la chaux en poudre,
Et quand il en fut tout rempli,
Une aiguille d'argent réussit à le coudre
Sans que la peau fit un seul pli.

On remplaça ses yeux, où la grande nature
Avait mis l'azur de ses ciels
Et qu'aurait dévoré l'infecte pourriture,
Par des yeux bleus artificiels.

L'apothicaire, avec une certaine gomme,
Parvint à la pétrifier,
Et quand il eut glapi, gai, puant le rogomme :
« Ça ne peut se putréfier !

« J'en répons ! Vous serez troué comme un vieil arbre
« Par les reptiles du tombeau,

« Avant que l'embaumée, aussi dure qu'un marbre,
« Ait perdu le moindre lambeau ! »

Alors, seul, je peignis ses lèvres violettes
Avec l'essence du carmin ;
Je couvris de bijoux, d'anneaux et d'amulettes
Son cou svelte et sa frêle main ;

J'entr'ouvris sa paupière et je fermai sa bouche,
Pleine de stupeur et d'effroi,
Et, grave, j'attachai sa petite babouche
A son pauvre petit pied froid.

J'enveloppai le corps d'un suaire de gaze,
Je dénouai ses blonds cheveux,
Et, tombant à genoux, je passai de l'extase
Au délire atroce et nerveux.

Puis, dans un paroxysme intense de névroses,
Pesantes comme un plomb fatal,
Hagard, je l'étendis sur un long tas de roses,
Dans une bière de cristal.

L'odeur cadavérique avait fui de la chambre,
Et sur les ors et les velours,
Des souffles de benjoin, de vétiver et d'ambre
Planaient, chauds, énervants et lourds...

Et je la regardais, la très chère momie,
Et, ressuscitant sa beauté,
J'osais me figurer qu'elle était endormie
Dans les bras de la volupté !...

Et, dans un caveau frais où conduisent des rampes
De marbre noir et d'or massif,
A la pâle clarté sépulcrale des lampes,
Au-dessous d'un crâne pensif,

La morte, en son cercueil transparent et splendide,
Narguant la putréfaction,
Dort, intacte et sereine, amoureuse et candide,
Devant ma stupéfaction !

MAURICE ROLLINAT.

THÉÂTRES. — Mis en goût par le bruit qui s'est fait autour de *Fédora* et des points de ressemblance que des polémiques de journaux ont signalés et discutés entre la pièce de Sardou et celle de Belot, *le Drame de la rue de la Paix*, l'Odéon a cru devoir reprendre cette dernière pièce. Elle avait obtenu un certain succès en 1868 (5 novembre), grâce surtout à une interprétation supérieure. En effet, Berton père, Taillade, Raynard, Paul Clèves, et M^{me} Sarah Bernhardt, alors à l'aurore de son talent et de sa réputation, en jouaient les principaux rôles.

Aujourd'hui la pièce de M. Belot, qui avait jadis cinq actes, nous a été rendue incomplètement, l'auteur ayant cru devoir supprimer son second acte tout entier. Le premier acte a produit un effet assez vif de curiosité; le dernier, qui est fort dramatique, a également empoigné le public; mais les deux actes intermédiaires ont moins intéressé. Il n'y a pas là de ces grands emportements dramatiques à la Sardou qui donnent tant de force et d'émotion aux quelques scènes principales de *Fédora*.

La pièce de Belot est bien jouée par Chelles (Albert

Savary), Keraval (Dumouche), Cosset (Vibert) et M^{lle} Tessandier (Julia Vidal), qui dramatise son rôle beaucoup plus que ne l'avait fait jadis Sarah Bernhardt qui s'y était montrée sous des côtés plus tendres et plus doux que ceux que nous présente la nouvelle Julia Vidal. Cette interprétation est d'ailleurs plus conforme aux intentions de l'auteur et au caractère même du personnage.

— Le théâtre de la Renaissance a renouvelé son affiche avec une opérette de MM. Hennequin et Bisson pour les paroles, et Raoul Pugno pour la musique. Nous regrettons de n'avoir pas à enregistrer le succès complet du nouvel ouvrage. Le livret de *Ninetta*, — c'est ainsi que la pièce s'appelle, — n'offre qu'un intérêt insuffisant, et ne présente que des situations banales et déjà cent fois exploitées. La musique est d'un artiste savant, ingénieux, correct, mais qui nous semble plus fait pour l'opéra-comique que pour l'opérette. Sa gaieté est factice, et, quand il veut trop imiter les farces d'Hervé ou d'Offenbach, il devient lugubre. La pièce est cependant montée à ravir : M^{mes} Granier, Desclauzas, Milly Meyer, MM. Jolly et Daubray, le Daubray du Palais Royal, en représentations, jouent et chantent *Ninetta* avec leur talent et leur entrain habituels.

VARIA. — *L'Eden-Théâtre*. — On vient d'ouvrir

à Paris, rue Boudreau, sur l'emplacement de l'hôtel Schneider et sous le titre de *l'Éden-Théâtre*, un lieu de plaisirs nouveau, qui n'avait pas encore son pareil dans notre capitale si remplie cependant de merveilles en tous genres. En quelques mois, MM. Bertrand (des Variétés), Cantin (des Bouffes) et Plunkett, ancien directeur du Palais-Royal, ont fait élever au coin de cette sombre rue Boudreau, du côté donnant sur la rue Auber, une sorte de palais indien, d'une architecture tout à fait exotique et extraordinaire. Depuis longtemps les passants admiraient, du dehors, cette accumulation de pierres blanches finement travaillées, et ces corniches sculptées, et tout cet assemblage de moulures et de cannelures variées à l'infini, comme dans un de ces palais des bords du Gange que les récits et les dessins des voyageurs ont popularisés chez nous.

L'intérieur de cet Éden véritable est plus merveilleux encore; l'or y domine un peu trop peut-être, mais il vaut mieux avoir à constater un excès de richesse qu'un excès de parcimonie. L'Éden-Théâtre est certainement l'endroit de Paris le mieux et le plus luxueusement aménagé pour sa destination, qui est multiple : en effet, on y peut danser, on peut s'y promener, on y peut fumer; on y joue la comédie, on y danse des ballets, on y donnera des concerts; on y mange, on y boit, on y soupe et même on y joue. C'est un grand caravansérail qui, par le fait, sera le rendez-vous de toutes les na-

tions, une sorte de casino immense où tous les curieux, les désœuvrés, et aussi ceux qui aiment le plaisir, trouveront d'amples sujets de distraction.

Le 7 janvier, l'Éden-Théâtre ouvrait ses portes à la presse et à un public d'amis non payants, pour la répétition générale, en quelque sorte, de son premier spectacle. Le lendemain 8 janvier, l'ouverture publique et définitive avait lieu.

Ce premier spectacle, composé d'un ballet italien intitulé *Excelsior*, et qui jouit depuis longtemps d'une vogue extraordinaire au delà des Alpes, a également réussi chez nous. C'est à la Scala de Milan qu'*Excelsior*, dont la musique est du maestro Marengo, a été représenté pour la première fois. C'est aussi d'Italie que viennent les jolies danseuses du ballet qui offre un charme excessif au point de vue de la mise en scène, de la richesse des costumes, des groupes de femmes habilement disposés, et enfin de tout ce plaisir des yeux si captivant et sans cesse renouvelé. Ce ballet ne ressemble en rien à ceux que nous voyons à Paris; il est plein d'originalités et d'inventions inconnues encore pour nous, et il doit attirer longtemps la foule aussi bien par l'ingéniosité que par la splendeur de son spectacle.

Voici donc cet Éden-Théâtre, dont tout Paris parle depuis si longtemps, ouvert et lancé, et même lancé avec un succès de début qui est d'un heureux présage pour l'avenir. La trinité Bertrand-Cantin-Plunkett a

jeté là plusieurs millions; mais ce sont des gens habiles, mieux encore, heureux, et ils sont depuis si longtemps habitués au succès que ces millions-là ne manqueront pas de leur être productifs !

Une Nouvelle Revue. — Les lauriers de M^{me} Adam troublaient le sommeil de M^{me} de Rute (*olim* de Solms, *olim* Rattazzi). Avec la revue de la « grande Gauloise » nous aurons la revue de la grande Espagnole. La nouvelle nous en arrive par un prospectus qui annonce *les Matinées de Madrid, de Lisbonne, de Rome et de Paris, etc.* (*l'et cætera y est*), *nouvelle revue internationale européenne, anecdotique, artistique et littéraire, par le baron Stock, avec la collaboration des principaux écrivains contemporains.*

Le baron Stock suit de longue date la fortune de M^{me} de Rute, ce qui donne un piquant particulier à ce fragment autobiographique. L'auteur est nécessairement aussi aimable que bien renseigné.

Un jour, il y a déjà bien des années, une jeune femme, que les hasards de la destinée avaient obligée d'abandonner momentanément la France, s'arrêtait dans une ville de Savoie, et, pour occuper ses heures de solitude, y fondait une petite revue, qui, peu à peu, prit les proportions d'une grande publication. Cette revue, inaugurée comme une simple distraction, conquiert bien vite son rang dans la presse et, au bout de deux ans, elle marchait de pair avec les revues françaises et étrangères les plus renommées. Enfin, elle aurait pu devenir

une spéculation, si cette pensée même n'avait répugné à sa fondatrice. La cause de ce succès rapide et incontesté doit être surtout attribuée à la pléiade d'écrivains et d'artistes qui, dès le début, se firent un honneur d'en être les patrons et les collaborateurs. Les noms les plus illustres et les plus populaires étaient, en quelque sorte, associés au nom du rédacteur en chef : il suffit de citer Lamartine, Eugène Suë, Armand de Pontmartin, Sainte-Beuve, Victor Hugo, le bibliophile Jacob, François Ponsard, Alexandre Dumas, Armand Barthet, Labiche, Charras, Tony Révillon, Alfred de Bréhat, Félix Platel (l'Innotus du *Figaro*), qui y fit ses premières armes Ponson du Terrail, Armand Durantin, Fazy, Arsène Housaye, Petit Senn, le Voltaire genevois, etc. J'en passe, et des meilleurs, car on n'en finirait plus s'il fallait nommer ici tous ceux qui ont collaboré aux *Matinées*. de concert avec la directrice, dont ils étaient toujours les amis, *souvent les commensaux* et les hôtes. Il y avait alors à Aix un petit théâtre de société, auquel furent réservées les prémices de certaines pièces de salon, que réclama plus tard le Théâtre-Français, et il arriva plus d'une fois que le numéro du dimanche suivant, retardé par les répétitions et les représentations, fut improvisé, texte et dessins, dans la nuit du samedi. La musique n'était pas non plus oubliée, et plus d'un morceau, qui compte à présent dix années de vogue continue, a fait sa première apparition dans les *Matinées d'Aix*. La revue, rédigée ainsi en famille, avait commencé avec 250 abonnés. Au bout de deux ans, elle en eut 3,500. Ce succès inespéré nécessita bientôt une organisation complète, un bureau, des employés, un administrateur sérieux en la personne du comte Henri de Lagarde. Ce n'était plus le temps où artistes, académiciens, grands seigneurs, grandes dames, mettaient tous la main à la pâte, pour ainsi dire, faisaient de la comptabilité, mettaient les numéros sous bandes et les expédiaient entre deux éclats de rire... Les *Matinées* avaient désormais leur place faite, leur rang marqué.

M. Buloz, l'un des amis de la maison, *tenta, dit-on*, de les acheter, mais il n'y fallait pas songer. C'était, suivant l'expression originale d'Alexandre Dumas, l'excellent souffleur du théâtre d'Aix, le *Dimanche* de la littérature contemporaine, et les collaborateurs, comme les lecteurs, de nos chères *Matinées*, ne pouvaient admettre même l'idée de s'en séparer. Aussi, ne fut-on pas étonné de voir cette revue s'acclimater et se reconstituer en Italie, presque sans interruption, grâce à la bienveillance du grand homme d'État, Urbain Rattazzi, qui voulut bien assister au dîner d'inauguration que le baron Stock donna aux représentants de la presse française et italienne, à Florence, dans la villa même des Médicis. De nouveaux collaborateurs se joignirent aux anciens. M. Erdan, du *Temps*, y apportait, entre autres, une collaboration active. Ce fut l'apogée des *Matinées*, qui étaient dans toutes les mains, et qui, traduites en plusieurs langues, prêtaient généreusement leur concours gratuit à plus de cinquante journaux de la Péninsule et de l'étranger.

Telle était cette revue, éteinte ou plutôt endormie depuis plusieurs années, à la suite de douloureux événements politiques, cette revue que M. le baron Stock veut faire revivre en Espagne, en créant les *Matinées Espagnoles*. Nous ne doutons pas du succès, grâce à la bienveillance du grand public aristocratique et littéraire, auquel nous n'avons jamais fait appel en vain.

M. le baron Stock n'est pas un nouveau venu dans le monde des lettres. C'est lui qui, pendant longtemps, signa les *Causeries* hebdomadaires du *Constitutionnel*. Le baron Stock est un fantaisiste qui a deux prédilections bien marquées : le feuilleton et les voyages. Il avait pris, au feuilleton du *Constitutionnel*, la survivance de M. Edmond About, dont il avait accepté l'héritage. Mais, son humeur vagabonde reprenant le dessus, il ne sut pas résister à son invincible envie d'aller visiter le Liban et la Syrie, et ce n'est pas du bout du monde

qu'il pouvait adresser sa copie à feu M. Boniface, le Jupiter Tonnant de l'ancien *Constitutionnel* ! Au grand regret de ce dernier, il dut, un beau jour, résilier son traité. Aujourd'hui, il paraît vouloir se fixer en Espagne. En tout cas, les déplacements lui sont faciles, et il se trouvera toujours là où est *l'actualité*, cette éternelle idole du chroniqueur. Le baron Stock fut aussi, à diverses reprises, et récemment encore, le correspondant attitré du grand journal viennois la *Neue Freie Press* ; on se souvient de l'éclat de ses correspondances, lors des deux mariages successifs du roi Alphonse.

Gambetta et Mirabeau. — A propos des magnifiques funérailles qui viennent d'être faites à Gambetta, on s'est souvenu de celles de Mirabeau, dont voici le récit, emprunté à Michelet :

« Le 4 avril eut lieu la pompe funèbre (de Mirabeau), la plus triste, la plus populaire qu'il y ait eu au monde. Le peuple seul fit la police, et la fit admirablement. Nul accident dans cette foule de trois ou quatre cent mille hommes. Les rues, les boulevards, les fenêtres, les toits, les arbres, étaient chargés de spectateurs.

« En tête du cortège marchait Lafayette, puis, entouré royalement de douze huissiers à la chaîne, Tronchet, le président de l'Assemblée nationale ; puis l'Assemblée tout entière, sans distinction de partis. L'intime ami de Mirabeau, Sieyès, qui détestait les Lameth et ne leur parlait jamais, eut pourtant l'idée noble et délicate de prendre le bras de Charles de Lameth, les couvrant ainsi de l'injuste soupçon qu'on faisait peser sur eux.

« Immédiatement après l'Assemblée nationale, comme une seconde Assemblée, avant toutes les autorités, marchait en masse serrée le club des Jacobins. Il s'était signalé par le faite de la douleur, ordonnant un deuil de huit jours et, d'anniversaire en anniversaire, un deuil éternel.

« Le convoi immense ne put arriver qu'à huit heures à l'église Saint-Eustache. Après l'éloge funèbre, vingt mille gardes nationaux déchargèrent à la fois leurs armes ; toutes les vitres se brisèrent ; on crut un instant que l'église s'écroulait sur le cercueil.

« Alors la pompe funéraire reprit son chemin aux flambeaux. Pompe vraiment funèbre à cette heure. On arriva bien tard dans la nuit à Sainte-Geneviève.

« L'impression du jour avait été généralement calme et solennelle, pleine d'un sentiment d'immortalité. On eût dit qu'on transférât les cendres de Voltaire, d'un homme mort depuis longtemps, d'un de ces hommes qui ne meurent jamais. Mais, à mesure que le jour disparut et que le convoi s'enfonça dans l'ombre doublement obscure de la nuit et des rues profondes qu'éclairaient les lueurs des torches tremblantes, les imaginations aussi entrèrent malgré elles dans le ténébreux avenir, dans les pressentiments sinistres. La mort du seul qui fût grand mettait, dès ce jour, entre tous une formidable égalité. La Révolution allait dès lors rouler sur une pente rapide, elle allait par la voie sombre au triomphe

ou au tombeau. Et dans cette voie devait à jamais lui manquer cet homme, son glorieux compagnon de route, homme de grand cœur après tout, sans fiel, sans haine, magnanime pour ses plus cruels ennemis. Il emportait avec lui quelque chose qu'on ne savait pas bien encore. »

Un Dernier Mot de Gambetta. — On sait qu'il n'est rien de tel qu'un prêt d'argent pour brouiller deux amis. Cette vérité peu consolante a été traduite de la façon la plus originale par Gambetta, peu de jours avant sa mort.

Un exprès arrive avec un pli demandant réponse. Le malade était au lit. Lecture faite, il donne ordre d'ouvrir son secrétaire, d'y prendre une certaine somme, la glisse lui-même sous l'enveloppe, qui est expédiée aussitôt, puis laisse retomber la tête sur l'oreiller, en disant avec un sourire :

« Pourvu que celui-là ne m'en veuille point plus tard ! »

A propos de Clesinger. — La mort du célèbre sculpteur donne un certain piquant à ce fait divers de *la Semaine*, journal de 1848 :

« Dimanche, 12 mars, vers deux heures, une foule immense remplissait la place des Petits-Pères. C'était M. Clesinger qui présentait à l'église Notre-Dame-des-Victoires le buste de la République pour le faire consacrer par la religion. Le buste, porté sur un brancard,

entouré de guirlandes, couronné de verdure, était déposé au milieu de la place, ombragé par un immense drapeau tricolore, entouré de citoyens et de gardes nationaux formant la haie jusqu'aux portes de l'église. A deux heures un quart, les portes se sont ouvertes, le tambour a battu aux champs et le clergé s'est avancé. Les bénédictions, etc., etc. »

Que les temps ont changé depuis ! Il en est de l'accord de la République avec le clergé comme de son buste : l'un et l'autre restent encore à faire.

Les Juives au théâtre. — A propos de la création de *Fédora*, par Sarah Bernhardt, le chroniqueur de *la Liberté* relève le nom de quelques juives qui se sont illustrées au théâtre :

« Plusieurs ont fait ou sont encore des cantatrices célèbres. La Stolz, qui a créé à l'Opéra la *Favorite*, la *Reine de Chypre*, *Charles VI*, était juive. Fidès Devriès, que nous avons tant admirée dans *Faust* et *Hamlet*, et qui vit aujourd'hui retirée du théâtre, était juive également.

M^{lle} Heilbron, que l'Europe et l'Amérique ont tour à tour applaudie, est juive. Elle créa, à Paris, les *Amants de Vérone*, et nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver jamais une Juliette plus idéale.

N'oublions pas M^{lle} Rosine Bloch, mais ce n'est pas à elle qu'on reprochera un sentiment dramatique trop

vif. Les qualités de sa voix sont néanmoins incontestables ; de plus, elle est fort belle. On n'a jamais rêvé une reine de Chypre plus magnifique.

Mentionnons aussi M^{lle} Isaac, à l'Opéra-Comique.

Plus loin, à la Renaissance, M^{lle} Landau partage aussi une origine à laquelle tient M^{lle} Milly Meyer elle-même, dont la gentillesse n'a pourtant rien d'oriental, et qui fait de ses rôles ce que les écureuils en belle humeur savent faire d'une noix. »

A ces noms *là Liberté* ajoute ceux de M^{lle} Sarah Bernhardt et de M^{lle} Agar, mais elle en oublie bien d'autres, ne serait-ce que les sœurs de Rachel, Lia et Dinah, M^{lle} Judith, aujourd'hui M^{me} Bernard-Derosne, M^{me} Franck-Duvernoy, de l'Opéra, etc... Nous ne ferons de réserves que pour M^{me} Sarah Bernhardt, que nous ne croyons pas si juive que cela. Son nom ne s'orthographe pas authentiquement Bernhardt, mais bien Bernard, et je crois même que le prénom de Sarah ne lui appartient pas ; elle l'a improvisé comme le *t* qui termine son nom.

Où passe l'argent de Sarah Bernhardt. — On a parlé de 400,000 francs perdus dans une usine où elle les avait placés il y a dix-huit mois. Mais il est d'autres usines qui ne lui coûtent pas moins : celles des grands couturiers. On en jugera par ce seul fait qui date du moment où *Fédora* se répétait au Vaudeville.

Il fallait trois costumes à Sarah Bernhardt; ils sont commandés à un couturier de Vienne, mais on refuse de les livrer sans paiement. Justement irritée, la grande artiste lâche l'alliance de l'Autriche pour celle de l'Angleterre. Un télégramme commande les trois costumes à un couturier de Londres.

Celui-ci se montre aussi dépourvu de savoir-vivre que son collègue; il demande l'argent avant de faire l'envoi. Ah! c'est comme cela! On se rejette sur Paris. Worth est là; le temps manque, mais on passe les nuits, on met tout le monde sur pied, on sera en mesure à l'heure dite, et on tient à honneur de faire crédit. Honte aux concurrents étrangers! Mais ceux-ci reparaisent au dénouement. Informés de ce qui se passe, ils se piquent à leur tour de grandeur et ne craignent plus d'envoyer à découvert des toilettes qui leur resteraient pour compte.

Total: neuf toilettes valant chacune 2,000 francs. On ne les a pas payés, ces 18,000 francs-là, mais on les payera plus tard.

VARIÉTÉS

LES MÉMOIRES A LA MODE

A peine les *Mémoires de M. Claude* touchent-ils à leur fin qu'on voit poindre les *Mémoires de M. de Viel-Castel*. Un clou chasse l'autre. Mais le rapprochement ne saurait aller plus loin.

Les premiers ne paraissent pas authentiques à ceux qui ont connu l'ancien chef du service de sûreté ; ils affirment qu'il n'écrivait pas, et que ses opinions le rattachaient au pouvoir ; aussi n'acceptent-ils ni les bavardages, ni les sorties politiques qu'on écoute aujourd'hui sous son nom. En ce qui touche les affaires de service, on n'est pas moins sceptique à la Préfecture. Au point de vue hiérarchique le plus élémentaire, on a relevé dans les *Mémoires de M. Claude* des bourdes qu'il était incapable de commettre. *La Patrie* a publié là-dessus un *erratum* substantiel dont les éléments ont été fournis par M. Carlier, chargé comme officier de paix du service des mœurs sous l'Empire et en collaboration constante avec Claude. D'autres observateurs ont remarqué des lacunes non moins significatives dans les chapitres concernant certaines affaires criminelles à l'instruction desquelles Claude avait pris une part active

avec Demarquay, le commissaire aux délégations. Celui-ci en a publié ce qu'il savait dans une plaquette fort curieuse, intitulée *Notes d'un agent*, qui s'est vendue en 1868 à la librairie Frédéric Henry. Ces détails, que Claude savait comme lui, n'ont pas même été donnés dans l'œuvre parue sous son nom. Pour ceux d'ailleurs qui voient encore l'honnête profil administratif de Claude, il suffit du titre du premier chapitre (*Chez la Farcy*) pour flairer quelque mystification.

Mais, dira-t-on, la police de la librairie, qui a jadis mis en interdit les *Mémoires de Canler* (absolument vrais, ceux-là), ne s'est point émue. D'autre part, la famille de Claude ne proteste pas.

Il peut être répondu à cela que la police d'aujourd'hui n'est point celle d'autrefois, que la famille de Claude, représentée par sa veuve, peut avoir des raisons pour ne point parler. Elle aurait même, dit-on, délivré à l'éditeur le reçu d'une certaine somme versée contre remise des papiers du défunt. Quels papiers? Voilà ce qu'il eût été bon de savoir, car il y a papiers et papiers; ceux-là peuvent n'avoir rien de commun avec les mémoires publiés. Le seul moyen de répondre victorieusement aux douteurs serait d'exposer le manuscrit autographe, de l'offrir au contrôle des experts. Jusqu'à cette épreuve on niera et on aura le droit de nier.

A dire vrai, nous ne jouissons pas non plus de l'exposition des *Mémoires de Viel-Castel*, mais on a vu cepen-

dant leur manuscrit ; il a couru un peu Paris à la recherche d'un éditeur, et il ne l'a point trouvé. Non pas que le manuscrit parût peu intéressant ou peu vendable, mais il était si gros de repréailles que les plus aventureux ont reculé en soupirant. On a donc passé la frontière.

M. Léouzon-Leduc, un publiciste émérite, a signé la biographie qui sert d'introduction. Faut-il en conclure que M. Léouzon-Leduc est l'éditeur du livre ? Je ne le pense point : car beaucoup de noms de famille fort connus n'auraient point été estropiés par lui ; on sent que les épreuves ont été lues par une personne qui connaît notre langue, mais qui ne connaît pas notre monde.

Il est vrai que M. de Viel-Castel le connaissait bien lui, mais son écriture a pu être peu lisible ; puis il ne faut pas oublier qu'il fut un temps où le comble de la distinction était de ne pouvoir se rappeler les noms des gens. On ne semblait que mieux planer dans une sphère vraiment aristocratique et supérieure à toutes ces désignations d'êtres plus ou moins vulgaires, à ces *Chose* ou à ces *Machin*. Or, le péché mignon de l'auteur devait être une certaine suffisance. Il aime trop, par exemple, à dire qu'on brigue l'honneur de venir causer dans son atelier, d'y prendre une tasse de thé ; il énumère trop complaisamment « ces preneurs de thé », comme il les appelle.

Cependant, à bien considérer, il était de beaucoup

l'obligé des braves gens qui se dérangeaient pour lui apporter leurs historiottes en buvant son eau chaude.

Le maître du logis restait attentif, puis écrivait dès que la thèière était vide et le dernier « preneur » parti. Il n'y regardait pas de trop près naturellement. L'histoire lui arrivait-elle de première ou de quatrième main? tous les détails lui étaient-ils bien restés en mémoire? Bagatelle! Il saisissait au vol, et cela lui paraissait pouvoir se passer d'autre garantie.

Dinait-il en ville le lendemain, même répétition dès qu'il était rentré au logis! Et la moisson n'était pas moins abondante; car, dans le monde qui se respecte, Dieu sait comme on déchire à belles dents l'hôte qui croit vous avoir le mieux repu!

Poursuivi chaque jour, ce gros recueil de commérages forme un ensemble incontestablement curieux, mais où il y a beaucoup à laisser; il servira les chercheurs assez rares qui peuvent dégager le vrai du faux. Ce qui abonde, c'est la révélation galante; on sent qu'elle plaît à notre chroniqueur, et qu'il la gobe un peu à la façon de M. Prudhomme. Qu'une Russe ou une Espagnole fasse parler d'elle, il ne manquera point de dire qu'elle a lu les œuvres du marquis de Sade et qu'elle les met en pratique.

Je saisirai cette occasion de considérer certaines indignations honnêtes ou prétendues telles comme allant directement à l'encontre du but qu'elles se proposent.

Il est des noms et des titres de livres qu'il faut laisser dans l'oubli. Les en tirer au nom de la pudeur est faire à cette pudeur même le plus cruel outrage.

Ces flétrissures inutiles, aussi dangereuses que des provocations, nous les avons vues cependant se multiplier depuis le commencement du siècle. Il a été et il est encore de mode de prendre les livres du marquis de Sade comme point de comparaison, quand on veut condamner une production licencieuse. Or, les critiques connaissent bien mal leur cheval de bataille, car, chez l'homme dont ils parlent, l'obscénité n'est qu'un prétexte pour répandre le sang. Il n'y a pas de polissonneries, il n'y a que des assassinats inspirés par une haine féroce de la femme. En rappeler le souvenir, à propos des galanteries de telle ou telle, est donc aussi ridicule que déplacé.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 328



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : le prince Napoléon, Gustave Doré. — Derniers jours de Gambetta. — Le banquet Molière. — Théâtres : Odéon, Opéra-Comique, Variétés, Ambigu, Nouveautés. — Nécrologie : M^{me} Niboyet.

Varia : L'œil de Gambetta. — Le télescope de M^{me} de Balzac. — Mariage d'artistes. — Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

Variétés : Rollinat et le genre fatal.

LA QUINZAINE. — Il est bien avéré que nous ne serons jamais calmes ni tranquilles ! Nous venions de sortir à peine des douloureuses et patriotiques émotions qu'avaient causées les morts successives de Gambetta et de Chanzy, lorsque s'est produit l'événement le plus étrange, le plus imprévu, et disons tout de suite le plus ridicule auquel il fût possible de s'attendre. Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, plus connu sous son seul

nom de prince Napoléon, s'est avisé de se poser publiquement et officiellement en prétendant à la succession politique de Napoléon III, par la publication d'un manifeste qu'il a fait en même temps afficher dans Paris.

Cette incartade du prince, jugée au premier abord, et par le public de la rue assemblé devant les affiches, comme grotesque et insignifiante, vu l'impopularité si grande du personnage, a pris tout à coup des proportions plus sérieuses par suite de l'attitude de la Chambre. De graves mesures d'exception ont aussitôt été proposées, soit par les députés eux-mêmes, soit par les ministres répondant aux propositions faites d'expulser du territoire tous les membres des anciennes familles régnantes. La question posée par le Cabinet devant la Chambre n'a pas reçu son approbation dans le sens qu'il désirait faire prévaloir, et a amené sa dislocation. Quoi qu'il arrive, le prince Napoléon sera évidemment reconduit à la frontière, prié poliment de ne la jamais repasser, et ce deuxième et intempéstif incident de l'année 1883, âgée à peine d'un mois, sera bien vite oublié pour faire place à un autre.

C'est bien d'ailleurs dans le caractère français, cet amour des impressions rapides et fugitives, et cet oubli presque immédiat des grands et gros événements au fur et à mesure qu'ils se succèdent. Ainsi Gambetta et Chanzy ont été, pendant plusieurs jours, la préoccupation absolue de Paris; on n'a parlé que d'eux, les journaux

étaient remplis d'anecdotes et d'articles biographiques les concernant, ils étaient les héros du moment, officiels en même temps que populaires. Mais du jour au lendemain, c'est-à-dire dès le 16 janvier, date de l'affichage du programme-pétard du prince Napoléon, l'aventure de celui-ci prend toute la place que remplissaient dans les feuilles publiques les deux hautes personnalités l'une civile, l'autre militaire, que la mort nous a si prématurément prises. C'est le prince aujourd'hui qui occupe et préoccupe tout le monde : on ne parle que de lui, de même qu'on ne parlait, la veille encore, que de Gambetta et de Chanzy. On l'a arrêté et incarcéré à la Conciergerie ; et nous savons minute par minute l'emploi de sa journée, ce qu'il dit, ce qu'il fait, on nous donne le titre des livres qu'il lit, et jusqu'au moindre menu de ses repas ! Le reportage a beau jeu, en ce moment, grâce à l'échauffourée inqualifiable de ce prince qui, en raison du peu de sympathie qu'il inspire même à ses propres partisans, était celui de tous les prétendants royaux ou impériaux, qui avait le moins de chances pour la faire réussir !

Eh ! oui, l'année commence mal à bien des points de vue ! Encore un mort illustre à inscrire sur ce nécrologe de 1883, dont la première page est déjà si remplie : le 23 de ce mois Gustave Doré, l'éminent dessinateur, est mort subitement dans l'appartement qu'il habitait depuis si longtemps au n° 7 de la rue Saint-Dominique. C'est une

perte pour les arts que celle de ce populaire crayon ! Il avait touché un peu à tout : car, en dehors de ses dessins si nombreux et si connus, Doré a aussi laissé des tableaux et des statues. Son atelier de la rue Bayard en est tout plein ; on y voit, entre autres œuvres récemment terminées, la statue d'Alexandre Dumas, qui va être prochainement inaugurée au boulevard Malesherbes.

Né en janvier 1832, Gustave Doré a débuté en 1848 comme dessinateur au *Journal pour rire*. Il avait donc seulement seize ans. Son œuvre s'est développée depuis avec une fécondité constante et parfois excessive. La facilité de ce « crayonneur » était prodigieuse ; en quelques minutes il faisait un dessin. Nous l'avons vu travailler souvent, et nous possédons personnellement un exemplaire de ses *Contes de Perrault*, en tête duquel, au lieu de la dédicace que nous lui demandions, il crayonna devant nous un « ogre » supplémentaire qui lui demanda un quart d'heure à peine de travail, et qui est une merveille d'exécution faite de chic : car les œuvres de Doré ont par-dessus tout, quelles qu'elles soient, ce caractère indiscutable du travail hâtif et de l'improvisation.

Gustave Doré était officier de la Légion d'honneur. Il ne s'était jamais marié et demeurait avec sa mère dont la mort récente lui avait causé un coup terrible où ses amis ont cru trouver l'origine de la maladie si rapide qui l'a emporté.

LES DERNIERS JOURS DE GAMBETTA. — Nous trouvons dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* plusieurs documents médicaux relatifs à la maladie et à la mort de Gambetta. Nous empruntons à ces documents, qui occupent plusieurs grandes colonnes de journal, l'intéressante observation du docteur Lannelongue sur la marche et la dernière période de la maladie :

« Ce fut le 9 décembre que, pour la première fois, M. Gambetta se plaignit de douleurs abdominales. Il avait ressenti dans le flanc droit une vive souffrance, dont il précisait mal le siège.

« Cependant plusieurs jours se passent encore sans qu'aucun phénomène grave se manifeste. Le 12 décembre, M. Gambetta déjeune de très bon appétit ; il recommence à fumer. Le 14, il circule dans la maison ; le 15, malgré quelques douleurs abdominales, il se promène pendant vingt minutes dans son jardin ; le 16, malgré des douleurs abdominales assez vives, il fait avec le plus grand plaisir une promenade en voiture ; il déclare en éprouver un réel bien-être ; mais, peu de temps après, les malaises reparaissent. Dès lors la situation s'aggrave rapidement.

« Le 19, les docteurs Lannelongue et Siredey concluaient à l'existence d'une pérityphlite ; le 22, le docteur Charcot confirmait et précisait leur diagnostic. Nous appelons l'attention du lecteur sur la note suivante, que nous reproduisons textuellement :

« A l'issue de la consultation, ce jour-là comme les « jours suivants, les médecins rédigèrent un bulletin intentionnellement favorable. Ils n'ignoraient pas que « M. Gambetta, dans sa lecture quotidienne des journaux, tenait à savoir ce qui était dit de sa santé. »

« Le 28, après une nouvelle consultation, il fut reconnu « qu'une intervention chirurgicale serait pleine « de périls, sans donner aucun espoir fondé d'un résultat favorable. »

« Le 29, symptômes de plus en plus inquiétants : érysipèle de l'abdomen.

« Le 30, nuit très mauvaise, mais sans délire cependant.

« *Dimanche 31 décembre.* — Huit heures. — Visite de M. Siredey. Nuit calme et dans l'affaissement jusqu'à cinq heures du matin. A ce moment, M. Gambetta est pris d'un délire léger qui reparait à plusieurs reprises jusqu'à sept heures et demie ; un peu plus tard, il a le hoquet pendant quelques instants. La faiblesse est grande ; il n'éprouve d'ailleurs aucune souffrance. On lui donne du café, il le rejette ; on recommande l'usage du vin de Champagne et l'emploi plus continu de l'eau-de-vie et du rhum.

« Une heure. — Visite de M. Lannelongue. La physionomie du malade est calme, mais le visage présente une teinte légèrement violacée apparente sur les joues, le nez et les oreilles ; la cavité buccale est extrê-

mement sèche, et, quand on adresse la parole au malade, il répond avec difficulté tant qu'il n'a pas humecté sa bouche; du reste, M. Gambetta possède toute sa lucidité, et jusqu'à quatre heures il ne se plaint d'aucune souffrance. Vers deux heures, les parties qui sont hors du lit, les mains surtout, deviennent fraîches. Le pouls oscille entre 120 et 140 et par temps il a quelques irrégularités; le nombre des respirations est de 38 à 40. L'état du ventre est toujours le même, l'érysipèle semble éteint.

« Le vin de Champagne est mal toléré; il est recommandé de ne plus employer que le thé fortement additionné de rhum, les grogs à l'eau-de-vie, et de réchauffer le malade avec des boules d'eau chaude.

« Dix heures du soir. — M. Lannelongue. Les symptômes alarmants se sont multipliés et s'aggravent, le malade a cependant encore sa connaissance, et il répond un dernier mot à onze heures moins un quart. Le dénouement est imminent, et la mort arrive sans secousse quelques minutes avant minuit. »

LE BANQUET MOLIERE. — On se rappelle que M. Monval, l'archiviste de la Comédie-Française et le publicateur du *Moliériste*, avait eu l'heureuse idée de renouer l'année dernière la série, depuis longtemps interrompue, des Banquets-Molière. Le deuxième de cette reprise a eu lieu le dimanche 14, et a réuni autant de convives

que le précédent. M. Paul Lacroix, à qui était dévolue la présidence du banquet, n'a pu y assister par suite d'une indisposition, mais il a envoyé le toast suivant, qui a été lu par M. Monval.

« Messieurs,

« Nous nous sommes réunis dans la même pensée, avec les mêmes intentions, en formant les mêmes vœux : nous voulons que Molière soit, pour la France, ce que Dante est pour l'Italie, Shakespeare pour l'Angleterre, Cervantes pour l'Espagne ; nous voulons que cet homme célèbre, qui est à la fois un sage moraliste, un excellent écrivain, un auteur dramatique de l'ordre le plus élevé, devienne, pour notre chère France, le plus illustre représentant du génie français ; nous voulons que chacun puisse dire, comme disait La Fontaine : « Molière, c'est mon homme ! »

« La France n'a pas toujours été juste pour ses plus dignes enfants. Au XVIII^e siècle, Molière n'était pas ce qu'il est aujourd'hui : on ne l'admirait qu'avec certaines restrictions ; on critiquait les dénouements de ses plus belles pièces ; on lui reprochait des négligences de style ; on l'accusait d'avoir fait tomber la Comédie dans la farce, et les comédiens français avaient de la peine à maintenir ses chefs-d'œuvre au répertoire, en face de l'indifférence du public.

« Quant à son histoire particulière, on ne s'en occupait guère; on ignorait même la date exacte de sa naissance: on ne cherchait pas à connaître, à découvrir les détails de sa vie au théâtre, à la cour, dans la société polie et lettrée. On se contentait de l'ouvrage, si insuffisant, si fautif, de Grimarest, au sujet duquel Boileau écrivait, dans une lettre à Brossette: « Ce n'est pas un ouvrage qui mérite qu'on en
« parle. Il est fait par un homme qui ne savait rien de
« la vie de Molière, et il se trompe dans tout, ne sa-
« chant pas même les faits que tout le monde sait. »

« Notre tâche, la tâche des vrais admirateurs de Molière, a donc été de combattre, de détruire tous les préjugés, toutes les erreurs, toutes les injustices qui existaient à l'égard de sa personne et de ses ouvrages. Nous y sommes parvenus, avec le concours dévoué de la Comédie-Française, qui a remis en honneur l'admirable théâtre de son fondateur et qui lui a rendu, grâce à des talents d'interprétation incomparables, les applaudissements de la foule empressée et enthousiaste. Molière, le grand Molière, est désormais jugé, apprécié, admiré comme il doit l'être; ses œuvres immortelles sont considérées comme la plus haute expression de notre littérature nationale. Ce n'est pas tout: la critique savante a levé presque tous les voiles qui couvraient la vie de l'homme, du poète, du comédien: tout le monde ici a nommé Beffara, Taschereau, Eudore Soulié, Jal, Ed.

Fournier, Ed. Thierry, Fournel, Moland, Campardon, Loiseleur, Claretie, Livet, Vitu, et beaucoup d'autres dont les travaux intelligents et consciencieux nous ont restitué, en quelque sorte, le véritable Molière.

« Molière a déjà ses journaux, non seulement notre cher *Moliériste* en France, mais encore une ou deux revues allemandes; Molière a ses peintres, ses dessinateurs et ses graveurs, qui multiplient sans cesse sa noble image; Molière a ses éditeurs et ses libraires qui ne se lassent pas de réimprimer ses œuvres dans tous les formats, et souvent avec un luxe que les amateurs réclament et encouragent; Molière a ses traducteurs et ses commentateurs dans toutes les langues de l'Europe; Molière enfin, en ce moment même où nous célébrons en famille le 261^e anniversaire de sa naissance, est applaudi peut-être dans vingt, dans cent théâtres, où l'on représente quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, en mémoire de ce glorieux anniversaire. Molière n'aura donc jamais assez d'éditions de ses œuvres, jamais assez de représentations de ses comédies, jamais assez de portraits et de statues.

« C'est pourquoi, je vous demande, Messieurs, de porter un toast à la création prochaine d'un musée Molière, d'une bibliothèque moliéresque.

« PAUL LACROIX. »

Après la lecture de ce toast, M. Édouard Thierry,

l'ancien directeur de la Comédie-Française, a lu une dissertation sur le *Tartuffe* et la *Gloire du Val-de-Grâce* : c'est un fort curieux morceau d'histoire littéraire, qu'on a écouté avec un intérêt soutenu, et nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le reproduire.

Entre autres curiosités de la soirée, nous citerons la trouvaille, révélée par M. Monval, d'un trop ardent Moliériste, qui a découvert que l'homme au masque de fer n'était autre que Molière, qu'on aurait fait disparaître après la représentation du *Malade imaginaire*.

Un autre Moliériste, celui-là plus sérieux, M. Thénard, professeur au lycée de Versailles, nous a adressé à propos du banquet-Molière, auquel il n'avait pu assister, la communication suivante :

« Madame, duchesse d'Orléans, mère du Régent, a laissé, comme l'on sait, une volumineuse et intéressante correspondance écrite en allemand. Partie de cette correspondance a été traduite par M. Jeglé, professeur au lycée de Versailles. On y trouve des détails fort curieux sur la cour et les courtisans. Madame aimait la comédie, de tous les auteurs, Molière était celui qui semblait lui plaire le plus, et parfois elle a recours à lui pour égayer et fortifier son récit.

« Lorsque M^{me} de Maintenon eut établi sa domination sur le cœur du roi, les habitudes de la cour se modifièrent, et Madame, à la date du 16 mai 1685, parle de ce changement d'une façon fort originale :

« L'on devient si scrupuleux ici que l'autre jour, le
« roi a envoyé son confesseur vers le mien et m'a fait
« horriblement laver la tête par le mien sur trois points :
« 1^o de ce que j'étais trop libre en paroles, et avais dit
« à M. le Dauphin que « je le verrais nu des pieds à
« la tête, ni lui ni qui que ce soit ne m'induirait en ten-
« tation », etc.

THÉÂTRES. — L'Odéon nous a donné, le 15 janvier, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Molière, un petit à-propos en un acte et en vers, qui a pour titre : *les Papillotes*, et pour auteurs MM. Valade et Truffier, ce dernier pensionnaire de la Comédie-Française.

Cette bluette sans prétention, et qui ne doit guère survivre à la circonstance qui l'a vue naître, contient de fort jolis vers dont nous citerons les suivants comme spécimens. Ce sont des stances qu'un des personnages de la pièce adresse à Molière. Quant à leur paternité exacte, elle reste indivise, MM. Truffier et Valade étant collaborateurs.

A MOLIÈRE

Quant à nous qui ne savons rien
Qu'aimer, ta gloire consent bien,
Maître ! qu'au nom de la jeunesse
Notre voix, pour tous compliments,
Te salue et te reconnoisse
Le poète cher aux amants !

Car les méchants avec les sots
N'ont pas tenté seuls tes pinceaux ;
Et, pour que le tableau s'éclaire
D'un rayon plus tendre, toujours
Se mêle à ta satire amère
L'idylle des jeunes amours.

Sois donc béni des jeunes gens,
Poète aux rires indulgents
Dont le cœur généreux et tendre,
Contre le mal seul révolté,
Fut assez large pour s'étendre
A « l'amour de l'humanité ».

Nous ne sommes que des enfants :
Mais tandis que de plus savants
Diront ta grandeur familière,
Nos mains pieuses mêleront
Quelques roses fraîches, Molière,
Au laurier qui pare ton front !

— L'Opéra-Comique vient de reprendre (25 janvier), avec un vif succès, une des plus jolies partitions d'Adolphe Adam, *Giralda ou la Nouvelle Psyché*. La première représentation de cette amusante pièce remonte au 20 juillet 1850, et le principal rôle en fut créé par M^{lle} Félix-Miolan qui y trouva son premier grand succès. Les autres rôles étaient tenus par Bussine, Audran, Sainte-Foy, le vieux Ricquier et la belle M^{lle} Meyer, qui est devenue depuis la femme du regretté baryton Meillet. *Giralda*, qui eut de nombreuses représentations

dans la nouveauté, a été également l'objet de plusieurs reprises à l'Opéra-Comique même.

En 1876, *Giralda* passa au Théâtre Lyrique, alors dirigé par Vizentini sur la scène de la Gaîté. La reprise eut lieu le 12 octobre, mais l'interprétation était insuffisante, à ce point qu'on y voyait Christian, l'amusant compère de tant de féeries, chanter lui-même un rôle avec cette voix qu'on lui connaît ! Bouhy seul, qui chantait le Roi, fut à la hauteur de son rôle. Citons aussi Grivot, qui jouait le meunier Ginès d'une façon fort agréable, et qui vient de reprendre ce rôle avec le même succès à l'Opéra-Comique. M^{lles} Singelée et Marimon chantèrent successivement *Giralda*. Cette pâle reprise n'eut que trente-quatre représentations. Aujourd'hui c'est M^{lle} Merguillier qui a repris le rôle créé par M^{me} Carvalho. Elle y est tout simplement charmante, pleine de grâce, de sentiment et de naturel, et elle chante à ravir. On lui a fait un grand succès qu'ont partagé avec elle MM. Grivot, Taskin et Bertin, ce dernier dans le rôle de l'amoureux don Manoël.

— Aux Variétés, nous avons une comédie nouvelle, *Mam'zelle Nitouche*, trois actes et quatre tableaux, de MM. Meilhac et Millaud (26 janvier). C'est une pièce faite dans le moule des autres œuvres à succès de leur brillante interprète et qui les rappelle successivement un peu toutes. Mais qu'importe ? La grande affaire, c'est que nous ayons une comédie suffisamment amusante, et

que ce soit Judic qui en joue le principal rôle. La grande charmeuse a triomphé, cette fois encore, comme d'habitude, dans un personnage à tiroirs qu'on a spécialement imaginé et compliqué pour elle. Aussi, au premier acte, n'est-elle qu'une simple pensionnaire dans un couvent, qui devient diva d'opérette au second acte, pour se déguiser ensuite en cavalier monté sur un vrai cheval au troisième. La pièce reproduit un peu l'intrigue du *Dominò noir* d'Auber, mais Judic n'y chante que de la musique d'Hervé composée à son intention ; elle a obtenu son principal succès dans la *Chanson de la grosse caisse* qui a trois couplets, lesquels seront bientôt populaires, et qu'elle nuance et détaille avec un art et un charme exquis. Seulement c'est encore une chanson militaire comme dans *Lili*, et Judic est en train de se composer dans ce genre un répertoire absolument complet.

Les autres acteurs, Baron en tête — car, chose étonnante, Dupuis n'est pas cette fois de la pièce — puis Léonce, Christian, Lassouche, Cooper, M^{mes} Beaumaine, Maurel, etc..., concourent avec leur verve et leurs qualités comiques ordinaires à ce nouveau succès, qui va durer jusqu'à l'été.

— Nous doutons qu'il en puisse être de même du nouveau drame de l'Ambigu, *la Glu*, cinq actes et six tableaux, de M. Richepin, qui n'a reçu du public qu'un accueil assez froid (27 janvier). C'est une pièce de

l'école de Zola et qui exagère encore, dans le style surtout, le naturalisme de *l'Assommoir* ou de *Nana*. Le sujet n'est guère nouveau non plus et rappelle par endroits bien des pièces célèbres, telles notamment que *la Closerie des genêts*, *Nana* elle-même et, au dénouement, la belle comédie d'Émile Augier, *le Mariage d'Olympe*. Ajoutons que l'interprétation de *la Glu* n'a pas l'éclat des *Mères ennemies*. M^{mes} Agar et Réjane, qui jouent les principaux rôles, n'y sont pas à leur place; mais M. Lacressonnière fait tout ce qu'il peut d'un mauvais rôle qu'il a su faire accepter. Quant à M. Richepin, que ne se borne-t-il à écrire en vers, puisque c'est le genre où il excelle? Pour nous, ce que nous préférons dans sa pièce, c'est l'épisode où figure la touchante ballade bretonne *le Cœur de la mère*, qui vaut, dans ses quelques strophes, *la Glu* tout entière et qui, à coup sûr, lui survivra.

— Nous mentionnerons encore la nouvelle opérette des Nouveautés, *le Droit d'aînesse*, de MM. Leterrier et Vanloo, musique d'un lauréat du Conservatoire de Bruxelles, M. Francis Chassaigne, et où M^{lle} Ugalde a retrouvé son brillant succès du *Jour et la Nuit*; puis, au Châtelet, la reprise d'une vieille féerie, *la Queue du chat*, trois actes et vingt-quatre tableaux de MM. Clairville et Marot, avec musique nouvelle de MM. Hervé et Hubans, féerie dont la création, au théâtre du Château-d'Eau, date du 5 septembre 1871. C'est une féerie

amusante, plus intéressante même que la plupart des pièces de ce genre, et qui a obtenu un nouveau succès, ce même soir du 27 janvier où l'Ambigu, les Nouveautés et le Châtelet avaient cru devoir convoquer en même temps la critique.

NÉCROLOGIE. — *Mme Niboyet*, cette muse populaire, cette créatrice des clubs de femmes en 1848, cette sorte de Louise Michel bonne enfant de la révolution de février, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Elle a beaucoup écrit et beaucoup publié, donné des traductions, édité des romans et dirigé des journaux, mais son plus beau titre de gloire, qui conduira son nom à la postérité, c'est d'avoir créé ce fameux club des femmes qui a été une des gaietés de la révolution de 1848.

Vous trouverez dans le *Jérôme Paturot* de Louis Reybaud une amusante et fine critique de ce club, qui avait la prétention d'être une tentative sérieuse, et qui devint en si peu de temps un des lieux de distraction les plus fréquentés de Paris. Il fallait voir Eugénie Niboyet présidant ! Quelle dignité ! que de grandeur et de noblesse incomprises résidaient en elle et dans ses moindres gestes ! Revoyez encore les caricatures de l'époque qui ne manquèrent pas naturellement de s'égayer sur ledit club et sur sa spirituelle présidente ! Et relisez aussi les recueils anecdotiques du temps ! Un soir un

monsieur quelconque s'approche du fauteuil de la présidente et engage un colloque avec elle. Puis tout à coup l'audacieux s'avance si près qu'il peut toucher de la main les appas de la dame !

Tumulte dans l'auditoire !

« Respectez la présidente !

— Je la respecte si bien, Mesdames et Messieurs, que j'ai voulu voir de plus près Cicéron ! »

Le public ne comprit que plus tard cet éloquent cambour.

Le club de M^{me} Niboyet avait pour but d'arriver à l'émancipation complète de la femme. Et à ce propos il s'y disait de telles choses, il s'y tenait des discours si extravagants et même si peu pudibonds, qu'un beau soir la police dut intervenir et fermer le club. Un arrêté du ministre le déclara, le lendemain, supprimé à jamais. Ici finit la gloire de M^{me} Niboyet qui, de son nom de fille, s'appelait beaucoup plus vulgairement Eugénie Mouchon.

Elle a laissé un fils, Paulin-Fortunio Niboyet, agent consulaire de France et écrivain, qui est bien connu dans les lettres sous son deuxième prénom comme pseudonyme.

VARIA. — *L'Œil de Gambetta*. — C'est en 1867 que M. Gambetta se rendit chez le docteur de Wecker pour

lui faire examiner son œil malade, l'œil droit si extraordinairement distendu, qu'il avait le double de sa longueur normale. Au moindre excès de travail l'autre œil était gravement menacé, et M. Gambetta dut se résoudre à une opération assez cruelle dont le docteur de Wecker vient de publier lui-même les détails :

« Le malade me raconta, dit ce docteur, qu'enfant il était entré dans l'atelier d'un tourneur, et, comme il regardait curieusement l'ouvrier, un outil s'échappa brusquement des mains de celui-ci, et vint lui blesser profondément l'œil droit. La cataracte traumatique, avec toutes ses conséquences fâcheuses, avait déterminé peu à peu l'énorme distension de l'œil qu'on venait soumettre à mon observation.

« Après un examen rapide, je m'adressai à mon malade : « Vous voulez que je vous parle avec franchise ? Eh bien, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous débarrasser de cet œil, qui non seulement est pour vous la cause d'une gêne continuelle, mais encore offre pour son congénère un véritable danger. — Quand ? me répondit le malade. — Le plus tôt possible. — Quel jour ? — Mardi, si vous voulez (la consultation avait lieu un vendredi). — A quelle heure ? — A dix heures. — Je vous attends. » Telle fut toute la réponse.

« Je ne pus me défendre d'une certaine surprise, et j'examinai alors avec attention le jeune homme qui acceptait avec tant de sang-froid une opération à laquelle

on ne consent généralement qu'après bien des hésitations. Sa figure rayonnait d'intelligence et accusait l'énergie du caractère ; la parole était vive, rapide, d'un timbre harmonieux, avec un léger accent méridional. J'avais devant moi Léon Gambetta ; le confrère qui l'accompagnait était M. Fieuzal.

« L'opération eut lieu dans l'appartement que M. Gambetta occupait alors rue Bonaparte. Le malade se coucha résolument et on le soumit aux inhalations d'éther ; il s'endormit presque aussitôt. »

L'œil qu'enleva le docteur de Wecker mesurait près de cinq centimètres dans son diamètre postéro-antérieur.

Le Télescope de Mme de Balzac. — Un ancien employé supérieur du ministère de l'Intérieur nous adresse la curieuse lettre suivante, accompagnée de deux documents inédits que la situation qu'a occupée leur signataire, ainsi que l'illustration du nom qu'elle portait, rendent particulièrement intéressants :

« J'ai un certain nombre de pièces qui pourraient intéresser votre *Gazette anecdotique* ; mais il faudrait avoir le temps de les chercher ! Je viens cependant de trouver deux petites choses dont vous pourrez peut-être tirer parti, et dont voici l'origine :

« Au commencement de 1872, le gouvernement allemand nous a envoyé un certain nombre de caisses contenant des objets (actions de chemins de fer, argen-

terie, monnaie d'or, bijoux, montres, etc., — mais pas de pendules) *trouvés* dans les environs de Paris pendant la guerre ; et je fus chargé de rechercher les propriétaires et de leur restituer lesdits objets. Il y avait un grand télescope *trouvé* dans la maison de campagne de M^{me} de Balzac, à Villeneuve-Saint-Georges. Par respect pour le nom qu'elle portait, au lieu de mander cette dame au ministère de l'Intérieur, je me présentai chez elle.

« En apprenant que je n'avais qu'un télescope à lui rendre, elle s'indigna contre les Prussiens, refusant de rien accepter de ces *pillards*, de ces *voleurs*. Après quelques observations de ma part, elle fit venir sa fille, son gendre et M. Gigoux, peintre, un ami de la maison, qui tinrent conseil. Comme il arrive souvent dans les assemblées délibérantes, on ne prit aucune résolution. La décision définitive fut renvoyée au lendemain.

« Le lendemain, je revins chez M^{me} de Balzac. Le conseil se réunit de nouveau et décida qu'on reprendrait le télescope, quoique les Prussiens fussent des « *pillards* et des *voleurs* ». Il y avait là sur la cheminée un buste de Balzac qui paraissait écouter ces discussions médiocres. Je me retirai donc avec la satisfaction de pouvoir me débarrasser de cet énorme télescope avec lequel, disait-on, on pouvait apercevoir de Villeneuve-Saint-Georges deux pigeons se becquetant sur les tours de Notre-Dame. Mais le surlendemain M^{me} de Balzac

m'envoya la lettre et la protestation ci-jointes. Je n'ai pas cru devoir faire parvenir au gouvernement allemand la fière protestation de M^{me} de Balzac, de peur d'attirer une nouvelle guerre sur mon malheureux pays.

« Aujourd'hui M^{me} de Balzac est morte, et le télescope, qui est un pendant à la canne de M. de Balzac, est encore dans un coin du ministère de l'Intérieur.

I

A M. X..., au Ministère de l'Intérieur, à Paris.

Paris, 20 août 1872.

Monsieur,

Permettez-moi, avant tout, de vous remercier de la courtoisie avec laquelle vous avez bien voulu me dispenser de venir reconnaître en personne la restitution que veut bien me faire l'Allemagne. Si vous aviez été moins aimable, j'aurais pu croire que mon âge et mes infirmités reculeraient devant la fatigue d'une pareille entreprise, et je veux être bien sûre moi-même que ce n'est par aucun motif personnel, mais que c'est avec la conviction d'un principe à la fois général et particulier, par le seul sentiment du devoir enfin, que je refuse cette restitution.

Du reste, je ne veux pas me faire plus héroïque que je ne suis. Peut-être, si on m'avait rendu mes livres, mes tableaux, mon argenterie, etc., enfin tout ce qu'on n'a pas brisé et ruiné sur place, n'aurais-je pas refusé tout si aisément. Mais comme je ne puis ni réparer mes pertes ni me remeubler avec un télescope, je renvoie le mien au gouvernement allemand, avec

la déclaration ci-incluse, que je crois modérée après tout ce que j'ai souffert de la part de ces monstres.

Recevez encore une fois, Monsieur, tous mes remerciements avec l'expression de mes sentiments les plus distingués.

E. DE BALZAC.

II

Protestation.

Je n'accepte pas la restitution de mon télescope par le gouvernement allemand. Elle est dérisoire, après les dévastations de ma propriété à Villeneuve-Saint-Georges. J'ai remis ma cause entre les mains de la Justice divine, en lui demandant, pour toute satisfaction, le triomphe du bien sur la terre et le châtement des méchants qui sont ses ennemis comme les nôtres.

E. DE BALZAC.

Paris, 20 août 1872.

22, rue Balzac, faubourg Saint-Honoré.

Mariage d'artistes. — Le 17 janvier a eu lieu à la mairie de la rue Drouot, le mariage de M. Gustave Worms et de M^{lle} Blanche Barretta, tous deux sociétaires de la Comédie-Française. M. Worms avait pour témoins son directeur-administrateur, M. Émile Perrin, et M. Alexandre Dumas ; ceux de M^{lle} Barretta étaient MM. Ernest Legouvé et Regnier, l'ancien et illustre sociétaire.

Le mariage a été célébré par le troisième adjoint, M. Lesage, qui a adressé aux deux époux la très fine et très spirituelle allocution que voici :

En vous adressant mes compliments et mes vœux, j'acquitte une dette de reconnaissance, d'abord envers le professeur qui, dans son cours à cette mairie, m'a fait comprendre les difficultés de la lecture à haute voix, cet art dont un illustre académicien a ouvert les horizons, et aussi envers les deux artistes éminents qui, sur notre première scène dramatique, m'ont fait mieux apprécier les chefs-d'œuvre de nos maîtres.

MM. Legouvé et Dumas me permettront d'ajouter que je parle des modernes comme des anciens.

Vous prouvez par votre exemple, un exemple de plus, qu'on peut être brillants sociétaires au foyer de la Comédie-Française et heureux au foyer conjugal.

Tous ceux qui vous connaissent applaudiront à votre bonheur comme à vos succès.

M. Worms nous pardonnera si, par la force de l'habitude, il nous arrive encore de dire, en parlant de M^{mo} Worms, la charmante M^{llo} Barretta.

Les deux époux étant de religion différente, il n'y a pas eu de cérémonie à l'église.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Une de nos amies, M^{me} C..., a une nouvelle cuisinière, et lui donnait hier ses instructions.

« Surtout, Claudine, prenez bien garde au feu!... j'en ai une peur horrible..., ne négligez aucune précaution!

— Moi aussi, j'en ai peur... et madame peut se rassurer... Il y aura tous les soirs un pompier dans l'appartement. »

(*Gil Blas.*)

Deux de nos belles mondaines échangent des confidences.

« Qu'avez-vous répondu aux tendres propos que vous a tenus le beau jeune homme blond ?

— Rien du tout.

— C'est peut-être beaucoup. » *(Figaro.)*

~~~~~  
Lune rousse.

« Et ton mari ?

— Ah ! ne m'en parle pas..., une teigne !

— Si mauvais que ça ?

— Oui, et fort comme un taureau.

— Prends-le par les cornes. » *(Événement.)*

~~~~~  
M. de Cocobal est en visite chez un peintre ; il avise un portrait.

« Quelle belle peinture ! c'est chaud de ton en diable ; bravo, c'est vivant, c'est superbe ! Mais pourquoi diable avez-vous choisi un modèle à figure idiote ?

— Prenez garde, Monsieur, c'est ma sœur !

— Ah ! sapristi..., mille pardons..., c'est vrai : à la ressemblance, j'aurais dû m'en douter ! » *(Voltaire.)*

~~~~~  
Dans un bureau de journal :

« Dis-moi, que penses-tu du romancier X... ?

— C'est un fier imbécile...

— Mais... non... Il n'est pas fier !... » *(Gil Blas.)*

On demandait à M. et à M<sup>me</sup> X..., dont dix ans de mariage n'ont fait que resserrer l'affection, quelle était la plus grande preuve d'égoïsme qu'on pût donner en ménage.

« C'est de mourir le premier ! » répondirent en même temps les deux époux. (Événement.)

M... a corrompu la soubrette pour savoir si sa maîtresse lui est toujours fidèle.

Il arrive à midi et voit un noble vieillard s'esquiver.

« Il est venu quelqu'un ce matin ! » s'écrie-t-il.

La soubrette répond effrontément :

« Jamais de la vie !

— Je l'ai vu sortir !

— Alors... c'est qu'il était là depuis hier soir. »

Chez un marchand de comestibles :

« A la rigueur, dit le marchand à un monsieur, je vous laisserais ce poulet pour treize francs. »

Le monsieur saluant poliment : « Moi aussi. »

(Voltaire.)

---

PETITE GAZETTE. — On a vendu, le 17 janvier, à l'Hôtel des ventes, les objets, tableaux, livres, etc., provenant de l'atelier du pauvre André Gill. Il y avait grande affluence de curieux, et cependant les enchères ont été médiocrement poussées. On a vendu 1,115 francs *l'Accouchée*; 2,005 francs *le Panorama*, l'œuvre la plus importante de la vente; 600 francs *le Fou*, le tableau de Gill exposé au Salon de 1881; 410 francs,

*le Nain mandoliniste*; 210 francs *la Dispute*; 600 francs *un Crispin*, représentant M. Truffier, de la Comédie-Française, et contre la vente duquel il a protesté par huissier, etc. Les livres ont atteint des prix également peu élevés; des volumes de Victor Hugo, avec dédicaces, n'ont été vendus que 5 à 6 francs. La vente a produit en tout une dizaine de mille francs seulement.

— La tournée dramatique entreprise, sous la direction de M. Dieudonné, du Vaudeville, en Allemagne et en Russie, vient de se terminer. Elle avait pour principaux sujets, en même temps que M. Dieudonné, M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française, M<sup>me</sup> Favart, M<sup>lle</sup> Lody, etc. Les résultats de l'entreprise ont été financièrement assez brillants : la part de M. Coquelin a été d'une centaine de mille francs; celle de M. Dieudonné, de 35,000 net, ainsi que celle de M. Schurmann, son commanditaire, résultats très satisfaisants pour une campagne qui a à peine duré deux mois.

— Il résulte d'une lettre écrite par les directeurs de l'Eden-Théâtre à M. Sarcey, en réponse à des assertions émises par lui dans *le Temps* sur leur entreprise, que la nouvelle salle de l'Eden occupe une étendue de 5,000 mètres, lesquels ont été payés en moyenne 1,200 francs et que les frais journaliers de l'entreprise, amortissement compris, s'élèvent à 5,500 francs et non à 8,500 francs, ainsi que l'avait assuré Sarcey. Quant aux recettes, la première a été de 18,000 francs, les suivantes de 10 à 11,000 environ.

— Le bon et excellent Tronchet est mort subitement le 17 de ce mois. Il avait soixante-trois ans et appartenait depuis 1850 à la Comédie-Française, où il jouait ce qu'on nomme au théâtre « les utilités ». Cet artiste, si simple et si modeste, était aimé de tous ses camarades, qui l'ont tous suivi à sa dernière demeure le jour de ses obsèques qui ont eu lieu le 20 janvier.

---

## VARIÉTÉS

---

### ROLLINAT ET LE GENRE FATAL

Plusieurs de nos lecteurs ayant fait bon accueil aux vers inédits de Rollinat que contenait notre dernier numéro, nous croyons leur être encore agréable en leur offrant les lignes suivantes, dues à un fin lettré qui a autant de modestie que de talent, et qui nous a prié de lui garder l'anonyme.

Il ne mourra jamais, le genre *fatal*, qui eut sa belle heure avec l'école littéraire de 1830. Le poète-chanteur-compositeur Rollinat peut être considéré comme son représentant actuel, avec les progrès voulus par l'époque. Si Baudelaire renaissait demain, il lui faudrait être conférencier, mime ou pianiste pour faire remarquer *les Fleurs du mal*. Le plaisir de la lecture ne suffit plus; on veut avoir celui des yeux et des oreilles. Sous ce triple rapport, le poète Rollinat est complet : profil, geste, débit, tout est satanique comme il convient; il doit tirer du piano bourgeois les roulements funèbres et les coups de tonnerre. Attendons-nous à voir plusieurs Rollinats se révéler dans nos grandes soirées. Que demandaient de plus les dames parquées en rond dans ces salons parisiens où l'ennui n'a pas même assez de place pour se promener? Elles venaient d'élargir leurs éventails pour

bâiller plus à l'aise ; maintenant elles pourront compter sur une demi-heure d'effroi, de saisissement, de trouble nerveux... C'est si bon !

Le jour de Noël a vu conduire dans une maison de santé un littérateur qui eut aussi son heure de fatalité voulue.

Je veux parler d'Hippolyte de Vivès. Il avait autant de dons naturels qu'un autre et même plus qu'un autre. Dès ses vingt ans il avait eu l'audace de publier un livre intitulé *le Livre sans queue ni tête*. Mais les années qui suivirent 1848 étaient sourdes à toutes les agaceries littéraires. Vivès redoubla sans se décourager, et on vit paraître *le Scalpel, étude de physiologie passionnelle*. Ces deux productions avaient d'autres qualités que leur bizarrerie, mais elles firent alors moins de bruit que l'appartement de l'auteur : un appartement digne de Gautier. Tout y était vitraux et tentures. Dès l'antichambre, une tête de mort, coiffée d'une longue perruque, dardait la double lueur de deux veilleuses nichées dans ses cavités oculaires. A gauche, dans un cabinet gothique, se prélassait un cercueil de velours noir, lamé d'argent, qui avait effrayé le voisinage et intrigué le commissaire de police. Dans la pièce principale, devant un orgue harmonium restait obstinément posté le maître du logis. Coiffé d'une toque à plume noire, vêtu d'une robe écarlate à manches taillées en pointe, s'abandonnant sans aucune préparation musicale aux seules lois de l'inspiration, il

tirait de son instrument des accords en harmonie avec l'étrangeté du lieu. C'était au bruit de cette sauvage improvisation qu'on faisait son entrée dans la chambre à coucher, plus obscure encore que le reste du logis. Au fond, se dressait un lit-catafalque drapé de velours vert foncé, galonné d'argent et de dentelles roussâtres ; égayé cependant par un amour de bronze, qui descendait du ciel en oscillant au bout de sa cordelette, et semblait indiquer du doigt un demi-globe de verre, seul ornement de la cheminée. Sous ce globe, s'allongeait une main de morte, embaumée convenablement.

Cette main féminine était destinée à conduire les visiteurs au plus haut degré de l'émotion. Il y eut un moment où on ne parla point d'autre chose dans le quartier latin. Toutes les femmes nerveuses allaient en pèlerinage rue de Fleurus pour voir la main... Elle valut même, dit-on, quelques folles passions au maître du logis.

Une relique non moins curieuse se trouvait dans la même chambre, mais elle était généralement ignorée. Nourri de traditions louis-quatorziennes, Vivès savait que les souverains avaient dans la nuit leur en-cas tout préparé, pour quelque fringale soudaine, et, comme eux, il avait voulu son en-cas. Il n'y touchait point, mais il le maintenait en permanence, pour conserver la saine tradition.

Seulement, comme il avait de l'ordre, il faisait durer



l'en-cas huit jours, au bout desquels il en faisait largesse à son concierge. C'était alternativement une tranche assez mince de bœuf ou de jambon. Notre grand bonheur était de soulever sans bruit la cloche argentée sous laquelle attendait ce régal et de vérifier son état de fraîcheur; il avait nécessairement piteuse mine au bout de ses huit jours. Le bœuf prenait alors des tons verdâtres et le jambon tournait au bleu.

Le maître du logis s'était réservé d'autres effets pour agir plus directement sur l'esprit des populations. Il avait inventé un costume à lui (feutre conique à plume noire, pantalon collant et pourpoint sans collet, demi-bottes à glands, dague mignonne, se balançant en guise de breloque). Il faisait ainsi son entrée triomphale aux bals du Prado, de bruyante mémoire, sur l'emplacement desquels siège aujourd'hui le tribunal de commerce. Il y avait des huées, mais il y avait aussi de secrètes admirations; six étudiants, gagnés par l'exemple, se chaussèrent des mêmes demi-bottes; deux seulement poussèrent jusqu'au castor emplumé. Puis ce bel élan prit fin; son inspirateur devint bibliothécaire et renia ses premiers dieux. La main de la morte aimée disparut avec la tête de mort à perruque, et le cercueil, faut-il le dire, devint boîte à charbon.

Puis, le logis infernal de la rue de Fleurus fut à son tour abandonné pour un petit hôtel presque régulier que Vivès se fit élever près du Panthéon (10, rue Berthol-

let). Il en avait réglé lui-même l'ordonnance, et il se plaisait à y recevoir ses amis, car c'était le meilleur et le plus loyal des hommes.

Par un souvenir des caprices d'autrefois, il avait orné toute sa demeure de décorations murales qui lui donnaient un aspect tout particulier. Ainsi il avait peint un bon millier de nymphes, naïades ou hamadryades sur les murs et le plafond de la grande chambre à coucher qui lui servait de salon. La spéculation moderne restera sans doute insensible à ce déploiement séducteur et fera tomber l'Éden de la rue Berthollet. Que *la Gazette anecdotique* en conserve du moins le souvenir.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant, D. JOUAUST.*





# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 3 — 15 FÉVRIER 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : Monsieur le Ministre, le Nom. — La légende russe de Napoléon. — Chez Sarah Bernhardt.

Varia : M<sup>lle</sup> Henriette Renan. — Louis Blanc poète et bonapartiste. — Stances retrouvées de Molière. — Nouveau Masque de fer. — Un mot nouveau. — La comparaison en poésie. — A Monte-Carlo. — Les aérostats. — Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette. Nécrologie.

Variétés : Vers de Sully-Prudhomme.

---

LA QUINZAINE. — *Monsieur le Ministre*. — *Le Nom*. — Deux écrivains d'une grande valeur littéraire, bien que diversement connus et appréciés du public, MM. Jules Claretie et Émile Bergerat, viennent de donner coup sur coup, c'est-à-dire à un jour seulement de distance, deux drames dont le sort a été assez inégal, mais qui témoignent chez leurs auteurs d'un effort considérable,

et qui nous consolent, quelle que doive être leur différente destinée, du succès bruyant de beaucoup de pièces ineptes auxquelles le public ne marchandé pas assez, ce nous semble, leurs cent représentations.

La première de ces pièces, *Monsieur le Ministre*, de Claretie, représentée au Gymnase le 2 février, y a obtenu un brillant succès, tandis que la seconde pièce, *le Nom*, de M. Bergerat, représentée à l'Odéon le lendemain 3 février, n'a reçu qu'un accueil assez discuté.

*Monsieur le Ministre* est tiré du roman le plus populaire et le plus lu de Claretie. Ses éditions ne se comptent plus<sup>1</sup>, et il a été l'un des événements littéraires de l'année 1881. *Le Million*, qui est venu ensuite, n'a pas distancé ce succès, lequel demeure le plus franc et le plus légitime qui ait accueilli jusqu'à ce jour un roman de Claretie. Tout le monde en connaît le sujet. La politique moderne, ses tenants et aboutissants, ses petits mystères et ses petits secrets, y sont abordés et décrits avec une grande fidélité d'observation et une sûreté de renseignements surprenante. C'est la vie politique et intime en même temps d'un premier ministre du jour étudiée dans la coulisse et débarrassée de la solennité et de la cérémonie officielles. Claretie a transporté très heureusement au théâtre toute cette partie si bien venue

---

1. La cinquante-septième a été mise en vente le jour même de la première représentation de la pièce.

de son livre, et il en a tiré les meilleurs effets pour l'amusement et l'intérêt du public. Il est impossible de mettre en scène avec plus d'esprit, plus de variété, plus de mots vivants et sanglants que l'auteur de *Monsieur le Ministre* ne l'a fait, surtout dans les deux premiers actes de sa comédie, le monde politique, officiel et parlementaire au milieu duquel elle se passe. Là est pour nous ce qu'elle renferme de meilleur et de plus original, car la trame même de l'intrigue nous en plaît moins. Cela tient peut-être aussi à ce que le roman d'où la pièce est tirée est si connu que cette intrigue nous semble n'être pas nouvelle. Mais ce n'est là qu'affaire de rapide impression, et l'habileté de l'auteur nous ramène bien vite à l'attention soutenue par les mille amusants détails dont il a rempli son drame.

La pièce est fort brillamment jouée, et elle exigeait un grand nombre d'acteurs expérimentés ; les moindres rôles en sont bien tenus. Marais joue le ministre Vaudrey, et c'est la jolie M<sup>lle</sup> Magnier qui fait Marianne Kayser. Voilà pour les deux principaux rôles, les deux héros du drame. Tout le reste n'est qu'épisodique ; mais chaque personnage porte suffisamment, même dans une seule scène, parfois dans une seule réplique, pour avoir son importance. Saint-Germain, Landrol, Pradeau, Achard, M<sup>mes</sup> Lemer cier, Grivot, Devoyod, Gallayx, etc..., complètent un ensemble excellent et digne de la vieille réputation littéraire et artistique du Gymnase.

M. Jules Claretie a été seul nommé comme auteur de la pièce ; il a eu cependant deux collaborateurs bien connus, et dont l'un est même illustre, MM. Busnach et Dumas fils. La première collaboration n'avait sans doute point paru suffisante, et l'intervention de l'auteur du *Demi-Monde* a été réclamée au dernier moment. Quoiqu'il en soit de cette collaboration de deux écrivains dont il serait bien difficile de déterminer la part de travail dans une œuvre aussi étudiée et aussi soignée que *Monsieur le Ministre*, l'honneur de son grand succès n'en revient pas moins tout entier à Claretie qui n'a eu recours à personne pour composer et écrire le passionnant et populaire roman où il a pris sa pièce.

*Le Nom*, comédie en 5 actes de M. Émile Bergerat, n'est tiré, que nous sachions du moins, d'aucun roman du même auteur, et on ne nous a point parlé ici d'une collaboration quelconque anonyme ou avouée. M. Bergerat aurait cependant bien fait d'avoir recours à quelque main plus expérimentée que la sienne pour mettre, comme on dit, sa pièce au point. Ce n'est pas à coups de thèses sociales, ou autres, accumulées comme à plaisir et discutées sans fin, qu'on peut intéresser le public au théâtre. C'est là d'ailleurs la manière de faire de M. Bergerat qui est de cette école littéraire nouvelle laquelle sacrifie l'intérêt dramatique à la discussion et au raisonnement, rajeunissant un peu de cette manière les théories de Diderot en matière théâtrale, et n'étant en

littérature que ce que Wagner est en musique, l'École de l'avenir. Ce qui manque donc à cette pièce, dont le fond ne présente guère que le sujet d'un drame du boulevard approprié aux exigences plus littéraires de l'Odéon, c'est l'intérêt même. Il n'y avait guère dans un tel sujet que l'étoffe suffisante pour fournir trois actes; mais l'auteur, à force de discussions et de développements de théories humanitaires, politiques ou sociales, a fini par nous donner cinq actes tout entiers.

Quoi qu'il en soit, M. Bergerat est un homme trop lettré, trop consciencieux, trop convaincu et fait trop d'honneur à son école littéraire, bien qu'il en exagère souvent les tendances, pour qu'il n'ait pas droit, dans la nouvelle tentative qu'il vient de faire, à tous nos égards et à tout notre respect. Seulement l'avènement de son école n'est pas encore venu, et nous devons avouer que nous ne le souhaitons guère, surtout pour M. Bergerat, qui serait bien vite lui-même distancé par plus exagéré que lui.

L'Odéon a engagé M. Adolphe Dupuis, du Vaudeville, pour jouer dans *le Nom* le rôle du fermier Blondel. On ne loue plus M. Dupuis, on le nomme, et c'est tout : on a ainsi parlé de la perfection même dans le naturel, dans la diction, dans la vérité absolue. Porel joue à ravir et sans charge le rôle d'un abbé sympathique; M<sup>mes</sup> Malvau, Elise Petit et Méret représentent des personnages un peu effacés. Quant à Chelles, à qui est échu

le rôle important et difficile de Philippe, il le joue avec beaucoup de chaleur, mais sans le rendre intéressant. Cosset fait un duc comme on n'en voit pas tous les jours. En somme, interprétation suffisante, et très élevée pour ce qui concerne Porel et surtout Dupuis.

LA LÉGENDE RUSSE DE NAPOLÉON. — Il a été fort question, depuis quelque temps, du nom de Napoléon et de la légende napoléonienne. Aussi trouvons-nous intéressant de reproduire aujourd'hui la légende suivante, qui, dans certaines provinces, se raconte, à la veillée, chez les paysans russes.

« Quand les temps furent accomplis, Satan résolut d'envoyer son Antechrist, appelé Bonaparte, afin de lui conquérir le monde. Il le tira d'une île déserte et le fit tzar des Français, un peuple de diables qui habite aux confins du monde, plus loin que Moscou, plus loin que Saint-Pétersbourg, plus loin même que l'Allemagne, tout près de la Bretagne, où l'on voit des géants, des hommes à deux têtes, et le dauphin gigantesque qui porte la terre sur son dos.

« Or, la mission de Bonaparte était presque terminée quand il vint chez nous. Comme c'était un malin esprit, il avait réservé les Russes pour la fin, parce qu'il en avait peur. Mais son destin le poussait vers le Nord. Ce monstre s'abattit donc sur la sainte Moscovie, ainsi



qu'un chasse-neige, avec ses douze satellites, et ne laissa que le désert partout où il passa.

« Mais alors notre cher Tzar se mit à sa poursuite, et, comme la punition de Bonaparte était de fondre sous les glaces du pôle, comme Phaéton sous les rayons du soleil, il fut atteint par nos frères sur les bords de la Bérésina. De son armée mise en pièces, il ne resta que quatre hommes (les quatre grenadiers du maréchal Ney).

« Mais notre cher Tzar, pour décider du châtement de ce coupable, dit alors : « Un esprit, c'est bien ; deux, c'est trop » (*Die gute sind drei*). Il rassembla alors tous les rois, là-bas, dans une grande ville, du côté du Danube, pour aviser. Puis il s'assit à la première place, sous les saintes images, après avoir reconduit Bonaparte chez lui. Les princes allemands étaient groupées autour de notre père comme des mouches le long d'un mur. Près de la porte, se tenait le roux Anglais, épiant tout le monde et prêt à profiter de la moindre discussion pour dévaliser chacun. On décida du sort de Bonaparte. « Il faut le renvoyer dans son île déserte, » dit l'un. « Il faut le brûler, » dit un autre. « Il faut l'écarteler, » ajouta un troisième. « Il faut le tuer d'un coup de canon, » repartit un roi qui avait donné sa fille à Bonaparte.

« Alors, notre Tzar se leva et dit : « Soyez tous contents, mes petits pères. On l'emprisonnera dans une île déserte, on le tuera d'un coup de canon, on le brûlera, on

l'écartèlera, on bourrera ensuite le même canon avec sa cendre pour qu'il ne reste pas trace de son passage sur la terre qu'il a profanée. »

« La sentence fut exécutée point par point ; mais, comme Bonaparte était l'Antéchrist, cela ne lui fit aucun mal, et il revint l'année suivante, plus féroce que jamais.

« On se mit à sa poursuite, encore qu'il voulût amadouer chacun par ses mensonges et ses artifices, et on eut toutes les peines du monde à l'attraper, alors qu'il cherchait à revenir sur la noble Russie. Le conseil se réunit encore, mais personne ne souffla plus mot. Seul notre père, qui connaissait ce diable (parce qu'autrefois, sur un radeau près du Niémen, il avait été en proie, pendant dix-sept jours, à ses tentations et qu'il y avait résisté), s'écria :

« Il faut l'envoyer aux travaux forcés en Sibérie ; j'aurai soin de sa garde. » Les princes germains acquiescèrent. — Mais le roux Anglais, qui n'avait pas encore parlé, se leva et dit : « Puissant Tzar ! je connais, tout au bout du monde, un endroit où il n'y a ni ciel, ni terre, ni soleil, mais seulement un espace libre pour le passage du vent. Il y a là une sentinelle qui bouche à elle seule la porte de l'île dont j'ai la clef. C'est là qu'il faut envoyer Bonaparte. — Soit ! » répondit notre père. On y mit Bonaparte et il y est encore, malgré toutes les tentatives qu'il a faites pour en sortir.

CHEZ SARAH BERNHARDT. — Eh bien ! non, cette chère, grande et illustre Sarah ne fera jamais rien comme tout le monde. Et d'ailleurs serait-elle Sarah Bernhardt si elle se conduisait, dans sa vie publique ou privée, comme le font les femmes raisonnables du Marais ou de la rue Saint-Denis ?

Ruinée ! Sarah l'est aujourd'hui autant qu'on peut l'être, et par-dessus le marché elle a deux théâtres sur les bras, l'Ambigu et les Nations. Les huissiers la poursuivent, la talonnent ; elle ne touche qu'une faible partie des 1,000 francs qu'elle gagne chaque soir en jouant *Fédora* au Vaudeville ; le désordre est chez elle, et qui sait ? peut-être demain ce « chez elle » si artistique et si charmant de l'avenue de Villiers, Sarah sera-t-elle obligée de le quitter et de le vendre pour satisfaire aux exigences de ses créanciers !

En attendant, la fantasque et grande comédienne vend ses diamants. Pendant trois jours on s'est bousculé et étouffé à l'Hôtel des ventes pour assister à la dispersion, sous le marteau du commissaire-priseur, de tant de bijoux merveilleux dont la plupart rappelaient de si brillants souvenirs. Tout cela s'est vendu 178,209 francs, chiffre précis, c'est-à-dire une goutte d'eau dans la mer où se noie la pauvre Sarah !

Et, pour comble d'infortune, voici que son mari, ce beau et séduisant Damala, lassé sans doute de cette existence irrégulière, difficile, et toujours à la veille d'une

catastrophe, abandonne, lui aussi, la malheureuse Sarah. Les journaux viennent, en effet, de publier la lettre suivante :

*A M. Meyer, directeur du GAULOIS.*

6 février 1883.

Mon cher Monsieur Meyer,

La bienveillance que j'ai constamment trouvée dans votre journal m'encourage à venir vous demander aujourd'hui un nouveau service.

Plusieurs journaux ont répandu le bruit que M. et M<sup>me</sup> Damala se séparaient; il n'en est rien; et pourtant il y a quelque chose de vrai, qui a pu donner lieu à ces fausses rumeurs. La vérité, c'est que je quitte, définitivement cette fois, le théâtre pour revenir à mon ancien métier de soldat. La France, qui traite ma femme en enfant gâtée, aura, je l'espère, une place pour moi à l'ombre de son drapeau.

Aimant passionnément le théâtre, je m'étais fait illusion sur la possibilité de m'y faire une place immédiate qui ne fût pas trop indigne de celle que ma femme y occupe au premier rang. Malgré l'indulgence avec laquelle j'ai été accueilli, je dois être plus sévère pour moi que la presse et le public; la raison et l'honneur m'ordonnent de prendre un parti viril, et c'est pourquoi je renonce à mes rêves d'artiste pour reprendre la carrière des armes. Je m'engage aujourd'hui même dans la légion étrangère et sollicite la faveur de lettres de grande naturalisation.

J'espère que les motifs de cette détermination seront compris; je vous prie de le faire connaître à ceux qu'elle peut intéresser, et je me dis une fois de plus votre sincèrement obligé

Jacques DAMALA.

Il ne reste donc plus à Sarah que son fils, un enfant de dix-sept à dix-huit ans, qu'elle a jeté, si jeune encore, dans la grande fournaise du théâtre. Il reste aussi à Sarah son talent, son grand, son immense talent, qui peut lui servir encore à se refaire une fortune. Mais l'âge vient, les rides se montrent, puis la fortune est capricieuse, et on ne refait pas deux fois impunément le voyage d'Amérique. Sarah traverse donc, en ce moment, une crise terrible de son existence. Dieu veuille qu'elle en sorte ! Nous souhaiterions presque qu'elle en sortît ruinée, si elle pouvait du même coup en sortir raisonnable..... et guérie !

VARIA. — *Mlle Henriette Renan.* — M. Ernest Renan va publier en volume ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui ont obtenu un si vif succès dans *la Revue des Deux-Mondes*. A ce propos, les journaux rappellent une bien curieuse publication faite jadis par M. Renan, au moment de la mort de sa sœur, et qui n'était en somme qu'une sorte d'étude biographique intime sur cette sœur bien-aimée. Cette publication, qui a déjà une vingtaine d'années de date, était anonyme et consistait en une plaquette ayant pour seul titre : *Henriette Renan* avec le sous-titre : *Souvenir pour ceux qui l'ont connue*.

Renan évoquait, dans cette brochure, tous les souvenirs les plus chers de sa première enfance, et il l'avait

écrite avec ce sentiment de l'amour de la famille qui donne au style des vrais et grands écrivains, tels que l'auteur de *la Vie de Jésus*, tant d'âme et de poésie. Nous n'en voulons pour preuve que le charmant passage suivant de cette précieuse et rare brochure dans laquelle Renan s'est épanché avec tant de sincérité et de franchise :

« Au retour d'un de ses longs voyages dans nos mers froides et tristes, mon père eut un dernier rayon de joie : je naquis en février 1823. La venue de ce petit frère fut pour ma sœur une grande consolation. Elle s'attacha à moi de toute la force d'un cœur timide et tendre qui a besoin d'aimer. Je me rappelle encore les petites tyrannies que j'exerçais sur elle et contre lesquelles elle ne se révolta jamais. Quand elle sortait parée pour aller aux réunions des jeunes demoiselles de son âge, je m'attachais à sa robe, je la suppliais de revenir ; alors elle rentrait, tirait ses habits de fête et restait avec moi. Un jour, par plaisanterie, elle me menaça, si je n'étais pas sage, de mourir ; et elle fit la morte, en effet, sur un fauteuil. L'horreur que me causa l'immobilité feinte de mon amie est peut-être l'impression la plus forte que j'aie éprouvée, le sort n'ayant pas voulu que j'aie assisté à son dernier soupir. Hors de moi, je m'élançai et lui fis au bras une terrible morsure. Elle poussa un cri que j'entends encore. Aux reproches que l'on m'adressait, je ne savais répondre qu'une seule

chose : « Pourquoi donc étais-tu morte ? Est-ce que tu « mourras encore ? »

M. Renan ne réimprimera jamais cette petite plaquette, qui est devenue, en librairie, un *rara avis*, absolument introuvable, et dont nous avons tenu à conserver ici la trace au moment où son éminent auteur va publier les pages importantes dont nous parlons plus haut.

*Louis Blanc poète et bonapartiste.* — La première tentative littéraire du célèbre historien, nous apprend notre confrère M. Carel, fut un long poème (naturellement ! — c'est toujours par cela qu'on commence) intitulé : *L'Hôtel des Invalides*, publié en 1832, et qui contient ce curieux parallèle entre Louis XIV et Napoléon 1<sup>er</sup>.

Louis se vit en naissant maître de sa patrie.  
Des hauts faits de son temps sublime usurpateur,  
Il s'appropriâ le génie,  
Et d'un siècle pour lui prit toute la grandeur.  
Napoléon se fit à lui-même sa gloire ;  
Lui-même en fut l'historien ;  
Mais il écrivit son histoire  
Sur un livre qu'il fit, d'airain,  
Pour que, dans la suite des âges,  
L'étranger, qui du livre avait payé les frais  
D'une main jalouse jamais  
Ne pût en déchirer les pages !

Qui se souvient encore de ce poème? Louis Blanc lui-même l'avait peut-être oublié, et c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

*Stances retrouvées de Molière.* — *Le Moliériste*, que notre infatigable ami Monval dirige avec tant d'activité et de succès, ressuscite dans son premier numéro de la présente année (la quatrième de son existence) de bien jolies stances de Molière qui ont paru, pour la première fois, de son vivant, dans un volume publié chez Jean Ribou, sous ce titre : *Les Délices de la poésie galante des plus célèbres auteurs de ce temps* (1666). Ces stances n'ont jamais été réimprimées, et la savante dissertation dont M. Adolphe Brisson accompagne leur reproduction dans *le Moliériste* conclut à leur absolue authenticité.

Voici ces stances qui, — authentiques ou non, — sont loin d'être indignes de Molière :

#### STANCES GALANTES

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille ;  
Par mes soupirs laissez-vous enflâmer :  
Vous dormez trop, adorable merveille,  
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien : dans l'amoureux empire,  
Le mal n'est pas si grand que l'on le fait ;  
Et, lorsqu'on aime et que le cœur soupire,  
Son propre mal souvent le satisfait.



Le mal d'aimer, c'est de le vouloir taire ;  
Pour l'éviter, parlez en ma faveur ;  
Amour le veut, n'en faites pas mystère,  
Mais vous tremblez, et ce Dieu vous fait peur.

Peut-on souffrir une plus douce peine ?  
Peut-on subir une plus douce Loy ?  
Qu'estant des cœurs l'unique souveraine,  
Dessus le vostre, Amour agisse en Roy.

Rendez-vous donc, ô divine Amaranthe,  
Soumettez-vous aux volontés d'Amour,  
Aimez, pendant que vous êtes charmante,  
Car le temps passe et n'a point de retour.

MOLIÈRE.

*Un Nouveau Masque de fer.* — Voici quelques curieux détails donnés par le *Moliériste* sur une publication d'un M. Ubalde (c'est là un pseudonyme) ayant pour titre : *Étude sur les dernières années de J.-B. Poquelin de Molière (1664-1703)*<sup>1</sup>, et à laquelle nous avons fait allusion dans notre dernier numéro.

« C'est avec la plus vive émotion, » dit le *Moliériste*, « qu'Ubalde vient apprendre à tous le nom véritable, si longtemps et si vainement cherché, de l'homme au masque de fer. » Ce nom, comment Ubalde l'a-t-il

---

1. Brochure in-8° de 32 pages. En vente à la fois à Bordeaux, chez Féret, et à Orléans, chez Herluison. 1883.

trouvé? Grâce à la méthode à *posteriori*, « cette clef de voûte des connaissances humaines ». Comme Pythagore, il a pu s'écrier avec transport : *Euréka!*

« Les historiens du Masque de fer, Carra, Paul Lacroix, Marius Topin, Loiseleur, n'ont, paraît-il, vu goutte à la question : l'inconnu masqué de velours noir ne fut ni un frère de Louis XIV, ni le comte de Vermandois, ni le duc de Monmouth, ni Fouquet, ni Avedick, ni M. de Beaufort, ni le fils de Cromwell, ni Marchialy, ni Mattioli. L'homme au masque de fer, c'est Molière!

« Ainsi donc Molière ne serait pas mort le 17 février 1673, mais le 19 novembre 1703, octogénaire; il n'aurait pas été inhumé au cimetière de Saint-Joseph, mais à celui de Saint-Paul; sa fausse veuve aurait été bigame, et ce pauvre Guérin fils, enfant adultérin! Que de révélations d'un seul coup! sans parler des chefs-d'œuvre à jamais perdus que dut ruminer Poquelin-Masque de fer, pendant ces trente années de captivité, à Pignerol, au fort d'Exiles, aux îles Sainte-Marguerite, à la Bastille!

« Il est regrettable que l'auteur anonyme (un officier en retraite, croit-on) ne daigne pas nous dire comment on *supprima* Molière, et comment il put passer pour mort pendant les quatre jours qui séparèrent la 4<sup>e</sup> représentation du *Malade imaginaire* des obsèques? »

Dans ce même numéro du *Moliériste* (février 1883), M. Jules Loiseleur, l'érudit chercheur et dénicheur d'énigmes historiques, prend la peine d'analyser et de

réfuter les arguments de M. Ubalde. C'est là ce nous semble du temps perdu. La nouvelle thèse, admise par M. Ubalde, de Molière ayant été le véritable homme au masque de fer, n'est pas à discuter, et se réfute d'elle-même. La brochure en question n'est évidemment qu'une petite plaisanterie historique qui provient d'un écrivain ingénieux à coup sûr, mais encore plus paradoxal, et qui, après tout, n'a peut-être voulu que faire un peu parler de lui, ce à quoi il est arrivé.

*Un Mot nouveau.* — Ce mot, difficile à prononcer, est, paraît-il, depuis quelque temps à la mode dans un certain monde : *le pchtt!*

« Qu'est-ce que le *pchtt*? nous dit à ce propos Claretie. Un mot nouveau, assez vilain, inventé par je ne sais qui, glissé à l'oreille de quelque chroniqueur mondain et boulevardier, imprimé tout vif, répété tout chaud et qui, en dépit de son peu de grâce, commence à faire son chemin dans le monde.

Le *pchtt*, c'est synonyme de *chic*, ou plutôt c'est le chic nouveau, inédit, rajeuni. Le bon et profond Littré donna place au *chic* dans son *Dictionnaire*, mais je doute qu'il y eût fait entrer le *pchtt* et que l'Académie française accueille jamais ce ridicule vocable.

Une femme est *pchtt!* Une première est *pchtt!* Une exposition est *pchtt!* Une aquarelle est *pchtt!* C'est la langue de quelques gens qui font partie des plus

spirituels parmi les gens d'esprit. Singulier langage, on l'avouera, et étrange style !

« Il est possible, dit Littré, que le mot de *chic* vienne de l'allemand *schick*, aptitude, façon, tournure. » Bonne tournure et façon élégante. Mais d'où diable pourrait bien venir ce *pchtt* désolant et sans raison ? »

*La Comparaison en poésie.* — Le poète Sully-Prudhomme, dont nous donnons des vers inédits à la fin du présent numéro, avait reçu des poésies d'un jeune homme qui lui soumettait ses essais. Nous avons eu dernièrement sous les yeux la lettre qu'il lui écrivit en réponse à son envoi, et nous en avons détaché le passage suivant qui nous a paru devoir intéresser les lettrés.

« Vous me demandez mon avis sincère sur les vers que vous m'avez envoyés. La sincérité m'est rendue facile, car ces vers sont très remarquables. Ils sont d'un artiste savant dans toutes les ressources de la versification et d'un poète servi par une imagination singulièrement riche. Vous ne faites pas toujours de la comparaison un usage que je puisse approuver : il me semble qu'elle ne doit jamais rapetisser l'objet, et c'est ce qui arrive quand vous comparez, par exemple, certains nuages à des *nœuds de guipure*, au *peignoir bleu du ciel*. La nature n'a peut-être pas grand'chose à gagner aux emprunts qu'elle fait dans le vers à la toilette de la femme. Il y a aussi quelques images qui me paraissent un peu recher-

chées et donnent plus d'exercice que de soulagement à l'esprit. J'exprime ici un sentiment qui m'est tout personnel et que vos autres lecteurs pourraient bien ne pas partager : car, en somme, toutes vos images sont justes, aucune n'est banale ; la distinction y rachète ainsi, au besoin, le défaut de naturel. Il faut prendre garde surtout au préjudice que peut causer à l'expression vive et naïve de la passion une préoccupation trop visible du choix rare des images. Pour moi je m'efforce autant que je le peux de dissimuler le travail et l'outil dans l'œuvre d'art. On y perd d'être admiré pour son habileté, mais on y gagne d'être aimé pour avoir exigé du lecteur moins d'expansion d'esprit. Comme je me sens coupable de lui demander trop souvent un effort de réflexions, je tâche au moins de n'avoir pas une forme compliquée.

« Pardonnez-moi donc si je prêche la simplicité du style, je prêche pour mon saint. »

*A Monte-Carlo.* — La saison musicale de cet hiver a été particulièrement brillante cette année au théâtre du Casino, à Monte-Carlo. Les principaux artistes de Paris s'y font entendre : ainsi on a déjà joué *Mignon* et le *Pardon de Ploërmel*, avec M<sup>lle</sup> Van Zandt, et enfin le samedi, 3 de ce mois, a eu lieu la représentation exceptionnelle de la saison. On a donné le *Faust* de Gounod avec une interprétation telle que Paris n'en a jamais vu de semblable. Voici d'ailleurs la copie

exacte de l'affiche annonçant ce merveilleux spectacle :

*Samedi 3 février 1883, à 7 heures 3/4 précises.*

---

M<sup>mes</sup> VAN ZANDT, ENGALLY, STUARDA.  
MM. TALAZAC, MAUREL, DUFRICHE, PLANÇON.

---

Chef d'orchestre : M. Roméo Accursi.

---

## FAUST

Grand opéra en cinq actes

De MM. J. Barbier et Carré

Musique de M. Gounod.

|                                                             |                 |
|-------------------------------------------------------------|-----------------|
| MM. Talazac ( <i>pour la première fois</i> ).               | Faust.          |
| Maurel . . . . .                                            | Méphistophélès. |
| Dufrique . . . . .                                          | Valentin.       |
| Plançon. . . . .                                            | Wagner.         |
| M <sup>mes</sup> Van Zandt ( <i>pour la première fois</i> ) | Marguerite.     |
| Engally. . . . .                                            | Siebel.         |
| Stuarda. . . . .                                            | Marthe.         |

C'était la première fois qu'on entendait dans *Faust* M. Talazac et M<sup>lle</sup> Van Zandt. Le grand succès de la soirée a été partagé également entre ces deux éminents artistes et M. Maurel, qui a déjà plusieurs fois chanté le

rôle de Méphistophélès à l'Opéra de Paris. Mais il était surtout piquant de voir réunis, dans cette œuvre si populaire, deux artistes que le public parisien n'y avait jamais entendus.

M. Talazac a surtout réussi dans le second acte, où la scène du jardin a trouvé en lui un interprète plein de douceur, de tendresse et de force à la fois. Il a admirablement dit la scène de la séduction. Quant à M<sup>lle</sup> Van Zandt, qui est la favorite du public cosmopolite de Monte-Carlo, elle a été applaudie du commencement à la fin du rôle de Marguerite. Mais, le croirait-on? c'est dans les passages de force qu'elle a le mieux réussi : la scène de l'église et surtout le trio final lui ont valu de véritables ovations.

Il serait à souhaiter que *Faust* nous fût un jour donné à Paris avec une interprétation aussi parfaite et à laquelle ont également concouru avec éclat M<sup>me</sup> Engally (Siebel) et MM. Dufriche (Valentin) et Plançon (Wagner). Mais quel théâtre à Paris pourrait, — ainsi que cela s'est fait à Monte-Carlo, — réunir à la fois M. Maurel, M. Talazac et M<sup>lle</sup> Van Zandt?

*Les Aérostats.* — Il est question de célébrer, cette année, à Annonay, le centenaire de l'invention des ballons ou des *Montgolfières*.

Il est probable qu'aux noms des frères Montgolfier on joindra le souvenir des premières victimes, car ce

nouveau champ de bataille compte déjà de nombreux martyrs.

Les deux premiers furent Pilastre Deroziers et Romain. Leur catastrophe est connue ; cependant voici un témoignage qui, pour être moins répandu, n'en aura que plus d'attrait à l'attention des lecteurs.

On lit dans les archives du Pas-de-Calais une lettre des *maieur* et échevins de Boulogne à l'intendant de l'Artois, 21 juin 1785.

La voici : « L'affreux malheur que M. Deroziers et son compagnon Romain viennent d'éprouver à la vue de tous ceux que leur expérience avoit attirés, cause ici la plus grande sensation. La sensibilité est à son comble, et l'on désire ardemment que la mémoire du funeste événement puisse être transmise à la postérité.

« Nous avons cru devoir faire chanter un service pour ces infortunés, mais ce témoignage d'intérêt ne remplit pas les vœux du public. Un cri général s'élève et demande qu'il soit placé sur leur tombeau un monument où l'histoire de leur infortune soit gravée. »

Le vœu des échevins de Boulogne fut-il exaucé?

---

#### LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Dumas rencontre l'autre jour une comédienne qui lui fait part de son mariage.

« Ah, bah ! s'écrie Dumas.



— Voilà, dit l'artiste, une exclamation qui n'est pas galante.

— C'est plus fort que moi ! Je ne peux pas m'expliquer comment, intelligente comme vous l'êtes, vous avez épousé un homme consentant à vous prendre pour femme ! »



X... vient d'hériter de son oncle qui lui a laissé 3 fr. 50 de rente et une vieille cassée.

X... ne peut pas souffrir cet instrument, mais en mémoire de son oncle, il va pour le faire réparer.

Le facteur d'instruments déclare que la réparation de la vieille coûtera plus d'argent qu'une neuve. — Et X..., qui ne peut pas souffrir cet instrument, achète une vieille neuve, comme souvenir de son oncle. (*Gil Blas.*)



La prochaine translation de la Morgue nous remet en mémoire un Cham de derrière les fagots.

Deux affreux voyous sortent de ce monument. L'un d'eux dit à l'autre :

« La Morgue était bien triste aujourd'hui : il n'y avait personne. » (*Clairon.*)



Le jeune vicomte Guy de Lacascade a le crâne ravagé par une calvitie précoce et impitoyable. — Il en est désespéré.

Hier il accoste sur le boulevard l'éminent docteur Purgeroide :

« Voyons, cher docteur, fait-il, ne pourriez-vous pas m'enseigner le moyen de faire pousser quelque chose sur ce pauvre crâne dénudé ?

— Mais si, mais si, mon ami, c'est bien simple : mariez-vous ! » (Voltaire.)

~~~~~

M^{lle} Jeanne, qui a déjà écoppé d'un mioche et qui est sur le point d'en délivrer un deuxième, disait à sa camarade Malvina :

« Comment se fait-il que tu n'aies jamais eu d'enfant, toi !

— Ma foi ! répondit l'autre, je n'en sais absolument rien... Il faut croire que j'ai une fuite ! »

~~~~~

La force de l'habitude.

La scène représente un repas de noces, on a servi les desserts les plus variés et on en est au café :

« Du café, Monsieur ? dit le maître d'hôtel en s'adressant au marié.

— Merci, répond celui-ci, ça m'empêcherait de dormir !... »

---

PETITE GAZETTE. — Le Conseil municipal de Paris vient de trancher définitivement la question de l'Opéra populaire, dont il a décidé la création par 44 voix contre 21, sur 65 votants. M. Ritt, ancien directeur de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Lyrique, etc., a été agréé par l'Administration comme directeur de la nouvelle entreprise.

— M<sup>lle</sup> de Septavaux, connue au théâtre sous le pseudonyme de Caroline Salla, et qui a créé à l'Opéra la *Françoise*

de Rimini de M. A. Thomas, a épousé le 30 janvier, à l'église Saint-Louis d'Antin, un riche commerçant de la rue du Sentier, M. Édouard Uhring. Les camarades de M<sup>lle</sup> Salla à l'Opéra, MM. Gailhard, Sellier et Lassalle, ont chanté divers morceaux à l'orgue de l'église pendant la cérémonie nuptiale.

— Les recettes de l'Eden-Théâtre, du 10 au 30 janvier, se sont élevées à 297,681 fr. 10, soit une moyenne de 14,173 fr. 80 par soirée.

— M<sup>lle</sup> Muller, lauréat du Conservatoire aux derniers concours, vient de débiter à la Comédie-Française dans l'emploi des Émilie Dubois et des Reichenberg, en jouant successivement Rosette, dans *On ne badine pas avec l'amour*, et Cécile, dans *Il ne faut jurer de rien*. La jeune ingénue, qui ne paraît guère avoir plus de quinze ans, et qui est fort jolie, a réussi, mais sans grand éclat. Elle semble plus jeune que les personnages qu'elle interprète, et est peut-être trop enfant encore pour les représenter réellement, surtout dans le rôle de Cécile qui est une fille de près de vingt ans, raisonnable et raisonnable, et que M<sup>lle</sup> Muller joue un peu trop en poupée. Mais ne nous plaignons pas, grand Dieu, de cet excès de jeunesse! Dans un an ou deux M<sup>lle</sup> Muller sera parfaite.

— NÉCROLOGIE. — Le 29 janvier est mort le célèbre docteur Charles-Emmanuel Sedillot, né le 14 septembre 1804. Ancien médecin militaire, il a été longtemps professeur à l'hôpital du Val-de-Grâce, puis il est devenu directeur de la célèbre école militaire de médecine de Strasbourg. Il appartenait à l'Académie des sciences depuis le 24 juin 1872.

— Le 31 janvier est mort le général de Lamotte-Rouge, qui a été le premier commandant en chef de l'armée de la Loire, en 1870.

— Le docteur Eugène Lachenal, qui était gouverneur de la Savoie au moment où cette province a été annexée à la France, en 1860, est mort à Annecy, le 2 février, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

— Le 3 février est morte à Fontainebleau, qu'elle habitait

depuis plus de quarante ans, M<sup>me</sup> Rigaut, née Paillard (Antoinette-Eugénie) et qui a d'abord été connue au théâtre sous le nom arrangé de M<sup>lle</sup> Pallard. Elle était née le 4 septembre 1797, et elle a été élève de Garat. Elle a débuté en 1813 à l'Opéra-Comique où elle a créé, en 1825, le rôle d'Anna, dans *la Dame blanche*. C'est là son plus beau titre de gloire. En 1830, elle se retira à Fontainebleau avec M. Rigaut, son mari, professeur de vocalisation au Conservatoire, et à qui elle a longtemps survécu.

— L'acteur Delessart a succombé, le 3 février, aux suites d'une fluxion de poitrine. Il se nommait de son vrai nom Louis-Léon-Ernest Ypinx, et n'avait que quarante-deux ans. En 1866, la Comédie-Française était allée le chercher à Bordeaux où il avait de grands succès. On le fit débiter, rue de Richelieu, le 30 juin, dans la reprise de *Péril en la demeure* (Albert); le 7 septembre suivant, il joua Valère de *Tartuffe* et, enfin, le 2 octobre, Lucien du *Bougeoir*. Mais après ces trois débuts qui furent insuffisants comme résultats, la Comédie-Française ne crut pas devoir pousser plus loin l'expérience, et Delessart fut remercié définitivement le 16 janvier 1867. Il passa alors au Vaudeville où il séjourna quelque temps; puis il alla faire campagne en Russie et s'en vint de là au Caire, où il resta trois ans, et où il épousa la veuve de l'acteur Priston, M<sup>me</sup> Ernestine Worms. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Ambigu où il a créé notamment Lantier dans *l'Assommoir*, et Philippe Hugon, dans *Nana*. Il appartenait en dernier lieu au théâtre des Nations.

— Le 4 février est mort Louis-Nicolas Bescherelle, grammairien bien connu, et auteur du fameux *Dictionnaire national* qui porte son nom. Né le 10 juin 1802, Bescherelle avait donc accompli sa quatre-vingt unième année. Il avait été longtemps bibliothécaire au Louvre, alors que le Louvre avait la belle et curieuse bibliothèque que la Commune a incendiée.

---

## VARIÉTÉS

---

### VERS DE SULLY-PRUDHOMME

Le 29 janvier a eu lieu le vingt-quatrième banquet annuel de l'Association amicale des anciens élèves du Lycée Fontanes. Et quand nous disons *Fontanes*, il paraît que nous devrions dire *Condorcet*. Ce lycée, qui change de nom comme on change de ministres, s'est d'abord appelé Collège *Bourbon* ; en 1848 il a porté pendant quelques jours le titre de Lycée *Fourcroy*, pour prendre ensuite celui de Lycée *Bonaparte*. A Bonaparte a succédé *Condorcet*, remplacé ensuite par *Fontanes*, et comme Fontanes commençait à s'user, le grand maître de l'Université, à bout de noms, n'a trouvé rien de mieux que de reprendre Condorcet. Voilà un lycée qui ne pourra pas se plaindre qu'on ne s'occupe pas de lui.

Mais ce n'est pas précisément là notre affaire. Ce qui nous intéresse surtout, c'est que ce banquet du Collège Bourbon-Fourcroy-Bonaparte-Condorcet-Fontanes-reCondorcet, était présidé par le jeune académicien Sully-Prudhomme, qui, semblable à Ovide, a le défaut de ne pouvoir parler qu'en langage rythmé ; défaut aimable auquel nous devons les remarquables vers suivants, qu'il a prononcés en guise de discours *post prandium*.

MES CHERS CAMARADES,

Mon office important de président m'impose  
Devant vous le devoir de ne parler qu'en prose,  
Et... Mais je crois, bon Dieu, que je viens de rimer !

Je voulais en langage austère m'exprimer,  
Et voilà de retour la rime en vain bannie.  
On ne peut à son gré dompter cette manie  
D'assortir les beaux sons, d'en chercher les échos,  
Et de les ordonner par nombres musicaux.  
C'est surtout au réveil d'une image touchante,  
C'est quand la voix du cœur tressaille en nous et chante,  
Qu'à notre insu tout bas nous en rythmons l'essor  
Et cédon's au plaisir d'en faire tinter l'or.  
Et comment refréner tout élan poétique  
Dans ce riant banquet, vierge de politique !  
Par la fraternité, par ses faciles nœuds,  
Exempts de nous heurter au problème épineux  
D'être en paix sans s'aimer, d'être unis sans se plaire,  
Nous célébrons gaîment l'égalité scolaire,  
Où les rangs sont donnés par de loyaux combats,  
Sous de justes tyrans qu'ont choisis des papas.  
C'est le lien formé sous leur règne équitable  
Qui nous ramène tous à cette large table.  
Ce lien si solide est pourtant bien subtil,  
Et peut sembler d'abord aussi ténu qu'un fil :  
Nous sommes, en effet, tous de différents âges,  
Occupés dans ce monde à différents ouvrages.  
Car l'un fait des budgets, et l'autre fait des vers :  
Nos bandes, au hasard, par des maîtres divers  
Sur des bancs inégaux tour à tour élevées,  
Toutes au même instant ne s'y sont pas trouvées ;

Nos foyers différaient, et dans nos pensions  
Nous n'avons pas fleuri sous les mêmes pions ;  
Le lycée a changé : vers la place du Havre  
Sa façade plus neuve et plus belle me navre,  
Et combien d'entre nous ne voient pas sans souci  
Leurs chers contemporains transfigurés aussi !  
Des choses ni des gens rien n'est resté le même ;  
Nous reconnaissons-nous?... Et pourtant je vous aime.  
Oui, je vous aime tous, vous mes derniers cadets,  
Vous mes aînés qu'hier d'en bas je regardais.  
Nous avons, je le sens, eu la même nourrice !  
Souffrez que mon sourire un moment s'attendrisse  
Pour l'Université dont nous bûmes le lait  
Si pur, quoique si vieux, au même gobelet.  
A sa faveur, le pacte ancien qui nous rassemble,  
Pour gracieux qu'il soit, est plus fort qu'il ne semble.  
Je l'éprouve ce soir, et certes il m'est doux  
De me voir accueilli fidèlement par vous  
Comme un marin naguère embarqué petit mousse.  
Il est parti, des mers affrontant la secousse  
Et les longs calmes plats non moins à redouter,  
Pour chercher s'il n'est pas quelque fruit à goûter  
Et quelque ciel à voir, plus suaves encore  
Que ceux dont le hameau paternel se décore ;  
Il revient, il accourt au toit qu'il a laissé,  
Fier d'étaler aux yeux le singe bien dressé  
Et la noix de coco bien lisse qu'il rapporte.

Sa famille l'attend, et, du seuil de la porte,  
Pour voir tant de richesse entrer dans la maison,  
Le guette... Il la retrouve en pleine floraison :  
Les anciens, vénérés gardiens des chers usages,  
Et les derniers venus, dont les jeunes visages  
Exprimant la même âme avec plus de vigueur,  
Sont nouveaux pour ses yeux sans l'être pour son cœur.  
Ainsi je me réveille, au retour, sur la grève  
D'où je fis voile, enfant, pour l'infini du rêve,  
Et sauvé, mais tremblant de ma témérité,  
J'en cueille le bienfait, désormais abrité,  
Et j'en goûte, oubliant les flots et leur tourmente,  
La récompense, auguste hier, ce soir charmante.  
Mais si calme que soit le refuge du port,  
Si bon que le sommeil nous semble après l'effort,  
N'ayez peur que la paix de l'Institut m'endorme.  
On dit que la coupole a quelque peu la forme,  
Sous la neige, en hiver, d'un bonnet de coton  
Gigantesque et pompeux, tiré jusqu'au menton ;  
Mais c'est un méchant mot dont il ne faut rien croire ;  
On court, à s'y fier, le risque d'un déboire :  
Car j'ai dû, pour ma part, dévorer trente fois  
Trois cents vers manuscrits depuis moins de deux mois,  
Et combien de romans, par surcroît, ai-je à lire !  
Pour un labeur si propre à causer le délire,  
Ne vous semble-t-il pas que le prix de vertu  
Serait plutôt à ceux qui le donnent bien dû ?



Non, je ne m'endors pas au sein d'une Capoue,  
Un scrupuleux souci me hante et me secoue :  
Comme un pauvre qui songe à tous ses créanciers,  
Je me sens débiteur de tous mes devanciers  
A qui mon art novice emprunta ses modèles ;  
De mes amis d'enfance aux censures fidèles,  
Qui, soigneux de mon vers comme de leur trésor,  
Y savent dégager de la gangue un brin d'or ;  
De ceux qui, plus nouveaux, pour affronter la lice,  
A leur noble folie ont besoin d'un complice,  
Et, suivant son exemple, ont droit à son appui ;  
De mon pays enfin qui, trop mûr aujourd'hui  
Pour se complaire aux jeux d'une muse légère  
Et d'une rêverie aimable et mensongère,  
Réclame, pour armer son cœur dans ses périls,  
Des poètes, hélas ! moins tendres que virils !  
Pourtant rassurez-moi, dites-moi que la grâce,  
L'amour, l'aveu tremblant qui s'échange à voix basse,  
Ou les hardis coups d'aile et les soifs d'infinis,  
Ne sont pas pour toujours de nos chansons bannis,  
Que la fleur dont le sol où nous vivons s'honore,  
La fleur de l'élégance est bien française encore,  
Qu'au règne du scalpel inexorable et sûr  
Notre âme peut encore échapper dans l'azur !  
L'azur ! en vérité, mes amis, je m'égare :  
A table vous parler d'azur sans crier gare,  
Quel guet-apens ! Je n'ai, je crois, qu'à me rasseoir.

Redescendons sur terre, il y fait bon ce soir ;  
A défaut de nectar buvons le jus de vigne  
A notre cher lycée, à sa règle bénigne,  
Au généreux savoir de ses maîtres aimés,  
A la longue union des cœurs qu'ils ont formés !  
De nos cœurs, assurés, dès le seuil de la vie,  
Dans la route montante avec effort gravie,  
D'un mutuel soutien qui perpétue entre eux  
Tout ce que la jeunesse a de plus généreux.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant, D. JOUAUST.*





# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 28 FÉVRIER 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : M<sup>me</sup> Alice Wilson. — Richard Wagner. — Duchesse de Chaulnes. — Vers d'album : Le maréchal Pélissier. — Vers inédits : Tony Révillon, G. Roger, Paul Arène. — Théâtres : Opéra, Porte-Saint-Martin, Nations.

*Varia* : Grévy et Musset. — La Tombe de Delphine Fix, sonnets. — Amour et Hygiène. — Panorama privé. — En quoi nous différons des Chinois. — Tunnel belge. — Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Commencements de Jules Janin.

---

LA QUINZAINE. — Il nous est bien difficile de ne pas parler, ne serait-ce que pour en conserver ici la trace, du différend survenu entre la Chambre des députés et le Sénat au sujet de l'affaire du prince Napoléon. Les deux grandes assemblées n'ont pu s'entendre sur la manière d'instituer une pénalité applicable, par exception, aux seuls princes issus de familles ayant régné sur

la France, et il en est résulté le rejet définitif, par un vote du Sénat, de tout projet répressif quelconque. A la suite de cet incident, qui s'est prolongé pendant plus d'un mois et qui a donné lieu à de graves et intéressantes discussions dans les deux Chambres, le cabinet présidé par M. Duclerc, puis, quelques jours après l'aventure du prince Napoléon, par M. Fallières, a dû se retirer, et il a fait place à un cabinet nouveau dont M. Jules Ferry a accepté la présidence avec le portefeuille de l'instruction publique. L'avènement du nouveau ministère a été signalé tout d'abord par la mise en non-activité, par retrait d'emploi, du général duc d'Aumale (Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans), — du colonel duc de Chartres (Robert-P.-L.-E.-F. d'Orléans), — du capitaine duc d'Alençon (P.-L.-H. d'Orléans).

— Le jour même où tombait le ministère Fallières (18 février) la fille du Président de la République, M<sup>me</sup> Alice Wilson, mettait au monde, au palais de l'Élysée, une fille qui a reçu le prénom de Marguerite.

— Le 13 février, le célèbre compositeur Richard Wagner est mort à Venise, à l'âge de soixante-dix ans, laissant à jamais le souvenir d'un talent très discuté, mais dont il serait puéril de nier l'influence capitale sur la musique moderne. Wagner a créé une école qui a de nombreux adeptes, lesquels, comme tous les élèves, naturellement inférieurs à leur maître, ont exagéré en-

core sa manière et ses procédés. Mais Wagner avait une valeur personnelle considérable, et il est bien à regretter qu'en France nous ne le connaissions qu'incomplètement, c'est-à-dire sur quelques fragments joués isolément dans des concerts, et que nous n'ayons jamais entendu au théâtre une de ses œuvres donnée dans les conditions ordinaires. Nous ne parlons pas des tentatives d'acclimatation de *Rienzi*, œuvre inférieure et de la première manière du maître, au Théâtre-Lyrique, et encore moins du *Tannhauser*, qui n'a pas été l'objet d'une attention suffisante de la part du public, et que d'ailleurs on n'aurait pas dû représenter sans de nombreuses élagations qui en eussent peut-être assuré le succès.

En effet, l'avis général des meilleurs amis de Wagner eux-mêmes et de ses plus sincères admirateurs est que ses opéras ne seraient pas jouables en France sans de profondes et même de radicales modifications. On sait que Wagner écrivait lui-même ses livrets, dont les sujets sont tous empruntés à des légendes mythologiques ou nationales, presque toujours mystiques, et même le plus souvent vagues et incompréhensibles. Or, au théâtre, le public français aime les choses claires et les situations nettes, et on ne lui fera jamais admettre tel quel un seul des livrets de Wagner. La musique qu'ils ont inspirée s'est ressentie de cette insuffisance de clarté et de ce mépris certainement cherché et voulu

des situations ordinaires et de toute intrigue régulièrement suivie. Il y manque surtout l'intérêt progressif sans lequel aucun drame lyrique ne saurait raisonnablement exister. Wagner semblait faire fi des librettistes en général, et il s'était fait lui-même le sien propre. Ce fut là son erreur. Il reste à savoir si sa musique et son talent se seraient conciliés avec les habitudes et les traditions admises, en matière de livret, sur nos scènes françaises, et s'il se fût soumis à leurs exigences. Wagner est donc demeuré un compositeur allemand, absolument allemand, dans toute la force du terme, et si bien allemand que ce n'est qu'en Allemagne que sa musique a reçu la consécration complète de son succès, et que ce succès, que ses compatriotes eux-mêmes lui ont parfois marchandé, n'a que très difficilement franchi les frontières nationales.

Donc, chez nous, Wagner n'est encore admis que dans quelques concerts, et seulement pour certains morceaux empruntés à ses plus célèbres opéras, tels que des marches, des ouvertures, des chœurs ou divers passages purement symphoniques; et notre opinion, qui est, croyons-nous, conforme au sentiment général, est qu'il en sera toujours ainsi : car les remaniements qu'il faudrait pratiquer dans un opéra de Wagner pour qu'il fût jouable en France lui feraient perdre toute son originalité et toute sa valeur. Ce qui revient à dire que Wagner doit rester Wagner, et qu'il faut l'admettre et l'admirer tel qu'il

est, avec les grandes exagérations de ses hautes qualités et de ses défauts, et par conséquent ne le jouer, à l'état complet, que dans le pays même qui a vu naître ses œuvres et où elles ont plus ou moins réussi...

— Le 14 février est morte à Paris, dans l'oubli et dans la misère, une jeune et belle femme dont les aventures et les procès ont tout récemment encore occupé l'attention publique. La duchesse de Chaulnes, qui depuis quelques mois ne faisait plus parler d'elle, était tombée dans un tel état de dénûment qu'elle avait été obligée, pour vivre, de se mettre à la charge d'une amie d'enfance, elle-même dans une situation très modeste. Cette amie, M<sup>me</sup> Laumonnier, habitait avec son mari et son fils un tout petit logement de la rue d'Allemagne, et c'est là qu'un jour, poussée par la misère et le besoin, — n'ayant que trois francs dans sa poche! — cette belle et admirée duchesse de Chaulnes est venue mourir obscurément, et sans avoir pu revoir ses enfants. Ses derniers jours ont été cruels : sa mère, la princesse Galitzin, était venue la visiter l'avant-veille de sa mort, et c'est à la suite d'une scène violente entre la mère et la fille que cette dernière a succombé, presque subitement et sans que le bruit même de sa maladie se fût répandu. Le 16 février suivant on faisait à cette malheureuse abandonnée de splendides funérailles à Saint-Thomas-d'Aquin, funérailles dont le prix considérable eût certainement allégé les difficultés et

l'amertume des derniers jours de la pauvre morte!

Sur son cercueil, véritablement somptueux et dont l'intérieur était capitonné en satin blanc, on voyait une plaque d'argent avec l'inscription suivante :

MARIE-SOPHIE-BERNARDINE-BLANCHE

Princesse GALITZIN

Veuve de Paul-Marie-Stanislas-Honoré  
d'Albert de Luynes de Chevreuse  
Duc de Chaulnes

*Décédée le 14 février 1883*

à l'âge de 25 ans.

Et ce cercueil, qui contient tout ce qui reste d'une femme que la plus haute société de Paris a si longtemps enviée et admirée, n'a même pu obtenir encore une place définitive. En ce moment, il est déposé dans les caveaux de l'église où a eu lieu le service funèbre, la famille de la duchesse n'étant pas d'accord sur le choix du lieu où elle doit reposer à jamais. En haine du château de Sablé et de toutes les douleurs que lui rappelait ce séjour de son implacable belle-mère, la duchesse de Chevreuse, M<sup>me</sup> de Chaulnes avait exprimé le désir que son corps n'y fût point porté : c'est au Père-Lachaise qu'elle voulait être inhumée. Mais la famille de Galitzin désirait que la duchesse fût ensevelie dans le caveau de son père, situé dans un cimetière de la Corrèze où il avait un château. En attendant une décision irrévocable, cette femme encore abandonnée



dans la mort, comme elle l'a été dans les derniers jours de sa vie, gît dans le caveau provisoire d'une église située non loin de cette rue du Bac qu'elle a traversée si souvent au temps de sa richesse et de sa splendeur pour regagner l'hôtel de Chaulnes où elle a connu, à la fois et presque à la même heure, le plus haut point des prospérités de la vie humaine comme aussi ses plus dures et ses plus amères déceptions !...

VERS D'ALBUM. — Notre collaborateur, M. Jean Sigaux, nous écrit : « Je vous envoie des *Vers d'album*... Rassurez-vous : ceux-là ont, sur les vers d'album en général, ce double avantage d'être très intéressants d'abord, et ensuite d'être signés de deux noms également illustres, mais à des titres bien différents : Alfred de Musset et le maréchal Pélissier. De plus, ils offrent cette particularité que le maréchal Pélissier, dans sa pièce de vers, s'est servi des rimes du grand poète, en commençant par celle du dernier vers et en remontant jusqu'à celle du premier. Je les ai copiés, avec l'autorisation toute gracieuse de celle pour qui ils ont été faits, sur l'album de la baronne D..., cette vaillante octogénaire qui porte si noblement un des plus beaux noms de la France militaire, et que j'aurai suffisamment désignée en disant que le souvenir du héros dont elle fut la compagne est indissolublement lié à l'histoire de Vincennes.

Quand la fugitive Espérance<sup>1</sup>  
Nous pousse le coude en passant,  
Puis à tire-d'aile s'élance  
Et se retourne en souriant,

Où va l'homme? où son cœur l'appelle.  
L'hirondelle suit le zéphir,  
Et moins légère est l'hirondelle  
Que l'homme qui suit son désir.

Ah ! fugitive enchanteresse !  
Sais-tu seulement ton chemin?  
Faut-il donc que le vieux Destin  
Ait une si jeune maîtresse ?

ALFRED DE MUSSET.

---

Pour chanter la jeune *maîtresse*  
Que Musset donne au vieux *Destin*,  
J'ai trop parcouru de *chemin*  
Sans atteindre l'*enchanteresse*.

Toujours vers un ancien *désir*  
J'ai tendu comme l'*hirondelle*,  
Mais sans le secours du *zéphir*  
Qui la porte où son cœur l'*appelle*.

Adieu, fantôme *souriant*  
Vers qui la jeunesse s'*élance*.  
La raison me crie en *passant* :  
« Le Souvenir vaut l'*Espérance*. »

Maréchal PÉLISSIER.

---

1. Dans les *Poésies* d'Alfred de Musset, le premier vers a été imprimé avec cette variante :

*Lorsque la coquette Espérance...*

VERS INÉDITS. — Nous devons à l'obligeance de notre confrère M. Carel la communication des deux pièces de vers suivantes, qu'il nous donne comme inédites.

LA PETITE PARISIENNE.

Elle n'est ni brune ni blonde,  
Ses yeux ne sont ni noirs ni bleus,  
Et cependant le pauvre monde  
A la ronde en est amoureux.

Elle est si fine et si gentille  
Que tout sur elle est élégant,  
— Cette petite qui s'habille,  
Eût dit Musset, avec un gant !

Ses dents sont toujours des quenottes,  
Ses pieds sont toujours des petons,  
Ses mains sont toujours des menottes ;  
Ses seins ne sont pas des tetons.

Elle sait marcher dans la crotte,  
Sans même salir son talon,  
Et répand de la bergamote  
Dans ses cheveux pour sentir bon.

Assise à table, elle chipote,  
Effleurant la viande et le pain ;  
Une sauce à la ravigote  
Seulement peut lui donner faim.

Elle a des pommes dans sa poche  
Et des citrons sous son chevet ;  
Elle s'étouffe de brioche,  
Et, par-dessus, prend un sorbet.

Elle pense à la dérobée,  
Et dans sa cervelle qui bout,  
Éclosent des rêves de fée.  
Elle est innocente, et sait tout.

Elle aime à parler politique ;  
Elle est républicaine, ah mais !  
Mais entend que sa République  
Reste pure de tout excès.

Et l'on voudrait être à la place  
De son mari, cet opprimé,  
Qu'elle gouverne et qu'elle embrasse  
En l'appelant « son gros mémé ».

TONY RÉVILLON.

---

AU BORD DE LA MOLDAU.

Ce matin je rêvais au bord du fleuve immense,  
Si large que la rive échappait à mes yeux !  
Un abîme fuyant qui toujours recommence,  
Tantôt profond et calme, et tantôt furieux.

Sur un des blancs cailloux que lave son écume,  
Un moineau franc se pose, il se lisse la plume ;  
Il a soif, et, sans peur du grand fleuve irrité,  
Il met son petit bec dans cette immensité !

Pourtant à cette soif il fallait peu de chose !  
Une larme d'argent dans le sein d'une rose  
Eût encore été trop !

Géant par ses désirs, il est ce que nous sommes,  
Et pour coupe il prendrait l'Océan ! Pauvres hommes !  
Ambitieux pierrot !

G. ROGER.

Prague, 13 juin.

MATÉRIALISME.

*Sonnet.*

Un tailleur entre cent tailleurs,  
Tous les quinze, venait sans faute  
M'apporter ma petite note  
Avec de petits airs railleurs.

Tout s'en va, même les tailleurs !  
Du tailleur la mort fit son hôte :  
Fuyant notre terrestre crotte,  
Ce cher tailleur s'en fut... ailleurs.

Depuis ce temps, plus de nouvelles  
De mon tailleur. A tire-d'ailes  
S'est-il au séjour des élus

Enfui ? — Quatre mois révolus,  
Et mon tailleur qui ne vient plus !  
Non, l'âme n'est pas immortelle !

PAUL ARÈNE.

THÉÂTRES. — L'Opéra a donné, le 21 de ce mois, la 200<sup>e</sup> représentation d'*Hamlet*, l'œuvre la plus estimée de M. Ambroise Thomas. En l'honneur de cette solennité M. A. Thomas avait obtenu de M<sup>me</sup> Adler-Devriès, qui a si longtemps brillé sur notre première scène sous son nom de jeune fille, Fidès Devriès, qu'elle reprendrait pour une soirée seulement le rôle d'Ophélie. La voix de la charmante artiste n'a rien perdu de ses pré-

cieuses qualités : elle a même gagné en force et en étendue, et cette unique soirée, où elle a consenti à se montrer de nouveau, n'a été pour elle qu'une longue suite d'interminables ovations. M<sup>me</sup> Adler-Devriès ne veut pas reprendre, dit-on, la carrière lyrique d'une manière continue et définitive, mais il se pourrait qu'elle chantât de temps à autre à l'Opéra les rôles principaux qui ont établi sa haute réputation.

— La Porte-Saint-Martin nous a donné la reprise du drame que Dennery a tiré du *Juif errant* d'Eug. Sue. La pièce est connue, ayant été remise très-souvent à la scène ; aussi l'intérêt véritable qu'elle offre aujourd'hui se trouve-t-il dans son interprétation, qui est vraiment remarquable. Paulin-Ménier joue Rodin avec un succès considérable ; Dagobert a trouvé dans Laray un comédien expérimenté et d'une très communicative expansion ; Joumard et Volny, deux évadés de la Comédie-Française où ils rentreront certainement quelque jour, jouent l'un Couche-tout-nu, et le second Agricole ; enfin Faille donne un excellent caractère au personnage de d'Aigrigny. C'est M<sup>me</sup> Fromentin, l'ancienne artiste du Gymnase, qui joue Françoise ; M<sup>lle</sup> A. Moreau fait la Mayeux et M<sup>lle</sup> Patry la reine Bacchanal. On voit que la Porte-Saint-Martin aura le temps plus que suffisant pour monter avec sa minutie et son soin habituels le nouveau drame de M. Belot.

*Le Nouveau-Monde.* — C'est toute une aventure que

l'histoire de la pièce que M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam vient de faire représenter au théâtre des Nations (17 février) sous le titre ambitieux et magnifique de *Le Nouveau-Monde*, drame en cinq actes. On peut dire, en effet, que jamais pièce ne naquit dans des circonstances plus bizarres. En 1875, l'éditeur Michaëlis avait eu l'idée d'organiser un concours dramatique à l'occasion du centième anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Une cinquantaine de manuscrits lui furent adressés, mais aucun ne remplissait suffisamment le but proposé, car il ne fut pas donné de premier prix. Le second fut attribué à M. Armand Dartois, et M. de Villiers de l'Isle-Adam vint ensuite avec une mention honorable, qui lui valut une médaille d'or.

C'est à dater de ce jour que M. de Villiers de l'Isle-Adam a commencé, avec un courage surhumain, une campagne qui aura duré un peu plus de sept ans, en vue de faire représenter son drame. Partout on a évincé poliment ce brillant paladin, qui représente assez un personnage héroïque et chevaleresque égaré dans notre monde moderne. Villiers de l'Isle-Adam est, en effet, un type très-curieux de la société parisienne ; il a des originalités qui rappellent certains côtés du caractère de Barbey d'Aurévilly, et il ne manque jamais d'affirmer sa personnalité, l'ancienneté de sa race, la sûreté et l'authenticité de ses origines qu'il fait remonter pour le moins au moyen âge. Il ne faudrait pas beaucoup prier

Villiers de l'Isle-Adam de se costumer en héros bardé du XIII<sup>e</sup> siècle, car il le ferait à coup sûr, et cela comme la chose la plus naturelle du monde ! mais malgré tout le meilleur et le plus intéressant garçon qui soit, ce qui fait qu'il a beaucoup d'amis.

Donc, aucun directeur ne voulut de son drame. Mais Villiers de l'Isle-Adam est tenace, et il se jura qu'il serait joué quand même ! Il intéressa à ses désirs un ami à lui, M. Yveling Rambaud, qui finit par obtenir du comte d'Osmoy et d'un éditeur de Paris, M. Lalouette, une commandite suffisante pour louer le théâtre des Nations, et y faire représenter avec un véritable luxe de mise en scène, de costumes et d'interprétation, ce drame qu'avaient si malencontreusement refusé tous les directeurs. Et voilà comment s'est produit, le 17 de ce mois, ce *Nouveau-Monde* dont il avait été tant parlé depuis son premier succès au concours Michaëlis.

Disons tout d'abord que les impresarii provisoires du théâtre des Nations ont fait les choses avec un luxe extraordinaire et auquel M. Ballande ne nous avait guère habitués. En effet, les décors du *Nouveau-Monde* ont été commandés à MM. Carpezat et Lavastre, qui ont exécuté de véritables chefs-d'œuvre de couleur exotique et locale. On a engagé des artistes tels que M<sup>lle</sup> Rousseil, MM. Villeray, Charpentier, ancien acteur de la Comédie-Française, Angelo, etc... Enfin un véritable orchestre, composé de quarante musiciens, joue, aux



moments voulus, une foule de morceaux symphoniques et scéniques tout comme si l'on était à l'Opéra!

Vient enfin le drame lui-même! Vous irez le voir, mais nous ne vous le raconterons pas. Il n'est pas construit d'après les données ordinaires; Villiers de l'Isle-Adam n'est ni un Sardou, ni un Dennery, et il a horreur des routes fréquentées et des chemins battus par les autres. Il en résulte que *le Nouveau-Monde*, qui est écrit comme son auteur parle, c'est-à-dire avec une solennité et une emphase qui, par moments, ne manquent pas d'une certaine grandeur, devient bien vite monotone, pour ne pas dire ennuyeux. Il y a bien par-ci par-là quelques belles scènes dramatiques, une entre autres qui a fortement ému le public, mais cela est insuffisant pour soutenir une pièce mal équilibrée, écrite par un homme qui a certainement des instincts dramatiques, mais qui a encore plus de parti pris. On a justement comparé *le Nouveau-Monde* au drame de Catulle Mendès *les Mères ennemies*. Bien que ce dernier soit très supérieur, comme intérêt et comme agencement, il offre aussi des parties inégales, des inexpériences éclatantes, et aussi des recherches de style qui accusent un système et une école d'où la simplicité est évidemment proscrite. Quoiqu'il en soit, ce sont là deux tentatives littéraires des plus honorables, et le nom de M. de Villiers de l'Isle-Adam sort grandi à l'issue de la bataille dramatique qu'il a si

vaillamment livrée l'autre soir, quel qu'en puisse être d'ailleurs le succès.

VARIA. — *Grévy et Musset.* — Nous avons trouvé dans une chronique du *Gaulois* ces curieux détails sur l'intimité qui exista autrefois entre le poète de *Rolla* et le président actuel de la République.

M. Grévy rendit d'ailleurs à Musset quelques services. Après sa brouille avec George Sand, ce fut lui que Musset chargea de réclamer ses lettres à la maîtresse infidèle. M. Grévy écrivit une lettre d'avocat : « Madame, chargé des intérêts de M. de Musset, etc... » George Sand répondit qu'elle était en voyage et rendrait les lettres à son retour, ce qu'elle ne fit pas. Et je crois bien qu'elle s'en servit pour son roman après la mort de Musset.

Pour ceux qui connaissent bien M. Grévy, il n'y a rien que de naturel à le voir mêlé à ces amours fameuses.

M. Grévy a toujours su admirablement parler aux femmes et leur plaire par le goût qu'il a pour elles, et l'austérité apparente et la discrétion charmante sous lesquelles il cache ce goût. Il a toujours entendu la volupté à sa manière, non point certes comme Musset, avec l'ostentation de débauche, de bruit, la pose de l'amant malheureux, les souffrances désordonnées, les tourments infinis, les fatigues inquiètes et tout le cortège des amours poétiques et déséquilibrées; mais avec

une tranquillité aimable, la grâce insinuante, l'activité régulière, la sérénité du fait accompli, le sourire reconnaissant d'un homme plein de sens, d'un homme en pleine possession de lui-même et le contentement exempt de trouble et de lassitude : car, en vieillissant même, ce galant homme est toujours demeuré galant.»

*La Tombe de Delphine Fix.* — C'est au cimetière Montmartre, dans la partie réservée aux sépultures juives, que se trouve le tombeau de cette regrettée sociétaire de la Comédie-Française. Le souvenir de son charmant esprit, de son talent si sympathique et si sûr est toujours conservé à la rue de Richelieu. Cette aimable artiste avait quitté la Comédie-Française le 1<sup>er</sup> septembre 1863 pour épouser l'un des administrateurs du Crédit foncier, M. Casimir Salvador, et moins d'un an après, le 11 juin 1864, elle mourait de suites de couches, laissant un mari inconsolable qui lui a survécu douze ans (29 juin 1876). M<sup>lle</sup> Fix était née le 10 septembre 1831.

Notre ami Octave Lacroix a dû à M<sup>lle</sup> Fix le succès d'une petite pièce en vers qu'il fit représenter à la Comédie-Française le 15 septembre 1855, et qui avait pour titre : *l'Amour et son train*. M<sup>lle</sup> Fix en jouait le principal rôle, celui d'une jeune et piquante Espagnole, et elle s'y montra tout à fait charmante. Lacroix lui en fut toujours reconnaissant, et à dater de ce jour 1

s'était établi entre eux un commerce d'amitié très sincère et très sérieux. Il demeura toujours fidèle, après la mort de M<sup>lle</sup> Fix, à son cher souvenir, allant chaque année déposer sur sa tombe un bouquet, et même des vers. Voici les deux derniers sonnets qu'a inspirés à la muse de Lacroix la mémoire, toujours vivante pour lui, de la gracieuse comédienne à qui il a dû son premier succès au théâtre, sonnets qui sont encore déposés sur le socle de son tombeau, dans la petite chapelle qui le renferme, et qui sont demeurés inédits :

*A Delphine Fix.*

I

Peu de souvenirs restent vifs  
Dans la pauvre mémoire humaine :  
L'amitié, l'amour et la haine  
S'y poursuivent en fugitifs.

Là-haut pourtant, où sont les ifs,  
Un deuil durable me ramène,  
Au moins une fois par semaine,  
Dans le cimetière des juifs.

Il est, dès l'entrée, une tombe...  
On dirait un nid de colombe,  
Doux au dedans, doux alentour.

C'est là qu'est l'immortelle Amie  
Que nos chants de gloire et d'amour  
Dès sa jeunesse ont endormie.

II

Adieu le rire étincelant  
Sur sa bouche et dans sa prunelle!...  
Hélas ! hélas ! la jeune belle  
Dort du sommeil profond et lent.

Dans les plis de son linceul blanc  
Elle rêve... O Mort maternelle,  
Sur tant de grâce ouvre ton aile,  
Et sois bonne en lui rappelant

Les jours heureux de son voyage.  
Jamais, sous un ciel sans nuage,  
Nos chemins n'ont été meilleurs,

Et, dans cette rapide fête,  
Nous n'avons cueilli pour sa tête  
Rien — que des couronnes de fleurs.

OCTAVE LACROIX.

Paris, cimetière Montmartre, 18 juin 18...

*Amour et Hygiène.* — Nous avons recueilli dans *l'Événement* une intéressante lettre écrite par M. Dumas fils à son vieil ami Clésinger. Ce dernier, qui n'était en somme qu'un excellent mais grand enfant, avait pris au sérieux une des compagnes de sa vie d'artiste, et Dumas fils, bien que plus jeune que lui, lui adressa à ce sujet les conseils qui suivent :

1861

Cher ami,

Vos lettres me trouvent à Bagnères-de-Bigorre, où je suis venu me reposer d'un trop grand travail. J'y suis pour deux

mois. Il m'est donc impossible d'aller voir M. Fould, et je crois qu'il eût fallu y aller moi-même, — bien que je ne lui aie pas parlé depuis deux ans. Vos photographies sont superbes, et ce serait là un beau travail ; mais je crains bien qu'il ne comprenne pas et que le précédent de François I<sup>er</sup>, si injustement jugé, ne soit la raison de leur refus.

Tâchez de vous passer d'eux. Votre talent vaut mieux que leurs commandes, et c'est eux qui seront forcés de venir à vous dans un temps donné, et vous ferez alors vos conditions. Cependant, je ferai ce que vous voudrez. — Voulez-vous que j'écrive au ministre ? — Mais, si ce pleutre ne me répond pas, de quoi aurai-je l'air, moi qui ne lui dis jamais que des choses désagréables. \*

Mon avis est que votre revanche et votre vengeance sont dans votre silence et dans votre travail ; faites des *Zingara*, des *Taureaux*, des *Sapho*, peints ou non, et il faudra bien que les ministres suivent l'opinion, qui est toute à vous maintenant.

Quant à la confiance que vous me faites, cher ami, je vois que le mal est plus grand que je ne croyais. J'avais connu l'histoire, mais j'en croyais les traces à jamais effacées dans votre cœur. Une nature aussi robuste que la vôtre n'a-t-elle de vigueur qu'en face du marbre ?

Les femmes, mon pauvre ami, ne sont faites, bonnes ou mauvaises, que pour nous faire dévier de notre route et amoindrir notre valeur au profit de leur petit égoïsme. Il n'y a que les imbéciles qui soient constamment aimés, parce qu'eux seuls ont le tort de dire qu'ils aiment. Pour les artistes comme vous et moi la femme est impossible ; elle ne nous comprend jamais.

Si elle se nomme la Fornarina, elle ne comprend pas que Raphaël ne doit pas « aimer » (?) toute la nuit, et elle le fait crever d'épuisement. Si elle se nomme Xantippe, elle jette des pots de cendre sur la tête de Socrate et l'appelle idiot. Si

elle s'appelle Bèjart, elle trompe Molière et le fait mourir de chagrin.

Toute la force de Michel-Ange, votre maître et votre ami, était dans son abstinence de cœur et de sens.

« Aimez », mon ami, deux fois par mois, pour purger votre cerveau, mais n'aimez pas.

La meilleure et la plus intelligente des femmes sera toujours méchante et bête pour une organisation d'artiste. Elles ne peuvent que le mal. Nous avons des joies dont elles finissent par être jalouses, parce qu'elles ne les éprouvent que de seconde main et par ricochet. Elles ne veulent pas de cette place secondaire. Elles veulent être tout pour l'homme, et quelle est la femme qui pourra être tout pour vous, — ou pour moi, — ou pour tout homme qui aimera sérieusement son art ?

La personne dont vous me parlez est une nature distinguée, tendre, délicate ; — mais vous n'auriez fait qu'une bouchée de cette frêle organisation ; qu'elle reste pour vous un souvenir doux et vague, qui vous fasse pleurer de temps en temps ; qu'elle vous apparaisse, comme elle l'a fait dernièrement, dans les brouillards de l'orage et sur les hauteurs de vos solitudes ; elle vous inspirera, et ainsi vous n'aurez d'elle que ce dont votre âme d'artiste a besoin ; — l'être en chair et en os vous est inutile....

Pour en revenir aux choses physiques, — elle a été fort souffrante cet hiver ; — c'est une enfant très douce, très affectueuse, très bonne. Je suis sûr que votre souvenir emplit son jeune cœur ; que cela vous suffise, cher ami ; — les fleurs n'arrêtent pas les torrents, et les torrents brisent les fleurs.

Il faut remercier le hasard quand il a permis à la fleur de parfumer le torrent, au torrent de rafraîchir la fleur, et que chacun a continué sa destinée sans se mêler et se nuire d'avantage. Vous êtes le torrent, roulez, grondez, et perdez-vous

dans des régions dignes de votre source et de votre cours. Quand vous avez du chagrin, pleurez et travaillez : — les grandes sensations font les grands artistes.

Là-dessus, je vous embrasse comme je vous aime, et je ferai de mon mieux pour aller vous serrer la main en septembre.

*Un Panorama privé.* — Après l'amateur de portraits dont nous parlions il y a quelque temps, voici un amateur de panoramas que nous révèle le *Moniteur des arts*.

Il s'agit de M. R..., un des plus grands industriels de la banlieue parisienne, récemment fait officier de la Légion d'honneur.

Depuis qu'il avait reçu cette haute distinction, il rêvait de faire faire, dans sa propriété de Neuilly, un panorama qui ne serait autre chose que son apothéose. On devait l'y voir arrivant à Paris avec les sabots réglementaires, prospérant peu à peu, faisant découvertes sur découvertes, nommé chevalier de la Légion d'honneur, puis officier. La scène culminante de l'ouvrage devait le montrer recevant une croix en brillants que ses ouvriers lui avaient offerte par souscription.

« M. R... fit prix avec le peintre D..., et il fut convenu que celui-ci toucherait 30,000 francs une fois son œuvre achevée.

« Pendant qu'il peignait, M. R... faisait construire dans son parc une jolie rotonde pour recevoir la toile. Au commencement d'octobre, l'artiste en prenait pos-



session, y installait son œuvre, et l'inauguration du panorama fut fixée au jeudi 26. M. R... qui ne tenait plus dans sa peau, convia à cette occasion le ban et l'arrière-ban de ses amis et connaissances. A une heure et demie, au sortir de la table, on s'en alla processionnellement visiter le panorama, dans lequel M. R... lui-même mettait le pied pour la première fois, et qui, disait-il, avait été construit malgré lui par sa famille.

« Quelle ne fut pas la surprise de tout le monde en constatant que l'ouvrier qui devait être représenté offrant la croix à M. R..., tenait dans ses mains, au lieu du « signe de l'honneur », une énorme pipe ! C'était là une mauvaise farce faite par l'un des rapins qu'avait employé le peintre et que, deux jours auparavant, il avait renvoyé à la suite d'une discussion.

« M. R... a refusé de payer les 30,000 francs bien que M. D... ait offert de réparer le dommage en un quart d'heure, et ce dernier a assigné son client récalcitrant. Il paraît qu'il fera lire à l'audience nombre de lettres extrêmement comiques que lui a adressées M. R..., pour lui recommander de le représenter majestueux à tel endroit, inspiré à tel autre, etc., etc. »

*En quoi nous différons des Chinois.* — Nous trouvons dans une correspondance du *Temps* le curieux rapprochement qui suit, entre nos usages et nos mœurs comparés aux usages et aux mœurs des Chinois :

« L'éclat de leurs trompettes discordantes et le bruit de leurs gongs brisent les tympanes de nos oreilles; les Chinois s'en délectent. Nous mouillons à peine nos lèvres au verre de champagne qui nous est offert, ils en absorbent trois ou quatre flacons sans chanceler; nous portons nos deuil tout de noir habillés, ils le portent en blanc; nous manœuvrons un canot le gouvernail au dos, ils l'ont en face.

« Pour nous, le point principal d'une boussole est le nord, il est indiqué dans l'habitable qui le renferme, à l'arrière des bateaux, par une grosse fleur de lis; pour eux, c'est le sud. Nous ôtons habituellement nos chapeaux par déférence, ils le mettent sur leur tête pour paraître respectueux. Nous rafraîchissons nos visages en l'éventant, les Chinois obtiennent la fraîcheur que nous cherchons en éventant leurs pieds. La place d'honneur à leur table est à gauche, chez nous elle est à droite. Leurs livres sont écrits de droite à gauche, les nôtres le sont de gauche à droite. En tête d'une lettre, ils mentionnent l'année d'abord, le mois ensuite, et la date en dernier: nous faisons tout le contraire. Ils disent le Grand Pierre, et nous disons Pierre le Grand; enfin, les Français font usage de chemises et les Françaises de jupons, les Chinois n'ont pas de chemises et les Japonaises n'ont pas de jupons. Le contraste sera complet si nous ajoutons que leur visage ne trahit jamais les pensées du cerveau, qu'ils sont sobres, persévérants en

affaires, respectueux à l'égard de leurs maîtres, dévoués à leurs parents, polis dans leurs manières, aimant la loi, aisés à gouverner si on les gouverne avec fermeté ; mais ils sont faux, dissimulés, cruels, superstitieux, et de mauvaise foi en affaires comme en politique. »

*Un Tunnel belge.* — M. Aurélien Scholl nous racontait dernièrement cet épisode d'un de ses voyages en Belgique :

« Revenant l'autre jour de Bruxelles où j'étais allé passer mon dimanche, je m'étonnais de trouver si peu d'épaisseur à la couche de terre qui recouvre le tunnel de Braine-le-Comte. Il me semblait que rien n'eût été plus facile que de continuer la route à ciel ouvert.

« Sans doute, me dit un avocat de Mons, mais il faut savoir comment cela s'est fait. Quand on commença à s'occuper des chemins de fer, le gouvernement envoya en Angleterre des ingénieurs pour étudier les travaux. A leur retour, ces ingénieurs furent chargés de construire notre première ligne ferrée. Quand elle fut finie, l'un d'eux s'écria : Nous avons oublié le tunnel.

« Confusion générale. En effet, il n'y avait pas en Angleterre une seule ligne qui n'eût son tunnel. Nos ingénieurs n'hésitèrent pas. Ils firent construire ce long corridor qui est la gloire de la ligne, et quand le tunnel fut fini, on mit de la terre par-dessus ! »

---

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

M. D..., capitaine de frégate, présentait l'autre jour ses huit enfants, quatre filles et quatre garçons, à un de ses anciens camarades.

« Mes félicitations, lui dit ce dernier. Pour un homme qui est si souvent à la mer, c'est un beau résultat.

— Hé! mon cher, je fais une apparition de temps en temps... Les enfants, ce sont mes rejetons de présence!... »  
*(Gil Blas.)*

~~~~~  
De Zadig :

Il est onze heures.

Un bon bourgeois est assis les jambes pendantes sur le rebord d'un bateau de charbon amarré le long de la berge; il pêche à la ligne.

Passe un monsieur :

« Eh bien, ça va-t-il? prenez-vous quelque chose? »

Le pêcheur se retourne à demi, puis avec la plus douce résignation :

« Non, je ne prends jamais rien avant déjeuner... »
~~~~~

Un ivrogne traversait hier la place Vendôme, et titubant vient jusqu'à la colonne; il s'accroche aux barreaux.

Le gardien lui crie : « Arrière!

— Eh bien! crois-tu que je vas l'emporter, ta colonne? »

Puis, se ravisant : « Si je voulais l'emporter, te figures-tu que c'est toi qui m'en empêcherais? » (*Estafette.*)



Un joli mot de Mgr Donnet, qui vient de mourir.

D'esprit très tolérant, il vivait en relations très cordiales avec le grand rabbin de Bordeaux. Et comme on lui reprochait cet excès de tolérance :

« Eh ! mon Dieu, répondit le cardinal, laissez-moi le voir en ce monde, puisque je ne le verrai pas dans l'autre. » (*Gaulois.*)



X..., dont la belle-maman est fort acariâtre, se promenait hier avec cette aimable personne et un de ses amis.

L'ami, qui donnait le bras à la dame, fait tout à coup un faux pas et manque de la faire tomber.

X..., s'approchant alors de son ami et se penchant à son oreille :

« Merci de l'intention », lui dit-il en lui serrant la main. (*Gaulois.*)



M. et M<sup>me</sup> de F... arrivent à Lyon et descendent dans un hôtel.

Le patron offre la plus belle chambre de l'établissement.

« Il nous en faut deux », dit M. de F...

Le patron, honteux et confus :

« Faites excuse!... Je vous croyais célibataires. »

(*Estafette.*)

---

## VARIÉTÉS

---

### LES COMMENCEMENTS DE JULES JANIN

La Librairie des Bibliophiles va mettre en vente le quatrième volume des *Œuvres de jeunesse* de Jules Janin. Ce volume débute par une préface de M. de la Fizelière qui donne, sur les premiers essais de celui qui devait devenir le *Prince de la critique*, les intéressants détails qu'on va lire.

C'est à Montfermeil, dans la maison de campagne de l'abbé Guillou, que Jules Janin trouva les loisirs nécessaires pour se préparer à la carrière des lettres, la seule qu'il voulût suivre, la seule qui convînt à ses goûts et à son talent; c'est à Montfermeil qu'il improvisa ses premiers essais de littérature légère, ses premiers articles de journal, qu'il envoyait à son ami Labat pour les publier dans les petits journaux de Paris. Là, il avait à sa disposition une immense bibliothèque assez peu théologique, dans laquelle il feuilleta, dégusta ou dévora une quantité de livres de toute espèce, ce qui lui fit un fonds général de lectures pour son usage et pour ses besoins de journaliste universel. Il se trouvait là entièrement libre de son temps, de ses rêveries, de ses actions, pourvu qu'il consacraît trois ou quatre heures par jour à traduire le texte des *Pères de l'Église*, ou bien à rédiger des notices critiques et analytiques sur leurs ouvrages, d'après les notes et les extraits de l'abbé Guillou. Il

n'avait pas d'autre compagnon, dans cette solitude studieuse, que la jeune servante de l'abbé Guillou, avec laquelle il fit, à son insu, une imitation très abrégée du roman grec de Longus, *Daphnis et Chloé*, dont il aimait à invoquer les scènes pastorales.

En revenant à Paris, au mois de mai 1825, il se sentait tout préparé à fréquenter les théâtres et à écrire dans les journaux non politiques, à visage découvert. Après avoir frappé vainement à plusieurs portes qui ne s'ouvrirent pas pour lui, Janin se présenta un matin chez le Poitevin Saint-Alme qui avait pris la direction du *Figaro*, créé trois mois auparavant par Étienne Arago et Maurice Alhoy. La bonne figure toujours souriante de Jules Janin prévenait en sa faveur et plut tout d'abord à Saint-Alme : « Alors vous voulez écrire dans le *Figaro* ? lui demanda-t-il. Que faites-vous et que savez-vous faire ? — Je ne fais rien en ce moment, parce que je ne veux être ni avocat ni fonctionnaire public, repartit Janin, mais je sais faire et surtout je saurai faire tout ce qui concerne votre état de journaliste. — Bien, reprit Saint-Alme, nous allons vous mettre à la besogne et nous jugerons de votre savoir-faire. »

Saint-Alme excellait à faire travailler son monde sans payer personne ; mais il payait, peu largement il est vrai, Jules Janin, qui faisait avec le même entrain, la même habileté, un article fantaisiste et humoristique, un article de critique théâtrale, un compte rendu de livres nou-

veaux, une boutade satirique, un *coup de lancette* (c'était l'étiquette des malices et des méchancetés du *Figaro*) et même une épigramme en vers. Janin semblait avoir hérité de la plume de Beaumarchais.

Il logeait alors dans la rue Saint-Dominique-d'Enfer, une petite rue qui s'ouvrait vis-à-vis d'une des portes du Luxembourg, et qui a livré passage à la grande rue Soufflot. Il occupait, au troisième étage d'une vieille maison, un appartement presque misérable, contenant trois pièces exigües, dont l'une était habitée par sa tante, sa seconde mère, veuve d'un capitaine de vaisseau, âgée alors de près de quatre-vingt-dix ans. La chambre de Janin, dont l'unique fenêtre donnait sur une cour obscure, ne ressemblait pas trop au cabinet d'un homme de lettres. L'ameublement se composait d'un lit en bois peint, avec un seul matelas et une paillasse, d'une table de nuit qui servait souvent de table de travail, d'un mauvais bureau surchargé de papiers épars, et d'une bibliothèque en bois blanc, que remplissaient à moitié les volumes dépareillés d'une belle édition des œuvres complètes de Bossuet, d'une méchante édition des œuvres de Voltaire et des principaux auteurs latins, au milieu desquels s'égarèrent La Fontaine et Molière. On avait, pour s'asseoir, trois chaises de paille, peu solides, un ancien fauteuil de velours d'Utrecht uni et déchiré, enfin un canapé si mal porté sur des pieds chancelants que Janin, fatigué de l'entendre gémir et de le voir osciller d'une



façon inquiétante, avait fini par le débarrasser de ses pieds et en faire un sofa turc, au moyen de deux cousins de laine. Sur la cheminée, pas de pendule, mais des livres et des brochures accumulés; à terre, des livres encore, errants, éventrés, piétinés et déshonorés.

C'était dans cette espèce de bouge que Janin, coiffé d'un bonnet de coton, recevait, le matin, sans quitter son lit en désordre, les libraires et les gens de lettres qui avaient affaire à lui. C'est là que Viennet, qui était venu à la suite de la publication de deux articles impitoyables sur sa *Philippide* et sa *Muléide*, pour en demander raison à l'auteur de cette sanglante satire, s'avança majestueusement vers le grabat où Janin était pelotonné sous ses couvertures; puis, le regardant d'un air menaçant, il lui enleva son bonnet de coton et releva brusquement le drap qui le couvrait, en s'écriant : « Voilà J. J. ! » Après quoi il sortit lentement comme un héros de théâtre.

C'est là encore que Charles Nodier, bibliothécaire de l'Arsenal, venait passer deux heures pour écouter la lecture de l'étrange parodie du *Dernier Jour d'un condamné*, de Victor Hugo, intitulée : *Histoire terrifiante d'un homme dévoré par un serpent*, cette spirituelle et amusante facétie, qu'il finit par emporter de vive force, comme Pathelin emporta sa pièce de drap. Cette modeste chambre d'un simple rédacteur du *Figaro* fut pendant deux ans, tous les matins, le rendez-vous des premiers éditeurs de Paris : Ladvocat, Dentu, Baudoin, Urbain

Canel, etc., qui venaient offrir leurs nouveautés à Jules Janin, en lui demandant des articles de journaux.

Dès ce moment, Janin, à l'âge de vingt-trois ans, était regardé comme le maître de la critique ; ce n'est que plus tard que la voix publique lui donna le nom de *Prince des critiques*. On aurait pu dès lors reconnaître la justesse de l'opinion de Sainte-Beuve à son égard : « M. Janin s'est fait un genre et une manière à part, et il a créé un feuilleton qui porte son cachet. Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient de *l'air tissé* ; ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais, qu'on prendrait en été sous la treille.... Et ne croyez pas que le bon sens manque à travers ces airs habituels de courir les champs et de battre les buissons. Bien que la critique que M. Janin affectionne soit surtout celle de fantaisie et de broderies, elle lui a servi plus d'une fois à recouvrir l'autre, la vraie critique digne de ce nom. »

Ce jugement impartial et modéré est celui que confirmera l'avenir, lorsque le véritable mérite de Jules Janin sera mieux apprécié.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

---

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : *Henry VIII* et M. Saint-Saëns ; M. Augier, *les Effrontés*. — Les quatre-vingt-un ans de Victor Hugo. — Le tirage des romans de Zola. — La légende du *Tannhauser*. — Les dernières années de Dumas père.

*Varia* : M. J.-J. Weiss. — Gauloiserie. — La naissance de Rachel. — Vers inédits de Sully Prudhomme. — Une affiche de théâtre. — Les Mots de la quinzaine. — Erratum.

---

LA QUINZAINE. — Le calme est enfin rentré dans les esprits ; il est à croire qu'avec le ministère nouveau les discussions purement politiques et « agitantes » seront moins fréquentes que par le passé, et que l'on s'occupera plus volontiers de sujets infiniment plus intéressants pour nous et pour nos lecteurs. Ainsi les deux grands événements artistiques de la quinzaine, la première représentation de *Henry VIII* à l'Opéra et la reprise

des *Effrontés* à la Comédie-Française, nous ont bien autrement passionnés que l'éternelle question des princes, et que celle de l'opportunité ou de l'inopportunité de la revision de la Constitution. Disons cependant que la discussion de cette dernière question politique nous a valu un discours de M. Jules Ferry qui est l'œuvre d'un véritable artiste de la parole, et, sans autre transition, arrivons à *Henry VIII*.

C'est le 5 de ce mois qu'a eu lieu la première représentation de l'ouvrage nouveau que M. Saint-Saëns a écrit sur un livret de MM. Détrouyat et Armand Silvestre. Cette très-brillante représentation a confirmé et augmenté encore la haute réputation dont jouit M. Saint-Saëns auprès des amateurs de la grande musique.

Le sujet de l'opéra, qui n'a que quatre actes, est des plus simples : il reproduit à grands traits, et dans une suite de scènes qui ont toutes une importance dramatique, l'histoire de la rivalité des deux premières femmes d'Henry VIII, Catherine d'Aragon et Anne de Boleyn ; il renferme en même temps plusieurs tableaux épisodiques dont l'un, la grande scène du jugement suivie de la naissance du schisme en Angleterre, a donné lieu à un développement considérable de mise en scène.

M. Saint-Saëns n'est pas, dans *Henry VIII*, le musicien de parti pris qu'il s'est généralement montré partout ailleurs. Il a fait ici beaucoup de concessions, et il n'a

pas dédaigné la mélodie quand elle a bien voulu venir jusqu'à lui. Il n'a pas eu à s'en repentir, car le public lui a prouvé, par l'accueil chaleureux qu'il a fait à deux ou trois morceaux particulièrement bien venus dans ce sens, toute sa gratitude pour ce bon procédé. Ainsi le duo d'amour entre le Roi et Anne de Boleyn et les diverses parties du beau quatuor du quatrième acte ont été bissés au milieu d'un véritable enthousiasme. En revanche, quand M. Saint-Saëns a voulu affirmer les principes de l'école à laquelle il appartient, — comme dans certain grand air malencontreux du troisième acte que chante le cardinal-légit, air qui n'a, on peut le dire, ni commencement, ni milieu, ni fin, et qui n'est qu'une vague et incolore mélopée, — oh ! alors le public s'est fâché, et il a vertement témoigné au compositeur son mécontentement et sa froideur. L'interminable air en question a donc été supprimé à la deuxième représentation.

En somme, *Henry VIII* est une œuvre de haute valeur, qui fait honneur aussi bien à M. Saint-Saëns qu'à l'habile directeur de l'Opéra qui a eu l'initiative de sa représentation. Nous ne saurions dire si le gros du public appréciera ce bel ouvrage de la même façon que les amateurs délicats du premier soir, nous voudrions l'espérer.

L'Académie de musique a monté *Henry VIII* avec un luxe de mise en scène tout à fait éclatant. L'habile

M. Eugène Lacoste a dessiné des costumes historiques qui ont été bien fidèlement exécutés ; MM. Lavastre aîné, J.-B. Lavastre, Carpezat, Rubé et Chaperon ont peint les décorations des six tableaux de la pièce. Enfin les principaux rôles ont été chantés par les artistes les plus éminents de M. Vaucorbeil : M<sup>mes</sup> Krauss et Richard, admirables toutes deux dans l'interprétation du personnage des deux reines rivales ; M. Lassalle, qui a remporté un des plus beaux succès de sa carrière lyrique dans le rôle d'Henry VIII ; MM. Dereims (l'ambassadeur), remplaçant M. Sellier indisposé, Boudouresque (le légat), Lorrain (duc de Norfolk), etc. Au deuxième acte, un ballet un peu long et médiocrement original n'a dû son succès final qu'à l'élégance brillante de M<sup>lle</sup> Subra qui devient décidément une étoile chorégraphique de première grandeur.

— A la Comédie-Française, *les Effrontés* ont été repris le 7 mars. Cette œuvre vigoureuse est l'une des pièces qui ont eu le plus de succès de tout le théâtre d'Augier. Elle inaugurerait, dans le répertoire du maître, la comédie d'actualité, et surtout la comédie politique. Bien qu'elle se passe à une époque très éloignée de nous (1845), elle avait alors un grand intérêt au point de vue des critiques plaisantes et des mots brillants dont elle fourmille ; cet intérêt a diminué un peu aujourd'hui : car ce qui paraissait terrible, osé, sanglant même il y a vingt ans, et à une époque où la censure ne laissait rien passer de compromettant

pour le pouvoir établi, semble plus anodin de nos jours, où toutes les audaces de langage sont à peu près permises sur la scène, aussi bien que partout ailleurs. En 1861, la pièce des *Effrontés* a eu tout à fait les allures d'une œuvre de combat ; elle a donné lieu à de vives polémiques et à des ripostes sans nombre. Veillot, qui était alors dans tout le feu et l'épanouissement de sa verve insultante et sans frein, écrivit contre la pièce ses plus virulents articles. Augier lui répondit plus tard en composant, comme représailles, le fameux *Fils de Giboyer*, où Veillot est représenté en traits si reconnaissables et si mordants (1<sup>er</sup> décembre 1862).

*Les Effrontés* furent joués pour la première fois le 10 janvier 1861. La pièce était montée avec un ensemble merveilleux ; tous les rôles, jusqu'aux moindres, avaient des artistes de premier ordre pour interprètes. Le même fait s'est reproduit aujourd'hui : M. Perrin a remonté *les Effrontés* avec une perfection égale à celle de la première interprétation. Voici d'ailleurs la distribution des rôles aux deux époques :

|                     | 1861      | 1883.     |
|---------------------|-----------|-----------|
| Giboyer.            | MM. GOT.  | MM. GOT.  |
| Henri.              | DELAUNAY. | DELAUNAY. |
| Vernouillet.        | REGNIER.  | FEBVRE.   |
| Marquis d'Auberive. | SAMSON.   | THIRON.   |
| De Sergine.         | LEROUX.   | LAROCHE.  |
| Charrier.           | PROVOST.  | BARRÉ.    |
| Vicomte d'Isigny.   | MIRECOUR. | LELOIR.   |

|                |                          |             |
|----------------|--------------------------|-------------|
| Le Baron.      | MM. CHÉRY.               | MM. JOLIET. |
| Le Général.    | BARRÉ.                   | VILLAIN.    |
| La Vicomtesse. | M <sup>mes</sup> RIQUER. | RIQUER.     |
| La Marquise.   | PLESSY.                  | THOLER.     |
| Clémence.      | MARIE-ROYER.             | DURAND.     |

Il reste donc encore, dans l'interprétation présente, quatre artistes de la première : MM. Got, Delaunay et M<sup>lle</sup> Riquer dans les rôles qu'ils ont créés, et M. Barré reprenant le rôle de Charrier à la place de Provost le père. Les autres interprètes de 1861 encore survivants sont MM. Regnier et Chéry, et M<sup>me</sup> Plessy; tous les autres sont morts.

Il était bien curieux de revoir, dans son admirable création de Giboyer, Got plus de vingt ans après cette création, et encore supérieur à lui-même. L'éminent artiste est ici dans son élément comique le plus favorable, et il n'a jamais montré plus de talent. Nous retrouvons dans nos papiers une lettre autographe de M<sup>me</sup> Louise Colet, écrite peu après la première soirée des *Effrontés*, et dans laquelle elle a rendu à Got une justice complète. Voici le passage capital de cette lettre ultra-sévère et surtout injuste pour la pièce d'Augier, mais qui mérite néanmoins d'être conservée ici :

... Je ne suis pas enthousiasmée outre mesure de la nouvelle pièce d'Augier; on en parle partout, elle lui rapportera beaucoup d'argent, ce qui n'a jamais rien prouvé, et il doit être bien heureux du bruit qu'on fait autour d'elle. C'est un homme d'ailleurs qui ne déteste pas le bruit; on se bat pour



avoir une stalle, et le voilà radieux. Certes il y a de l'esprit, mais je ne trouve pas que cela suffise. Il a voulu flétrir une race de coquins, et en vérité il ne nous en montre guère qu'un seul qui doit les représenter tous ; celui-là, par exemple, est vicieux pour tout le monde à la fois. Quant à son esprit, — j'y reviens, — il est parfois bien alambiqué et souvent aussi bien commun, ou trop cherché, ou bien encore trouvé trop vite, et alors tout à fait par terre. Je lis dans *l'Union* qu'il a attaqué la bourgeoisie ; je crois qu'il n'y pensait guère. Pensait-il même à attaquer plutôt ceci que cela ? Voilà aussi que d'autres l'accusent d'avoir attaqué la presse, parce qu'il a émis beaucoup de théories pas très solides où il soutient avec une égale facilité le pour et le contre de toutes choses. On le croit plus malintentionné et plus malicieux qu'il n'a voulu l'être, et sa pièce n'a, à coup sûr, ni la portée ni la hauteur que ses officieux prétendent lui donner. Quant à ce trop fameux Giboyer, il serait insupportable de trivialité et de grossièreté s'il n'était aussi admirablement joué. Les interprètes sont parfaits, Got surtout. Ah ! Got, voilà celui qui seul rend possible cet impossible et invraisemblable fruit sec du journalisme, bon à tout, et qui par le fait n'est bon à rien, si ce n'est à dégoûter du journalisme même. Mais ce n'est là qu'une caricature, quand il eût fallu peindre un caractère et un portrait.

LOUISE COLET.

L'artiste le plus étonnant de la reprise actuelle et qui appartient aussi à la création première, c'est M. Delaunay, qui semble toujours rajeunir plus il avance en âge. Il joue dans la pièce le rôle d'un jeune homme de vingt-trois ans, et ces vingt-trois ans, M. Delaunay les a toujours à la scène, en dépit de son acte de naissance qui le rapproche de la soixantaine.

Il serait fort difficile d'établir un rapprochement quelconque entre M<sup>lle</sup> Tholer et M<sup>me</sup> Plessy ; il manque surtout à cette jolie comédienne la grande et souveraine autorité de l'incomparable créatrice du rôle de la marquise. Mais M<sup>lle</sup> Tholer n'en a pas moins réussi dans ce personnage si bien venu, quoiqu'elle l'ait cependant dramatisé un peu trop.

Febvre a repris le rôle de Vernouillet qu'avait créé Regnier. Il en a fait un type des plus curieux : voilà bien le « faiseur » de nos jours, non pas le joueur modeste de 1845, mais celui, beaucoup plus audacieux et avec encore moins de scrupules, de 1883. On ne saurait porter plus loin l'art du costume d'abord, puis la vérité et la perfection de la tenue ; c'est un personnage actuel, vivant, bien vivant dans le tourbillon des affaires de nos jours, et surtout dans celui des affaires véreuses. Aucun des rôles créés jusqu'à ce jour par M. Febvre ne lui a fait plus d'honneur.

Barré et Thiron sont deux pères nobles hors ligne ; c'est la nature même prise sur le fait. Laroche joue froidement le rôle d'ailleurs très-froid de Sergine, et M<sup>lle</sup> Riquer est toujours jolie. Seulement les années l'ont moins épargnée que M. Delaunay, et il nous semble que la valse qu'elle promet à Got, dans l'acte du bal, est bien un peu prétentieuse !...

La pièce a subi diverses modifications. Augier a voulu en rajeunir certaines parties. Il a, notamment,

taillé, rogné et diminué dans le troisième acte les deux scènes qui portent, dans la comédie imprimée, les numéros IV et V. Il a aussi modernisé, par-ci par-là, divers passages, et a enfin terminé la pièce par un mot qui a eu une fortune énorme le premier soir.

Dans la première version, *les Effrontés* finissaient de la façon suivante :

VERNOUILLET.

Si j'ai jamais un fils, il me fera peut-être payer ses dettes, mais il ne me fera jamais payer les miennes !

Dans la version nouvelle, Vernouillet se retire lentement sur ce mot, et ajoute à l'adresse de Charrier :

VERNOUILLET.

Je vous ferai pair de France, quand je serai ministre !...

HENRI.

Ministre, le drôle !...

SERGINE.

Pourquoi pas ?... Le monde aujourd'hui appartient aux effrontés.

Ce *Pourquoi pas ?* a produit dans la salle une sorte de commotion électrique. Tout le monde a ri et applaudi pendant plusieurs minutes.

Et c'est sur ce mot, nouvellement ajouté, que se termine cette œuvre amusante et touchante à la fois, un peu longue dans son exposition et dans ses débuts, mais qui prouve toutefois que le répertoire d'Augier, même à plus de vingt ans de distance, est encore plus solide et

plus résistant que beaucoup de pièces du théâtre contemporain trop hâtivement réputées chefs-d'œuvre.

Les recettes des *Effrontés* en 1861 furent très brillantes ; les trente premières représentations produisirent un total de 146,361 francs, soit un peu plus de 4,878 francs par soirée. Le prix des places était alors inférieur à celui qu'on paye aujourd'hui. Les recettes de 5,000 francs étaient un maximum en 1861 ; on dépasse actuellement 7,000 francs avec les pièces à succès, et nous croyons que ce beau chiffre de recettes sera longtemps celui que produira l'heureuse reprise des *Effrontés*.

LES QUATRE-VINGT-UN ANS DE VICTOR HUGO. — Il est devenu de mode de célébrer chaque année, dans un banquet solennel, le nouvel anniversaire de Victor Hugo qui prend, comme le commun des mortels, tout illustre poète qu'il est, un an de plus tous les douze mois. On félicite ainsi Victor Hugo d'avoir prolongé d'un an cette belle et verte vieillesse, toujours productive et féconde et qui semble devoir durer éternellement.

Cette année, le banquet a eu encore lieu à l'Hôtel Continental, le jour même de la naissance du poète, le 28 février. Un grand nombre d'artistes et d'écrivains assistaient à cette solennité touchante. Plusieurs toasts y ont été portés à Victor Hugo ; ils sont assez intéressants pour que nous en citions quelques-uns.

M. Camille Doucet présidait le banquet et il a donné la parole aux orateurs dans la spirituelle allocution suivante :

Messieurs,

Je n'abuserai pas de la parole ; je ne la prends pas pour prononcer un discours, mais pour vous en annoncer deux : vous y gagnerez doublement.

Devant celui qui, — sous toutes les formes, — représente au plus haut degré le génie des lettres françaises, c'est naturellement au président des gens de lettres que revenait l'honneur d'exprimer, au nom de tous, les sentiments qui nous unissent, à cette table commune, dans un même respect, dans une même admiration.

De leur côté, Messieurs les artistes dramatiques, dont nous saluons ici la présence, avaient tout droit de joindre leur hommage au nôtre, ayant eu la bonne fortune d'être, dans maintes rencontres, associés à la gloire du maître.

Le doyen de la Comédie-Française, doyen par le talent plus que par les années, Monsieur Got, sera leur digne interprète.

Voilà, Messieurs, ce que j'étais chargé de vous dire.

Voilà le programme que vous proposent, pour le dessert, les organisateurs de cette fête.

Et maintenant, je le répète, la parole est à Monsieur le Président de la Société des gens de lettres, à notre cher confrère et ami Edmond About.

Le toast de M. About a été un véritable discours dont nous ne reproduirons que les parties principales :

..... Ce n'est pas seulement aujourd'hui, c'est tous les jours, depuis plus de soixante ans, que Victor Hugo nous

honore, tous tant que nous sommes, et par l'éclat de son génie, et par l'inépuisable rayonnement de sa bonté. Celui que Chateaubriand saluait à son aurore du nom d'enfant sublime est devenu un sublime vieillard, sans que l'on ait pu signaler, dans sa longue et magnifique carrière, soit une défaillance du génie, soit un refroidissement du cœur.

Ce n'est pas une médiocre satisfaction pour nous, petits et grands écrivains de la France, de constater que le plus grand des hommes de notre siècle, le plus admiré, le plus applaudi, le plus aimé, n'est ni un homme de guerre, ni un homme de science, ni un homme d'argent, mais un homme de lettres.

Je ne vous dirai rien de son œuvre : c'est un monde. Et les mondes ne s'analysent pas au dessert, entre la poire et le fromage. Parlons plutôt de la fonction sociale qu'il a remplie et qu'il remplira longtemps encore, j'aime à le croire, au milieu de nous.

Dès son avènement, ce roi de la littérature a été un roi paternel. Il a laissé venir à lui les jeunes gens, comme avant-hier, dans sa maison patriarcale, il laissait venir à lui nos enfants. Qui de nous ne lui a pas fait hommage de son premier volume ou de son premier manuscrit, vers ou prose ? A qui n'a-t-il pas répondu par une noble et généreuse parole ? Qui n'a pas conservé, dans l'écrin de ses souvenirs, quelques lignes de cette puissante et caressante main ? Des écrivains qu'il a encouragés on formerait, non pas une légion, mais une armée. Il n'a jamais découragé personne. Ses ennemis et ses rivaux, du temps qu'il en avait, lui ont quelquefois reproché cette prodigalité du sourire et cette intempérance du bon accueil. On a dit qu'il distribuait trop uniformément ses éloges sans tenir compte de la disproportion des talents.

Cette faute, Messieurs, si c'en est une, ne doit pas être imputée à l'homme, mais à l'altitude où il siège et à l'optique des sommets. Le mont Blanc n'est pas bien placé pour me-

surer exactement la hauteur des sapins et des mousses qui végètent à ses pieds. Il est probable aussi que les fleuves, les ruisseaux et les rivières sont des forces égales aux yeux de l'Océan. Admettons, si l'on veut, que Victor Hugo est trop grand pour être un juge impeccable; mais cette supériorité a quelques droits à notre indulgence, car elle a produit des changements merveilleux dans l'esprit du peuple français en général, et particulièrement dans les mœurs de notre littérature.

M. Got, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, a ensuite parlé au nom des comédiens :

Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi d'avoir été appelé à prendre ainsi la parole dans ce banquet.

Je ne le dois qu'à mon âge et à mon rang d'ancienneté : mais, tout périlleux qu'il me semble d'élever la voix sur un tel sujet et devant une pareille assemblée, je n'ai pas voulu me soustraire à ce devoir, puisqu'il me permet de saluer en personne le Maître, au nom de ceux qui représentent ici le théâtre.

Un autre a pu apprécier dignement l'ensemble de son œuvre puissante, au nom des gens de lettres, et vos applaudissements ont prouvé qu'il avait dit, — et dit à merveille, — notre pensée à tous.

Mais la corde dramatique n'est-elle pas, sinon la première, du moins la plus retentissante de cette lyre incomparable qui, depuis soixante années, vibre sans trêve à tous les grands souffles de la passion et de l'idéal ?

Permettez-nous donc, Messieurs, à nous autres comédiens, porte-voix de chaque jour et intermédiaires vivants entre le poète et la foule, de vous dire avec quelle joie pieuse nous

avons senti monter par degrés l'admiration et le respect autour de ces drames immortels.

Heureux ceux d'entre nous qui ont pu s'élever à la hauteur de ses inspirations ! Heureux même ceux dont sa bonté sereine a daigné encourager le dévouement et soutenir les défaillances !

Et c'est ma gratitude qui vous porte ce toast, cher et vénéré Maître.

A Victor Hugo !

LE TIRAGE DES ROMANS DE ZOLA. — Un nouveau roman d'Émile Zola, qui a d'abord été publié dans le journal *le Gil Blas*, vient de paraître en volume chez Charpentier. Il a pour titre : *Au bonheur des dames*, et il a été mis en vente, dans la même journée et à la fois, au total de plus de soixante mille exemplaires. Nous avons entre les mains un exemplaire du 49<sup>e</sup> mille, car ce n'est plus maintenant par éditions, mais bien par milliers d'exemplaires que se chiffrent les romans de M. Zola dès le jour même de leur apparition. C'est un procédé nouveau dans la manière de mettre un livre en vente que d'en jeter à la fois quarante ou cinquante éditions sur le marché. Autrefois les éditions successives d'un ouvrage ne se produisaient qu'à la suite de la réussite et après épuisement de la première. Mais le commerce de la librairie actuelle a changé tout cela : c'est le succès forcé qu'elle nous impose, sauf à boire un formidable bouillon si ce succès trompe les espérances de l'éditeur.



A ce propos, voici quelques chiffres curieux des tirages des principaux romans ou autres ouvrages de M. Zola. On y trouvera un enseignement fort instructif au point de vue du goût public et qui démontre qu'à lui seul on a vraiment bien le droit de reprocher la vogue qu'ont obtenue les romans les plus célèbres de M. Zola. Ainsi le roman de lui qui s'est le plus vendu est cette repoussante *Nana* qui en est aujourd'hui à son 122<sup>e</sup> mille. Vient ensuite *l'Assommoir* qui a atteint son 97<sup>e</sup> mille. Quant à *Pot-Bouille*, dont certains tableaux révoltants dépassent ce que *Nana* renferme de plus fort, il est loin d'avoir obtenu la même vogue, car il n'en est qu'à son 65<sup>e</sup> mille. Le roman de M. Zola qui vient après *Pot-Bouille*, dans l'ordre du succès matériel, est cette intéressante et touchante étude, *Une Page d'amour*, le meilleur des récits de M. Zola, et qui vaut, à lui seul, dans le bagage littéraire de son auteur, toutes les *Nana* et tous les *Pot-Bouille* réunis. Il n'en est cependant qu'à son 48<sup>e</sup> mille. Puis vient *la Faute de l'abbé Mouret*, 27<sup>e</sup> mille; *la Curée*, 25<sup>e</sup> mille, etc..

Dans les œuvres critiques de Zola, qui comprennent déjà sept volumes, c'est le *Roman expérimental* qui a eu le plus de succès (6<sup>e</sup> mille); les autres ouvrages de la même série ne sont parvenus qu'à leur 3<sup>e</sup> mille.

En somme, on voit, si les chiffres de tirage portés sur la couverture des ouvrages de M. Zola sont bien exacts, que cet écrivain d'un talent si réel et souvent si mal dé-

pensé, n'a point à se plaindre de la faveur avec laquelle le public accueille ses ouvrages. Quant à la moralité que nous désirions tirer de l'exposé des chiffres de tirage des livres de M. Zola, elle se résume en ceci : c'est que ce sont ses romans les plus crus, les plus naturalistes, qui ont obtenu le plus grand succès, et un succès qui distance de beaucoup celui de ses premiers romans, lesquels sont aussi ses meilleurs, tels que *la Conquête de Plassans* (16<sup>e</sup> mille), *la Fortune des Rougon* (18<sup>e</sup> mille), etc...

Vogue et argent, tel est le résultat bien clair de l'entreprise littéraire à laquelle se livre M. Zola depuis *l'Assommoir*, et qui a passé par les étapes de *Nana* et de *Pot-Bouille* pour en arriver au *Bonheur des dames*. Il est donc à craindre que M. Zola n'en revienne jamais à sa première manière, qui lui a rapporté plus d'honneur que de profit.

LA LÉGENDE DU *Tannhauser*. — Méry, en sa qualité de Rossiniste enragé, n'aimait ni Wagner ni sa musique, et voici l'amusante légende qu'il avait imaginée pour expliquer par quel cas de force majeure le *Tannhauser* avait dû être représenté à l'Opéra. C'est Claretie qui nous donne cette curieuse légende, laquelle doit surtout sa valeur à la manière piquante dont elle est racontée :

Méry avait littéralement besoin, pour vivre, d'aller respirer de temps à autre l'air natal. Au moindre mal-

aise, il prenait la route de Marseille. Et c'est ainsi qu'en 1861 il arrivait dans sa bonne ville peu de jours après la représentation du *Tannhauser*. L'œuvre de Wagner était l'événement du jour. Et M. Berteaut, un vieil ami de Thiers et de Méry, demandait à l'auteur d'*Héva* son opinion sur l'œuvre nouvelle.

« C'est, répondit Méry, de la musique rétrograde, avec des prétentions progressistes, un vrai chaos de notes d'un effet dormitif, malgré les éclairs de génie qui brillent çà et là dans les passages où le compositeur se trompe.

« Et, continua Méry, à qui je laisse la responsabilité de son jugement (qui répondait bien d'ailleurs à celui du gros public), quand l'Opéra, gardé par d'impitoyables cerbères, est d'un accès si difficile aux auteurs français, vous vous étonnez peut-être de ce qu'un étranger, un Allemand, ait pu, du jour au lendemain, pénétrer dans le sanctuaire ? Vous vous êtes demandé, sans doute, avec tout le monde, le secret de ce miracle ? Eh bien, je vais vous le révéler. Et je cours gros risque...

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que c'est un secret d'État, ni plus ni moins !

Un secret d'État », ajoutait Méry.

Et prenant un air mystérieux et un ton confidentiel :

« Voici le mot de l'énigme, mais gardez-le pour

vous, mon cher Berteaut. Le répéter serait nous compromettre. La réception du *Tannhauser* à l'Opéra est un article additionnel et secret du traité de Villafranca.

— Du traité de paix ?

— Parfaitement. Si le *Tannhauser* a été joué, c'est que la bataille de Solferino a été gagnée. La paix était signée ; les deux empereurs s'étaient, pour la dernière fois, serré la main, et ils allaient se séparer quand le souverain d'Autriche dit à son cousin de France : « Je réclame de Votre Majesté une clause additionnelle ! » Napoléon fronça le sourcil : « Ne craignez rien, dit François Joseph, ma demande se réduit à peu de chose. Je désirerais seulement que vous fissiez représenter à l'Académie impériale de Paris le *Tannhauser* du citoyen Wagner. Connaissez-vous cela ? — Pas du tout. Mais, accordé, Sire. Je suis heureux de pouvoir vous donner cette satisfaction qui coûte si peu à ma politique. Seulement, quel peut être le motif de l'intérêt que Votre Majesté porte à ce musicien ? — Je ne m'intéresse ni à lui ni à ses œuvres, répondit l'empereur d'Autriche ; au contraire, je les abomine. C'est Wagner qui, en 1849, a voulu incendier le palais de mon cher cousin le roi de Saxe et qui, si on le laissait agir, mettrait le feu à l'Allemagne entière. Il a la main dans tous les complots qui se trament contre ma couronne et contre ma personne, et malheureusement il jouit d'une popularité

absolue. Vienne applaudit à ses compositions opiacées, et ce triomphe met au paroxysme son orgueil. Avec de nouveaux succès, que je redoute, il est à craindre que ses attentats ne connaissent plus de bornes. Mais voilà : je me suis dit qu'en France on est moins fanatique du génie nébuleux et des beautés incompréhensibles. On y aime la musique amusante et claire. Notre assembleur de nuages y sera sifflé et, comme il a un amour-propre démesuré, il risque d'en mourir de dépit, et j'en serai de la sorte tout à fait débarrassé. — Il sera fait selon votre désir, Sire : on montera le *Tannhauser* à Paris »

« Cela explique, ajoutait Méry, le rôle chaleureux que la princesse de Metternich a joué dans les négociations. Cette grande dame n'a pas reculé devant les plus petites intrigues et elle n'a littéralement pas eu de repos que l'œuvre de Wagner ne fût représentée rue Le Peletier. Elle y a employé toute sa diplomatie féminine qui vaut bien celle des hommes. Paris a bâillé, comme l'avait prévu François-Joseph, le *Tannhauser* est tombé comme l'empereur d'Autriche l'espérait, mais Sa Majesté s'est trompée sur le dernier point : Richard Wagner n'en mourra point. Son orgueil a la vie dure ! »

LES DERNIÈRES ANNÉES DE DUMAS PÈRE. — Notre confrère Gabriel Ferry, le fils du célèbre écrivain de ce nom, vient de publier sur Alexandre Dumas père, et sous le titre précité, un volume qui est plein de docu-

ments curieux et intéressants. Le livre raconte les dernières aventures de la vie d'Alexandre Dumas, de 1864 à 1870.

Aucune existence n'a été plus remplie que celle d'Alexandre Dumas ; ce grand homme était le mouvement et l'activité en personne. Dans ses dernières années, dont M. Ferry nous raconte l'histoire, il n'est pas une heure de la vie de l'auteur de *Monte-Christo* qui n'ait été occupée, le plus souvent outre mesure. Le livre débute par le fameux voyage de Dumas à Naples sur le yacht l'*Emma*. Il nous raconte ensuite la naissance et la mise en scène des derniers drames du maître : *Les Mohicans de Paris*, *les Gardes forestiers*, *Gabriel Lambert*, *Madame de Chamblay* et *les Blancs et les Bleus*. Le volume entre aussi, peut-être indiscretement, dans la vie privée d'Alexandre Dumas. Nous avons tout au long l'historique de ses relations avec la belle Américaine qui se nommait Adda Menken et qui remporta un si grand succès à la Gaité dans *les Pirates de la Savane*. Vient ensuite (chapitre xx) une bien curieuse révélation relative à la mère d'Alexandre Dumas fils, que le livre n'appelle que M<sup>me</sup> L... et qui se nommait M<sup>lle</sup> Labey. M. Gabriel Ferry rend à cette noble femme, véritablement distinguée, malgré sa condition de simple couturière, une justice des plus méritées. C'est, à coup sûr, le chapitre le plus intéressant et le plus touchant du livre. M<sup>me</sup> L... est morte du vivant même d'Alexandre

Dumas père, et entre les bras d'Alexandre Dumas fils, en octobre 1868.

Dans le chapitre XXI signalons une autre révélation qui n'est pas moins intéressante, et qui est même bien inattendue. On sait qu'en 1791 des funérailles solennelles furent faites à Mirabeau et que son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut déposé au Panthéon. Plus tard, en 1793, « la grande trahison » de Mirabeau ayant été dûment constatée par les papiers trouvés dans l'armoire de fer aux Tuileries, la Convention décida que le cercueil du célèbre orateur serait retiré du Panthéon et porté au cimetière de Clamart, c'est-à-dire au cimetière des suppliciés. Or, il paraît que ce cercueil, déposé depuis quatre-vingt-dix ans dans ce cimetière, aujourd'hui fermé, s'y trouve encore, sans que personne, hormis Dumas à l'époque du récit de M. Ferry, ait réclamé son exhumation et sa réinstallation dans un monument plus digne de lui que sa sépulture toujours actuelle.

Nous signalons particulièrement ce fait, que nous croyons ignoré, à notre cher ami Hippolyte Maze, l'éloquent député de Seine-et-Oise, qui a déjà pris l'initiative de tant de réparations nationales oubliées ou négligées, et qui ne manquera pas, certainement, après enquête, d'appeler l'attention de qui de droit sur l'ostracisme qui frappe encore aujourd'hui les restes du plus illustre de nos orateurs de la tribune politique.

Et à ce propos citons une lettre inédite de Gambetta, appréciant Mirabeau, que nous trouvons dans la dernière chronique de Claretie, au *Temps*, lettre que le célèbre député écrivit à M. G. Pallain, au lendemain d'une étude que celui-ci venait de publier sur le grand tribun de la première Assemblée nationale :

8 août 1880.

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que je n'avais goûté pareil plaisir. Je viens de lire et de savourer votre belle étude sur Mirabeau.

Vous avez bien lu, bien profondément pénétré au fond du monstre, et vous en avez retiré le plus pur de la « substantifique moelle ». Je vous félicite de ce coup de maître ; vous avez élevé le piédestal, à la France moderne d'y placer la statue.

Ce jour-là, nous pourrions célébrer ensemble le plus glorieux génie politique qu'ait eu ce pays depuis l'incomparable cardinal de Richelieu, et je retiens ma place à cette grande fête.

Laissez-moi croire que nos conversations d'il y a quinze ans n'ont pas été étrangères à la noble initiative que vous venez de prendre : c'est vous dire combien je suis avec vous de cœur et d'esprit.

LÉON GAMBETTA.

Les dernières pages du volume de M. Ferry racontent en détails anecdotiques très émouvants les péripéties de la longue maladie d'épuisement qui enleva, à Puys, près Dieppe, dans le chalet de son fils, le puissant romancier



à qui nous devons tant de charmants récits. En somme, le livre tout entier est on ne peut plus favorable à la mémoire du grand et considérable écrivain qui a popularisé chez nous notre histoire nationale, à sa façon, et même il présente un certain intérêt d'actualité au moment où va être inaugurée, sur une des grandes places de Paris, la statue même d'Alexandre Dumas père, sculptée par Gustave Doré.

VARIA. — *M. J.-J. Weiss.* — Empruntons à une revue suisse un piquant croquis du nouveau critique des *Débats* :

« En voilà un qui n'est pas comme tout le monde ! De taille moyenne, brun, le front énorme, le regard perçant, la barbe en broussailles, le chapeau en bataille sur le sourcil, ou à la papa dans le cou, les mains plébéiennes, il a un je ne sais quoi dans la manière de dire les phrases les plus simples : « Merci, Monsieur », ou « Bonjour, Madame », qui fait demander aux étrangers : Qui est-ce donc ? Gamin, il ne voyait que trois existences dignes d'envie : être Alexandre Dumas, don Juan ou ténor ; il a choisi plus tard d'être le premier journaliste de France. En littérature, il est pour le XVII<sup>e</sup> siècle ; en enseignement, pour les vieilles méthodes universitaires et le *Conciones* ; il aime les Jésuites, parce qu'ils enseignent bien le latin. En politique, c'est un libéral endurci, doublé d'un élève de Machiavel et de Retz. Le *Prince* et les *Mémoires* de

Retz sont ses catéchismes; demandez-lui de vous les prêter; il vous refusera; il ne s'en sépare pas. En art, il est pour l'opéra-comique; il sait tous les opéras-comiques par cœur, même ceux qu'on ne joue plus depuis un demi-siècle. En philosophie, il croit fermement à l'éternel féminin et que la femme la moins femme l'est toujours par quelque endroit. Il pratique sa philosophie, ce qui l'a rendu populaire parmi les femmes, quoiqu'elles sachent toutes qu'en entendant une bêtise, il dit invariablement : C'est un raisonnement de femme. Homme d'État, il est le contraire des rats, qui abandonnent le navire quand il menace ruine, il a le goût des sauvetages, ce qui l'a conduit à sombrer plusieurs fois. Écrivain, il a une langue excellente, des aperçus aigus, un esprit endiablé. Il est l'homme de sa génération qui a mis en circulation le plus d'idées, et sa génération ne lui en a pas su gré, parce qu'il a toujours ses idées trop tôt; il est en avant de son temps, et les gens d'ordre n'aiment pas ça. Il a publié un seul volume, devenu introuvable : *Essais sur l'histoire de la littérature française*. Le reste de ses écrits est perdu dans les vieux journaux et les vieilles revues. C'est le seul sauvetage qui ne l'intéresse pas. Il a tort; mais que voulez-vous! il y aurait des chances de réussite, et J.-J. Weiss a le goût des cas désespérés. »

*Gauloiserie.* — Notre ami Octave Lacroix nous en-

voie les vers suivants qu'il attribue à quelque poète du temps de La Fontaine pastichant un de ses contes. Nous serions tentés de croire que le véritable auteur de ce joli badinage est plutôt Octave Lacroix lui-même. En attendant, voici ses vers, et, en prenant sur nous de les lui attribuer, nous sommes prêts à recevoir et à insérer, s'il y a lieu, son démenti.

Nous estions à table. Au moment  
Où l'on n'y songe aucunement,  
Ma voisine, une beauté mûre,  
Dont le cœur reverdit encor,  
Toucha le bout de ma chausure  
Au point sensible... sur un cor.  
« C'est pur hasard ou maladresse »,  
Dis-je tout bas, en esloignant  
Mon pied ; mais, plus entreprenant,  
L'autre avance encore et le presse...  
« Ce pied mutin seroit-il donc  
Aveugle comme Cupidon,  
Pensay-je alors, et sous la nappe,  
Joueroit-il au colin-maillard ?  
Certainement que le paillard  
N'y veoid goutte, puis qu'il m'attrape,  
Et, pour un coq, prend un renard...  
Casse-cou !... » — Mais, bah ! rien n'arreste  
Un pied qui n'en croit que sa teste,  
Et, sous ma chaise, le sournois  
Me presse une troisieme fois...  
« Ah ! dis-je, finissez, Madame !  
C'est trop de deux fois, sur mon ame !  
Car, pour peu que je fusse en goust,  
Il eust suffi du premier coup... »

*La Naissance de Rachel.* — Voici un nouveau document que nous trouvons dans un journal suisse et qui paraît établir d'une manière définitive la date de la naissance de Rachel.

« Le 13 janvier 1840, le chargé d'affaires de la Confédération suisse à Paris écrivait au gouvernement argovien pour le prier de faire rechercher dans les registres de l'état civil de la commune de Mumph, l'acte de naissance d'une enfant nommée Élixa Félix, née dans ce village en 1821. (On se souvient qu'Élixa était le vrai prénom de Rachel.)

Le gouvernement chargea de ces recherches le pasteur du village. Celui-ci feuilleta en vain d'un bout à l'autre le registre des naissances ; il ne trouva aucune inscription relative à un enfant du nom de Félix. Ce ne fut que trois mois plus tard qu'il entendit fortuitement un habitant de Mumph parler d'un enfant juif qui avait dû naître à l'hôtel du Soleil, dans l'année 1821, sans que sa venue au monde eût été déclarée à qui de droit. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il fit d'actives recherches, consulta un grand nombre d'habitants de la commune et ne tarda pas à acquérir la conviction que la jeune tragédienne de Paris qui était alors dans le plein épanouissement de son talent et de ses premiers succès n'était autre que cette petite fille juive, née quasi clandestinement à Mumph, en février 1821.

Au nombre des pièces rassemblées par le pasteur pour

tenir lieu d'un acte de naissance en bonne et due forme, on peut citer la suivante comme une des plus curieuses :

Les soussignés, président de la commune et habitants de Mumph, ont souvenance authentique et certifient que dans l'année 1821, à la fin du mois de février, une personne assez jeune, de confession israélite, est arrivée à l'auberge du Soleil et y a logé environ quinze jours. Elle occupait la chambre n<sup>o</sup> 13, à côté de la salle du premier étage, et était servie par une femme juive qu'elle avait amenée avec elle. Quelques jours après son arrivée (probablement le 28 février), elle accoucha, avec l'assistance de la sage-femme Thérèse Bôni, dudit village, d'un enfant du sexe féminin.

Plusieurs juifs en voyage, entre autres Isaac et Israël Woog, lui rendirent visite et furent d'accord avec elle pour se louer des bons soins et de la bonne table de l'hôtelier. Les frais de nourriture, de logis et de service furent payés comptant.

Quant à savoir si cette femme s'appelait Thérèse Félix et son mari absent Jacob Félix, c'est ce qui ne peut pas être indiqué d'une façon certaine, les gens de l'hôtel en ayant perdu le souvenir. On ne pourrait pas dire non plus si l'enfant venue au monde a reçu le nom d'Elisa ou de Rachel, aucune déclaration n'ayant été faite par la mère aux autorités de l'endroit.

Mumph, le 14 mars 1840.

*(Suivent les signatures.)*

En rapprochant cette déclaration de tout ce qui a été publié sur ce sujet et surtout de la lettre de Rachel citée par M. d'Heylli, on arrive à établir d'une façon indiscutable que la grande tragédienne est née le 28 février 1821. Elle avait donc à peine trente-sept ans à l'épo-

que de sa mort, et non pas quarante, comme tous les journaux français l'ont prétendu. »

*Vers inédits de Sully Prudhomme.* — Un conférencier genevois, dans une récente séance, a lu les vers suivants de Sully Prudhomme. Il les donne comme inédits et nous devons le croire sur parole jusqu'à plus ample informé. Ils ont pour titre : *Au jour le jour.*

Quand d'une perte irréparable  
On garde au cœur le souvenir,  
On est parfois si misérable  
Qu'on délibère d'en finir.

La vie extérieure oppresse :  
Son mobile et bruyant souci  
Fatigue... et dans cette détresse  
On murmure : ... Que fais-je ici ?

.....

Mais l'habitude lâche et forte  
Demande grâce au désespoir ;  
L'on se condamne, et l'on supporte  
Un jour de plus sans le vouloir.

Ah ! c'est qu'il faut si peu de chose  
Pour faire accepter chaque jour !  
L'aube avec un bouton de rose  
Nous intéresse à son retour ;

La rose éclora tout à l'heure,  
Et l'on attend qu'elle ait souri ;  
Éclore, on attend qu'elle meure ;  
Elle est morte, une autre a fleuri.

.....

Tout nous invite à ne pas clore  
Notre destinée aujourd'hui ;  
Le malheur même est doux encore,  
Doux à soulager dans autrui ;

Une larme veut qu'on demeure  
Au moins le temps de l'essuyer,  
Tout ce qui rit, tout ce qui pleure  
Fait retourner le sablier.

.....

Et, sans se résigner à vivre  
Ni s'en aller avant son tour,  
On laisse les moments se suivre  
Et le cœur battre au jour le jour.

*Une Affiche de théâtre.* — On a communiqué au *Gaulois* une curieuse affiche venant d'Allemagne, et qui mérite d'être conservée dans les annales drôlatiques du théâtre.

Après la distribution des rôles de *Faust*, voici, en effet, le *nota bene* absolument stupéfiant et authentique que l'on peut lire :

THÉÂTRE DE CHARLOTTENBOURG

FAUST

*Opéra, etc., etc., etc.*

*N. B.* — Toutes les personnes qui prendront des loges de face ou des baignoires auront droit, le lendemain, à une consultation gratuite pour les dents.

Les spectateurs qui loueront des avant-scènes pourront se faire aurifier !!

*Le directeur est dentiste.*

On commencera à 6 h. 3/4.

---

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Le docteur Z... va pour visiter un malade qu'il n'a pas vu depuis l'avant-veille.

Arrivé devant la porte de la maison, il voit le portail orné de tentures noires et se doute du tour que lui a joué son client.

« M. X...? demande-t-il au concierge.

— Ce n'est pas la peine que vous montiez, il va descendre. »  
(Événement.)

---

B... est à son lit de mort, mais a toute sa connaissance.

« Qu'a dit le médecin? demande B...



— Rassurez-vous, il a l'air très-tranquille...

— Parbleu, fait B... avec un soupir, si j'étais à sa place, j'aurais l'air aussi tranquille que lui. »

(*Charivari.*)

~~~~~  
Alexandre Dumas fils avait pour son père une tendresse et une admiration profondes. — Et à ce propos, connaissez-vous ce joli mot qui le résume bien ?

Alors qu'il était candidat à l'Académie française, une dame lui demandait :

« Si vous étiez nommé, monsieur Dumas, à qui succéderez-vous ? »

— A mon père, » répondit-il fièrement.

(*Gaulois.*)

~~~~~  
D'Aurélien Scholl .

Le marquis de X..., qui vit séparé de sa femme depuis plus de quatre ans, apprend qu'elle vient d'accoucher.

Il dit à un de ses amis :

« Le ciel a béni notre désunion ! »

~~~~~  
Trouvé sur l'album d'une jeune veuve :

« La femme considère son mari comme un ange pendant deux mois : le mois avant le mariage et un mois après l'avoir enterré. »

(*Gaulois.*)

Erratum. — Nous recevons de notre confrère Armand d'Artois, au sujet de l'article que nous avons publié dans notre dernier numéro, sur le drame *le Nouveau-Monde*, la lettre rectificative suivante :

A Monsieur Georges d'Heylli.

2 mars 1883.

Monsieur et cher confrère,

Je suis un lecteur assidu de votre *Gazette anecdotique*, recueil qui formera une très précieuse collection de documents pour l'histoire de ces dernières années.

Permettez-moi de rectifier une petite erreur que vous avez commise à propos du drame de Villiers de l'Isle-Adam, *le Nouveau-Monde*.

Le résultat du concours Michaelis fut celui-ci :

Pas de premier prix.

Second prix partagé *ex æquo* entre *le Patriote* (alias *un Grand Citoyen*), de MM. Armand d'Artois et Maurice Gérard, et *le Nouveau-Monde* de M. Villiers de l'Isle-Adam.

Je ne me rappelle plus le titre du troisième drame qui obtint une mention honorable.

En rétablissant les faits dans le prochain numéro de la *Gazette*, vous rendrez au *Nouveau-Monde* son second prix qu'il a bien mérité, et vous obligerez vivement

Votre tout dévoué

ARMAND D'ARTOIS.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 6 — 31 MARS 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Manifestations et Manifestants. — Une Fable de La Fontaine. — Théâtres : Odéon, *Formosa* ; Ambigu, *l'As de trèfle*.

Varia : Littérature anarchiste. — Histoire d'un tableau. — Wagner jugé par Mérimée. — La fortune de George Sand. — L'enterrement de Talma.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : A propos du divorce.

LA QUINZAINE. — *Manifestations et Manifestants*. — La dernière quinzaine appartient tout entière aux manifestations et aux manifestants. Jamais, en effet, quinzaine ne fut, en apparence, remplie de plus d'agitations aboutissant, heureusement, à un plus stérile résultat.

Nous avons donc été gratifiés de quatre manifestations, trois politico-anarchistes et une quatrième universitaire. En fin de compte, beaucoup de bruit pour

rien. La première a eu lieu, le vendredi 9 mars, sur l'esplanade des Invalides. Il y avait pour le moins autant de curieux que de manifestants, car le propre des manifestations est précisément d'attirer tous les badauds. Si une bagarre survient et qu'il y ait quelques coups de feu tirés, on tue naturellement les badauds aussi bien que les manifestants, et il s'ensuit une série de récriminations qui durent des siècles et prennent même place dans l'histoire. Ainsi, le 9 mars on manifestait soi-disant pour avoir du pain ; or, parmi un certain nombre de manifestants arrêtés, on a trouvé des gens ayant dans leur poche assez d'argent monnayé pour payer la devanture tout entière des boulangers qu'ils pillaient, toujours au nom de la République et de la liberté. Dans cette même manifestation nous avons eu en tête des plus exaltés, et les excitant de la voix et du geste, l'indispensable Louise Michel, qui, depuis ce jour-là, en présence des menaces dont elle a été l'objet de la part de la police, se tient prudemment à l'écart.

La manifestation, après avoir longtemps encombré les quais, le pont de la Concorde et l'esplanade des Invalides, s'est donné la satisfaction de se transporter jusqu'au palais du président de la République où, naturellement, elle n'a pas été reçue. Puis, la nuit arrivant, cette petite fête anarchiste a pris fin.

Elle a recommencé, dans de moins grandes proportions, le dimanche suivant 11 mars, mais cette fois sur

la place de l'Hôtel-de-Ville. Comme c'était un jour férié, les badauds abondaient. On était venu là comme en partie de plaisir pour assister au spectacle de la manifestation. Il y a eu cette fois beaucoup moins de manifestants que de badauds, les premiers se tenant sur leurs gardes et sachant très bien que la police veillait. Cette journée parisienne n'a donc été qu'une distraction pour les curieux. En revanche, elle a obligé la police et la troupe à être sur pied du matin au soir, ce qui prouve que toujours ici-bas le bonheur des uns ne fait pas conséquemment celui des autres.

Les manifestants n'ayant pas réussi à terrifier les bourgeois dans ces deux journées avortées, en annoncèrent dès lors une troisième, qui serait la plus formidable de toutes, en l'honneur du 18 mars. C'était précisément un dimanche que tombait cet horrible anniversaire. Pendant toute la semaine on sembla se préparer en vue du grand jour : on annonçait que plus de cent mille manifestants seraient réunis autour de deux mille drapeaux rouges. Toute cette masse de population traverserait Paris, de la Bastille au Champ de Mars, en passant par les boulevards. D'autre part, on annonçait aussi les graves mesures de précaution prises par le gouvernement : toutes les troupes étaient consignées, et plus de trente mille hommes de notre armée se préparaient à maintenir l'ordre quand même, s'il était menacé. Nous ne croyons pas que depuis longtemps on ait passé à

Paris une semaine plus étrange que celle qui a commencé le 13 pour finir le 18 mars. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que personne ne croyait à la possibilité de la manifestation, — au moins à son importance, — bien que tout le monde se préparât en vue de cette manifestation même !...

Or, ce 18 mars, qui rappelait de si cruels souvenirs, s'est montré dans la plus belle parure d'une journée printanière, avec de la chaleur et du soleil. Il y avait du monde partout, des badauds et des curieux à ne savoir où les mettre, mais en revanche pas un, — mais pas un seul manifestant. Et cependant les troupes attendaient en armes derrière les murailles de leurs casernes, et des nuées de sergents de ville étaient prêts à paraître à la moindre alerte et au premier danger. Eh bien, tout cela a été évité, et on ne saurait trop louer la population parisienne de la sagesse dont elle a fait preuve le dimanche 18 mars. Il ne faut pas confondre d'ailleurs avec l'ouvrier de Paris cette tourbe révolutionnaire anarchiste qui cherche à reprendre le haut du pavé, mais qui n'est en somme qu'une minorité heureusement plus bruyante qu'influente.

Arrivons à la quatrième manifestation, celle des élèves du lycée Louis-le-Grand, car décidément le goût des manifestations semble, du petit au grand, entrer dans nos mœurs ! Les élèves de ce lycée, ayant à se plaindre de quelques vexations intérieures, n'ont trouvé rien de

mieux que de poser un ultimatum à leur proviseur, M. Gidel, lequel ayant, comme bien on pense, refusé de le recevoir et surtout d'y souscrire, s'est vu l'objet des menaces de ses élèves. Une révolte à peu près générale des grandes classes s'en est suivie. Il en est résulté le licenciement de ces classes et le renvoi définitif d'un certain nombre d'élèves.

Donc, il n'y a plus d'enfants ! Ce n'est pas encore au nom de la politique que les lycéens manifestent, mais cela viendra certainement quelque jour ! Il est évident qu'ils s'en prendront bientôt aux opinions plus ou moins anciennes ou plus ou moins sûres de leurs professeurs et de leurs pions, et qu'il faudra les leur servir selon leurs opinions à eux-mêmes. Jadis on manifestait aussi dans les collèges et les lycées : nous nous souvenons d'avoir personnellement pris part à quelques échauffourées de ce genre, mais pour des sujets moins graves. Ainsi Claretie nous raconte très spirituellement une manifestation de lycée dont il fut l'un des héros et qui nous a rappelé celles dont nous fûmes l'un des héros nous-même. Un plat de lentilles en avait fait tous les frais. C'était, comme on voit, un bien minime et bien inoffensif prétexte, et dont la première idée remontait jusqu'à l'Écriture sainte !

Donc, dans le lycée de Claretie, on abusait un peu trop, pour le repas des élèves, de plats de lentilles presque journellement servis. Une conspiration s'ourdit à ce pro-

pos entre les élèves, en vue d'obtenir la proscription ou au moins la raréfaction du plat réprouvé.

« Nous étions cent sept, dit Claretie, oui, cent sept qui avons fermement résolu de ne plus toucher à un plat de lentilles.

« Nous n'avions pas les goûts d'Esau. Nous trouvions qu'à la fin on nous étouffait sous les lentilles. Toujours des lentilles, et encore des lentilles ! Les cent sept firent le serment de prendre toutes les lentilles qu'on nous servirait et de les jeter, comme une protestation matérielle, à travers le réfectoire. Le cri de ralliement devait être tout naturellement : *A bas les lentilles !*

« Nous allons au réfectoire. Nous demandons au garçon s'il y a des lentilles. Il y avait des lentilles. Echange de regards entre les conjurés. Ah ! on veut nous contraindre au supplice des lentilles ! Eh bien, on va voir, les lentilles. Les lentilles arrivent toutes fumantes et nagent dans leur sauce brune. Nous les laissons venir. On nous sert. Et dès que les lentilles ont passé du plat dans les assiettes, un grand cri retentit dans le réfectoire, un cri de colère poussé par les cent sept poitrines des cent sept : *A bas les lentilles !* Et les lentilles volent comme une molle mitraille à travers le réfectoire maculé de légumes. Il faudrait, pour chanter cette bataille, l'auteur du *Lutrin*. »

Les suites de l'affaire se devinent : les élèves se répandent dans les cours et dans les salles de classes,

brisent quelques bancs, injurient le proviseur, et finissent par être renvoyés au nombre de onze à leurs familles. Claretie était du nombre. Il rentra chez lui tout penaud. On était à déjeuner, et quel fut le premier plat qu'il aperçut sur la table, au milieu des objurgations de sa famille? Un plat de lentilles! Il en mangea, et même les trouva excellentes.

A propos de l'insurrection des lycéens, *le Temps*, cherchant les causes et les origines véritables de ces échauffourées scolaires qui tendent à se multiplier, entreprend une campagne contre l'internat.

Supprimer l'internat, cela est bien facile à dire, mais comment et par quoi le remplacer? Tous les élèves ne peuvent pas être externes; les parents éloignés de Paris devraient renoncer, dans ce cas, à l'éducation des lycées de la capitale pour leurs enfants. La suppression que semble préconiser *le Temps* est donc impraticable. Mais il est certain qu'il y a quelque chose à faire. C'est là une question qui s'impose, par suite de cette insurrection des élèves de Louis-le-Grand, à l'étude approfondie mais immédiate du grand Conseil de l'Instruction publique.

UNE FABLE DE LA FONTAINE. — On connaît la fable de La Fontaine qui a pour titre : *Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*. M. Félix Desvernay, le rédacteur en chef d'un intéressant recueil qui paraît sous

le titre de *Lyon-Revue*, a découvert l'origine de cette fable dans une lettre de Brossette à Boileau.

La Fontaine, étant venu à Lyon chez un riche banquier de ses amis, y voyait fréquemment un savant physicien, du nom de Louis de Puget, qui s'était amusé à composer une fable dans laquelle il faisait allusion à la mauvaise administration des deniers publics. La Fontaine vit cette fable, et en approuva le sujet, qu'il traita ensuite à sa manière.

Voici maintenant la fable de M. de Puget :

LE CHIEN POLITIQUE

FABLE

Un grand Mâtin fort bien dressé
Chez un Boucher de connoissance,
D'un pas diligent et pressé,
Portoit souvent tout seul un panier par son anse.
Le Boucher l'emplissoit avec fidélité
Des mets les plus friands qu'il eût dans sa boutique ;
Et le Mâtin, malgré son ventre famélique,
Les portoit à son maître en chien de probité.
Toutefois il advint qu'un jour un certain dogue
Fourra dans le panier son avide museau,
Et, d'un air insolent et rogue,
En tira le plus gros morceau.
Pour le ravoïr, sur lui notre Mâtin s'élança.
Le dogue se met en défense,
Et, pendant qu'ils se coltoient,
Se mordoient, se culebutoient,

De chiens une nombreuse et bruyante cohue
Fondit sur le panier des deux bouts de la rue.
 Le Matin, s'étant aperçu,
 Après maint coup de dent reçu,
Qu'entre tant d'affamés la viande partagée
 Seroit bientôt toute mangée,
Conclut qu'à résister il n'auroit aucun fruit.
Il changea donc soudain de style et de méthode,
 Et, devenu souple et commode,
Prit sa part du butin qu'il dévora sans bruit.

Ainsi, dans les emplois que fournit la cité,
Tel des deniers publics veut faire un bon usage
Qui d'abord des pillards retient l'avidité,
Mais après s'humanise et prend part au pillage.

DE PUGET.

Ce n'est pas là le seul emprunt que La Fontaine ait fait aux Lyonnais, car *les Débats de l'Amour et de la Folie*, de Louise Labé, lui ont fourni le sujet de sa fable *l'Amour et la Folie*.

THÉÂTRES. — L'Odéon vient de remporter un grand succès avec un drame en quatre actes, en vers, de M. Auguste Vacquerie, qui a pour titre : *Formosa* (16 mars). Ajoutons que ce succès est également, et avant tout, un immense succès littéraire. Nous croyons à sa durée, parce que nous croyons à sa sérieuse action sur le gros public qui peut seul faire la vogue d'une pièce nouvelle. *Formosa* est, en effet, un drame inté-

ressant, une tragédie même, puisque le type des confidents, que le répertoire moderne a exclu, y reparait pour faire l'exposition de la pièce, et que même, comme dans une foule de tragédies, *Athalie* en tête, il y a un songe dans *Formosa*.

Il y a bien longtemps que M. Vacquerie a écrit *Formosa*, et bien longtemps aussi que la pièce était reçue à la Comédie-Française, où Rachel avait un moment dû la jouer, et où, un peu plus tard, il fut question de M^{lle} Sarah Bernhardt pour créer ce magnifique personnage dans lequel elle eût certainement produit grande sensation. Donc *Formosa* dormait depuis de longues années dans les cartons de la Comédie-Française, où M. Perrin ne se doutait peut-être plus qu'elle se trouvât lorsque M. Vacquerie vint la lui redemander pour l'Odéon. M. Perrin, qui n'a pas dans sa troupe de tragédie d'actrice suffisante pour le rôle de *Formosa*, s'empressa de rendre sa pièce à M. Vacquerie. Celui-ci s'en fut la porter à M. de La Rounat, qui d'ailleurs la connaissait depuis longtemps.

L'Odéon était alors en mauvaise veine. Plus rien n'y réussissait, ni les pièces nouvelles ni les reprises. On avait donc hâte de sortir de cette fâcheuse situation, et *Formosa* vint à propos. Le drame, qui s'appelait d'abord *le Faiseur de rois*, se passe en Angleterre. C'est à la fois une pièce historique et un drame intime habilement combinés l'un avec l'autre et marchant du même

pas. L'action en est simple et rapide, et l'exécution en est sobre de détails inutiles et va droit au but. L'effet, au point de vue du sujet, de l'intérêt du drame et de ses développements, a donc été considérable. Mais l'impression produite sur le public de la première soirée, par la forme même de la pièce, c'est-à-dire par la poésie que l'auteur y a répandue à pleines mains, a été bien plus grande encore. Nous avons rarement vu salle plus enthousiaste, applaudissant les acteurs avant même qu'ils eussent achevé leurs tirades, et saluant de formidables bravos de simples vers qui contenaient quelque pensée héroïque noblement exprimée.

Nous voudrions donner au lecteur, par une seule citation, une idée de la poésie dramatique de M. Vacquerie si originale et si forte. Warwick aime Formosa, qu'il croit libre, et voici le récit dans lequel il raconte comment est né dans son cœur, en apparence si farouche et si peu porté aux sentiments délicats, cet amour qui le remplit tout entier :

Tiens, mon cœur est trop plein pour ne point
Se répandre. — C'était près d'ici, le jour même
De mon départ. Tu sais comme le peuple m'aime ;
Il courait sur mes pas avec emportement
Et, grossissant toujours, orageux, écumant,
Prêt à tout submerger, s'écrasait aux murailles.
Cette foule soudain croisa des funérailles.
C'était l'enterrement d'Essex. Il était mort
D'une querelle avec les ouvriers du port,

Lesquels, ses serviteurs dégainant des rapières,
Leur avaient riposté d'une grêle de pierres;
Comme on avait pendu, tandis qu'il se mourait,
Quatre des ouvriers, le peuple l'exécrait,
Et, voyant son cercueil, l'outragea. Son escorte
Tenta de résister ; mais elle était peu forte,
Et l'on parlait déjà de briser en morceaux
La bière et de traîner le cadavre aux ruisseaux ;
Épouvantés devant la colère qui monte,
Prêtre et valets fuyaient. Mais la fille du comte,
Qui conduisait le deuil et qu'un voile aux plis longs
Enveloppait de noir de la tête aux talons,
Laisant les hommes fuir, resta près de la bière,
Droite, la défendant contre la ville entière,
Dédaigneuse de vivre, et ce fut sombre à voir
Ce cadavre gardé par ce grand spectre noir.
Mais la foule hésita quelques instants à peine.
Alors, voulant qu'on vît son mépris et sa haine,
Elle arracha son voile, et, pâle, l'œil en feu,
Pour les insulter tous à la fois dans leur dieu,
Tourna sur moi sa face indignée — et si belle
Que j'en souffris. J'étais arrivé tout près d'elle.
J'arrêtai mon cheval, et je la saluai ;
Et ceux par qui le mort venait d'être hué
Se découvrirent tous, et laissèrent le père
A la fille, et, tombant à genoux sur la terre,
Celle chez qui la peur ne savait pas entrer
Ne vit plus que son père et se mit à pleurer.

Une explosion de bravos plusieurs fois renouvelés a accueilli cette grande et magnifique période.

Le drame de M. Vacquerie est interprété par les premiers sujets de l'Odéon. C'est M. Paul Mounet, frère de

Mounet-Sully, de la Comédie-Française, qui joue Warwick, et qui détaille avec tant d'art, de fougue et de passion, ce personnage si difficile d'exécution, et notamment le beau morceau que nous avons ci-dessus reproduit. Enfin, M^{me} Tessandier donne au personnage même de Formosa tout ce que son talent a d'originalités étranges, de tempérament et de force tragiques. Chelles, Porel et M^{lle} Petit, jouent des rôles secondaires et complètent un ensemble excellent. Quant à la mise en scène, elle est égale à ce que l'Odéon a fait de mieux; Rubé, Chapron et le regretté Daran ont peint les décors, qui sont remarquables de vérité historique. En somme, nous ne saurions trop le répéter, grand, immense succès du premier soir, que nous espérons bien voir longtemps confirmé par le public des représentations suivantes.

— L'Ambigu a renouvelé son affiche avec un drame de M. Pierre Decourcelle, *l'As de trèfle* (15 mars), qui a également obtenu un très vif succès. L'auteur est le fils de l'aimable Adrien Decourcelle, et l'on assure que son père, ne voulant en rien diminuer le succès personnel que pouvait remporter le drame nouveau, n'a jamais voulu même le lire avant sa représentation. C'est donc bien à M. Pierre Decourcelle seul qu'il convient d'attribuer le résultat de la belle soirée du 15 mars. Ce résultat est dû moins à l'originalité de *l'As de trèfle* lui-même, qui ressemble à beaucoup d'autres drames connus et qui en

reproduit même quelques situations capitales, qu'à l'habileté très grande avec laquelle l'auteur a su composer une pièce intéressante, passionnante même, amusante et parfois très gaie, en se servant de moyens déjà mis en œuvre avant lui. M. Pierre Decourcelle est donc un écrivain dramatique dans toute la force du mot : il trouvera quelque jour un sujet moins exploité et nous donnera, — il en est bien capable, — un drame nouveau ou une comédie nouvelle où, cette fois, il n'aura rien emprunté à personne.

Ces réserves faites, avouons que *l'As de trèfle* a remué et amusé tout le monde, et que l'Ambigu tient un succès qui paraît devoir être de longue durée.

Taillade, Lacressonnière, Masset, Petit, M^{mes} Jullien (Mary) et Kolb interprètent avec éclat *l'As de trèfle*, qui a si victorieusement remplacé *la Glu*.

Il paraît que ce n'est pas sans de vifs regrets que M. Richepin a vu son drame s'évanouir aussi vite, si nous en croyons Sarcey, qui termine son dernier article par la boutade suivante :

« *La Glu* vient de paraître, avec une préface où l'auteur, qui ne paraît pas fort content des critiques, les traite d'eunuques. Nous ne répondrons rien. Il est toujours assez délicat, disait Sainte-Beuve, à qui l'on avait lancé le même reproche, de démontrer comment et par où il n'est pas juste.

« Ce qui me console, c'est que Richepin ayant fait,

lui aussi, durant deux années, de la critique dramatique, nous avons été eunuques de compagnie. Il a recouvré sa virilité. Allons, tant mieux pour lui ! »

M. Pierre Decourcelle n'aura pas de rancunes de ce genre à exprimer en tête de sa pièce, s'il la publie ; la presse lui a été absolument favorable. Cela tient aussi à ce que son œuvre était bonne, car il est certain que la critique n'a pas de parti pris, et que le cas de M. Richopin n'est pas niable !

VARIA. — *Littérature anarchiste.* — Le mouvement anarchiste annoncé depuis quelque temps, et qui nous a tenus quinze jours en éveil par la crainte d'émeutes dans la rue, a piteusement avorté grâce aux mesures énergiques prises pour le réprimer. Nous ne conserverons de ce mouvement que les strophes suivantes, signées du « chef de la huitième section anarchiste », et que M. Georges Duval, de *l'Événement*, dit avoir ramassées devant le Palais-Bourbon.

CHANT DE GUERRE

I

Amis et braves anarchistes,
Dès ce beau jour plus de souci.
Moquons-nous et des monarchistes
Et des républicains aussi.

Car monarchie ou république,
C'est de la blague ou de la clique !
Nous voulons du pain,
Le Peuple a faim !

II

Pour nous la vie est une meule
Qui nous recrache, ensanglantés :
Voilà pourquoi l'ouvrier gueule,
Revendiquant ses libertés.
L'arme au pied qu'il reste et ne bouge,
Abrité sous le drapeau rouge !
Nous voulons du pain,
Le Peuple a faim !

III

Quand viendra l'heure des batailles,
Les prolétaires seront là,
Prêts à faire larges semailles,
Què la terre fécondera.
O moisson pleine d'espérances !
Autant d'épis que de vengeances !
Nous voulons du pain,
Le Peuple a faim !

Histoire d'un tableau. — On se rappelle la mort récente de M. Adolphe Moreau, un fin amateur qui était en même temps l'homme le plus affable qu'on pût rencontrer. Il possédait dans sa galerie de tableaux un véritable trésor dont la curieuse histoire vient

d'avoir son dénouement. Nous en empruntons le récit à *l'Intransigeant* :

« On sait que M^{me} veuve Adolphe Moreau vient de donner au musée du Louvre *la Barque de Don Juan*, une des plus belles œuvres, si ce n'est la plus belle, d'Eugène Delacroix.

Il a été offert à diverses reprises des sommes considérables, 300,000 francs et plus, de cette toile magistrale.

Le don est fait à ces conditions : Que le nom du donateur sera perpétuellement maintenu sur la bordure, et que le tableau ne sera pas exposé dans les salles du haut.

Jamais œuvre plus grandiose n'est sortie du pinceau d'un artiste. Le tableau, d'une dimension de deux mètres de long à peu près, représente l'immensité de la mer, sur laquelle semble perdue la barque contenant les naufragés prêts à tirer au sort le nom de celui qui sera sacrifié. L'effet est ce qu'on peut imaginer de plus saisissant.

L'histoire de ce chef-d'œuvre n'est guère moins navrante que le sujet. Il y a vingt-cinq ans, tout le monde a pu le voir exposé chez un marchand de tableaux du boulevard Montmartre, où il était mis en vente pour 4,000 francs, et encore un de nos amis qui l'a marchandé aurait pu facilement l'avoir pour 3,000 francs.

M. Moreau en a refusé depuis cent fois autant. Or,

sait-on combien il a été payé à Delacroix par le premier acquéreur? 1,200 francs! »

Telle a été, d'ailleurs, avec quelques variantes, l'histoire de plus d'un chef-d'œuvre.

Wagner jugé par Mérimée. — Sous le titre *la Légende du Tannhauser*, nous donnions, dans notre dernier numéro, une boutade de Méry sur Wagner. Après Méry, c'est le tour de Mérimée. Dans un article intitulé : *Mérimée dilettante*, que M. Adolphe Jullien vient de donner au *Correspondant*, nous trouvons ces lignes de l'auteur de *Colomba* sur l'auteur du *Tannhauser* :

« Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhauser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer à admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre et pour faire commencer les applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait; mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans nom. On disait, sous la loge de M^{me} de Metternich, que les Autrichiens prenaient la revanche de Sol-

férino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs et qu'on se tanne aux airs. Tâchez de comprendre. Le fiasco est énorme ! Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie. »

La Fortune de George Sand. — Nous avons déjà cité, ici même, l'année dernière, un passage des *Souvenirs littéraires*, de Maxime Du Camp, dans lequel cet écrivain distingué raconte que M^{me} Sand lui avait avoué qu'elle était loin de posséder régulièrement et sûrement même 3,000 francs de rente.

La *Nouvelle Revue* vient de publier des lettres de l'illustre auteur de *Lélia* à son ami Gustave Flaubert, et nous y trouvons une trace nouvelle de cette assertion relative à la fortune de M^{me} Sand, et cette fois confirmée par elle.

Nohant, 16 février 1867.

Bah ! zut, troulala, aïe donc, aïe donc, je ne suis plus malade, ou du moins je ne le suis plus qu'à moitié. L'air du pays me remet, ou la patience, ou l'AUTRE, celui qui veut encore travailler et produire. Quelle est ma maladie ? Rien. Tout en bon état, mais quelque chose qu'on appelle anémie, effet sans cause saisissable, dégringolade qui, depuis quelques années, menace, et qui s'est fait sentir à Palaiseau, après mon retour de Croisset.

Tu as donc des ennuis d'argent. Je ne sais plus ce que c'est depuis que je n'ai plus rien au monde. Je vis de ma journée comme le prolétaire ; quand je ne pourrai plus faire ma jour-

née, je serai emballée pour l'autre monde, et alors je n'aurai plus besoin de rien. Mais il faut que tu vives, toi. Comment vivre de ta plume, si tu te laisses toujours duper et tondre ? Ce n'est pas moi qui t'enseignerai le moyen de te défendre.

Nohant, 9 mai 1867.

Cher ami,

Je vas bien, je travaille, j'achève *Cadio*....

J'ai vécu de dévoûments formidables, qui m'écrasaient, qui dépassaient mes forces et que je maudissais souvent. Et il se trouve que, n'en ayant plus à exercer, je m'ennuie d'être bien.

Enfin, si je puis finir le *Cadio*, auquel je suis attelée sous peine de n'avoir plus de quoi payer mon tabac et mes souliers, avant ton départ pour Paris, j'irai t'embrasser avec Maurice. Sinon, je t'espérerai pour le milieu de l'été..

Tu demandes si c'est la destinée de l'homme de *boire l'infini* ; ma foi, oui, n'en doute pas, c'est sa destinée, puisque c'est son rêve et sa passion.

Inventer, c'est passionnant aussi ; mais quelle fatigue, après ! Comme on se sent vidé et épuisé intellectuellement, quand on a écrit des semaines et des mois sur cet animal à deux pieds qui a seul le droit d'être représenté dans les romans !

Nohant, 30 mai 1867.

.....

Moi, j'ai fini *Cadio*, ouf!!! je n'ai plus qu'à le *relicher* un peu. C'est une maladie que de porter si longtemps cette grosse machine dans sa *trompette*...

Ainsi, cette femme célèbre, cet éminent écrivain qui avait fait gagner tant d'argent aux journaux et aux

libraires, vivait — c'est elle-même qui le déclare — au jour le jour et sans ressources prévues et définies. Elle aussi, elle était une bohème, une grande prodigue, mais elle l'était avec cette générosité du cœur qui fait pardonner aux artistes de génie tant d'écarts de conduite et d'irrégularités d'existence.

L'Enterrement de Talma. — Nous trouvons dans une plaquette publiée sous ce titre : *Talma à Caen*, par MM. Gasté et Paulmier, le document suivant, qui donne sur les sentiments religieux du célèbre tragédien un renseignement définitif.

Au Directeur du JOURNAL DE PARIS.

Paris, 19 octobre 1826.

Monsieur,

Talma est mort aujourd'hui à onze heures trente-cinq minutes du matin. Il a déclaré à plusieurs reprises, en présence de diverses personnes, vouloir être conduit directement, et sans cérémonie, de sa maison au champ du repos. Je vous prie de donner à cette attestation, conforme à la volonté de mon oncle, toute la publicité possible.

AMÉDÉE TALMA,
Docteur en médecine.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Très galant, notre dernier sous-secrétaire d'État aux beaux-arts !

Une des plus jolies artistes de l'Opéra-Comique lui a inspiré l'autre soir cette flatteuse observation :

« Regardez-la, vous ne l'écoutez plus !

« Écoutez-la, vous ne la regarderez plus ! »

(*Gil Blas*)

~~~~~

Fine observation d'une jolie femme, la comtesse de C. :

« L'homme aimable est celui qui paraît écouter avec intérêt les choses qu'il sait, de la bouche de ceux qui les ignorent. »

(*Gil Blas.*)

~~~~~

Deux fillettes causent aux Tuileries.

« Oh ! moi, quand je serai grande, je veux épouser un curé.

— Pourquoi donc ça ?

— Pour avoir des enfants de chœur. »

(*Événement.*)

~~~~~

Quelqu'un demandait au docteur Ricord ce qu'il pensait de l'absinthe.

« Rien de bon, répondit le célèbre praticien.

— Cependant cela ouvre l'appétit.

— Je ne dis pas non ; mais je suis aussi de l'avis qu'il ne faut jamais rien ouvrir... avec de fausses clefs. »

---



## VARIÉTÉS

---

### A PROPOS DU DIVORCE

---

#### OPINIONS DIVERSES

La question du divorce est toujours pendante et va bientôt revenir en discussion au Sénat. Il nous a paru curieux de réunir, sur ce sujet si plein d'actualité, des opinions diverses qui empruntent beaucoup d'intérêt à la situation qu'ont occupée leurs signataires.

La société conjugale ne peut être éphémère ni transitoire; elle est nécessairement perpétuelle, et le divorce serait inscrit dans nos codes qu'il serait radicalement nul, réprouvé qu'il est par la nature comme par la religion.

(PÈRE CHASTEL.)

Le divorce est impossible tant que dure l'éducation du dernier des enfants, puisque les époux ne se marient pas pour eux, mais principalement pour leurs enfants et pour en faire des hommes.

(ID.)

Si l'adultère ou l'antipathie des âmes ou des corps viennent à rompre l'union que l'individu a contractée,

c'est alors un signe certain que l'esprit de Dieu manque à une telle union. Restera-t-il isolé en punition de son erreur? Non, il faut qu'il se hâte de former des nœuds où il puisse accomplir la loi autant qu'il est en lui.

(SIÉYÈS.)

La loi du divorce est plutôt un tarif d'agiotage qu'une loi. Le mariage n'est plus en ce moment qu'une affaire de spéculation; on prend une femme comme une marchandise, en calculant le profit qu'on en peut tirer, et l'on s'en défait aussitôt qu'elle n'est plus d'aucun avantage. C'est un scandale vraiment révoltant.

(MAILHE, *député.*)

Si les peuples ont autorisé quelquefois le divorce, ils n'en ont pas plus estimé les divorcés.

(PAUL FÉVAL.)

Les femmes qui ont été malheureuses en ménage demandent le divorce, celles qui aiment leurs maris veulent l'indissolubilité du mariage. Voilà leur logique: c'est une nécessité de la vivacité de leurs sentiments et de la faiblesse de leur raison de tout rapporter à l'individuel.

(M<sup>me</sup> CASAMAYOR.)

Le divorce n'est, à vrai dire, que le concubinage léga-

lisé; il admet la multiplicité des amants, pourvu qu'ils prennent le nom orthodoxe d'époux.

(BELLEGARIGUE.)

Le divorce, en donnant aux époux les mêmes droits à la résolution d'un engagement entre deux parties que la nature a formées inégales, désordonne la famille, énerve l'autorité et ébranle l'obéissance.

(PORTALIS.)

Le divorce conduit à l'oppression de la femme, au sacrifice de tous ses intérêts. La prétendue liberté qu'il lui rend de contracter une nouvelle union n'est souvent qu'une illusion. Quand cette déplorable ressource lui est offerte, elle a perdu ce qui faisait sa gloire et son honneur; sa première beauté si vite flétrie a disparu, sa réputation, ce bien si fragile, a été compromise, elle n'a plus les qualités qui peuvent la recommander au choix d'un homme d'honneur; entre sa condition et celle de son mari, il n'y a pas d'égalité; aussi le divorce sera-t-il toujours une véritable exploitation de la femme par l'homme.

(LAVIRON.)

Le divorce n'est que l'amovibilité de la femme dans la société domestique.

(P. VENTURA.)

Le divorce, par cela seul qu'il offre aux époux l'éventualité d'une dissolution du mariage avec la faculté

d'en former un nouveau, est un véritable encouragement aux désordres intérieurs.

On ne se plie pas aux exigences d'un état qu'on peut changer, et la loi se rend complice de notre penchant à l'inconstance, quand elle dépouille l'union conjugale du caractère de la perpétuité; elle fait naître le mal auquel elle veut remédier.

(ODILON BARROT.)

La nature nous a faits, non pour des amours de hasard, mais pour le mariage indissoluble, solennisé par la société humaine et sanctionné par la bénédiction de Dieu. La dignité de la femme ne peut subsister sans la perpétuité du mariage.

(J. SIMON.)

Le divorce, dans les cas extrêmes et entouré de certaines formalités, nous semblerait plus moral que la séparation, puisque la femme, au lieu d'être forcément maintenue en dehors de la famille, pourrait y rentrer en contractant une nouvelle union, et que, restât-elle libre, sa situation serait plus régulière et mieux définie.

(M<sup>me</sup> ROMIEU.)

Le divorce ne sera une chose juste que le jour où l'homme pourra renvoyer sa femme dans le même état où il l'a prise.

(CAURETTE.)

Le divorce est contradictoire à l'esprit et aux principes de la monarchie héréditaire ou indissoluble.

(DE BONALD.)

Le divorce est au mariage ce que la soupape est à la machine à vapeur.

(BAILLOT.)

Le divorce est dans la raison, il n'est pas dans la nature. On ne peut pas couper un enfant en deux pour que chacun des époux en emporte un morceau. Certes il est absurde que deux êtres qui s'exècrent puissent être forcés de vivre ensemble ; mais cette absurdité est juste au profit d'un troisième , de l'enfant qui n'a pas demandé à naître et qui, en aucun cas, ne doit être sacrifié ni avoir à souffrir des fautes de ceux qui lui ont donné la vie.

(STAHL.)

Le mariage est un remède contre l'inconstance de nos désirs ; et le divorce, qui rompt le mariage, détruit le remède, rend l'homme à son inconstance et est, par conséquent, un mal.

(DE BONALD.)

Le divorce est si naturel que dans plusieurs maisons il couche toutes les nuits entre deux époux.

(CHAMFORT.)

Ne craignons pas de resserrer le nœud du mariage : si la tendresse des époux est solide et sincère, elle ne pourra qu'y gagner; si elle est chancelante, c'est le meilleur moyen de la fixer. Il n'est besoin que d'une prudence médiocre pour pardonner des défauts de caractère et des goûts frivoles quand on se sait obligé à vie, tandis qu'on va bien vite à toutes extrémités et qu'il en résulte des plaintes mortelles, si l'on sent la séparation possible.

(DAVID HUME.)

Le mariage est le sceau de la société, le divorce en est la plaie; le mariage est une vertu, le divorce est un vice; le mariage est un nœud sublime, le divorce est un vil contrat; le mariage est un sentiment qui repose, le divorce est une passion qui agite; le mariage est un règne d'amour, le divorce est un règne de haine.

(*Encyclopédie catholique.*)

Quand un homme s'est décidé dans son choix contre les lois de la raison et uniquement par des motifs de caprice ou d'intérêt, [lorsqu'il a fondé le bonheur de sa vie sur ce qui ne fait que le plaisir de quelques instants, lorsqu'il a empoisonné lui-même les douceurs d'une union raisonnable par une conduite faible ou injuste, malheureux par sa faute, a-t-il le

droit de demander à la société compte de ses erreurs ou de ses torts ?

Faut-il dissoudre la famille pour ménager de nouveaux plaisirs à ses passions ou de nouvelles chances à son inconstance, et corrompre tout un peuple, parce que quelques-uns sont corrompus ?

(DE BONALD.)

Le divorce est le surveillant et le modérateur du mariage ; sans le divorce le mariage serait souvent un supplice cruel. Le divorce est fondé sur la nature, sur la raison, sur la justice.

Le droit de liberté personnelle est le droit de disposer de soi, le divorce répare l'erreur qui peut imposer à l'homme le joug d'un lien indissoluble, indestructible, lorsque la volonté humaine est d'elle-même si faible, si légère, si inconstante !

(CAMBACÉRÈS.)

De toutes les mauvaises lois que la Révolution a faites, la plus immorale assurément est celle qui autorise le divorce. Sous l'empire d'une pareille loi vous n'avez plus de mariage, vous n'avez plus de famille ; les époux se jouent de la foi qu'ils se sont jurée ; ils ne prennent conseil que des fantaisies de leur imagination ou des passions de leur cœur.

(*Encyclopédie catholique.*)

Le mariage n'est pas toujours, comme on le suppose, la conclusion de l'amour. Une jeune personne consent à se marier pour se conformer à la mode, pour arriver à l'indépendance et à un établissement. Elle accepte un mari d'un âge disproportionné dont l'imagination, les goûts, les habitudes, ne s'accordent pas avec les siens; la loi doit donc lui ménager une ressource pour le moment où, l'illusion cessant, elle reconnaît qu'elle se trouve dans des liens mal assortis, et que sa volonté a été séduite.

(NAPOLÉON.)

Le divorce répugne à la loi des serments, à la pudeur de la femme, à l'éducation des enfants et à l'amour même. A quelque excès qu'on ait porté les attentats qui corrompent le mariage et en interrompent le bonheur, on ne détruira jamais la sainteté des obligations que contractent ceux qui se marient.

(X...)

L'indissolubilité absolue du mariage n'en assure que la durée; mais, loin d'attacher les époux à leurs devoirs réciproques, elle contribue peut-être plus que toute autre cause à leurs infidélités. Mécontents l'un de l'autre et voyant leur mal sans remède, ils ne songent qu'à le pallier; et, pour adoucir leurs souffrances, ils les déposent et s'en consolent, l'un dans les bras d'une maîtresse, l'autre dans ceux d'un amant. L'amour seul



peut nous rendre fidèles à nos devoirs ; il est le principe de toutes nos liaisons et le seul nœud qui les entretienne.

(PANAGE.)

Le mariage doit être indissoluble parce que l'amour est inconstant. Or, la femme a besoin de l'appui de l'homme, appui que l'amour ne lui donnerait pas.

(PROUDHON.)

L'indissolubilité de l'union conjugale peut, dans l'ordre purement civil, être réclamée comme garantie de la pureté du mariage, de sa durée et des heureux effets que la société a le droit d'en attendre pour le bonheur, la sécurité et la force de l'État.

(O. BARROT.)

De l'indissolubilité seule du mariage peut naître pour les femmes une communauté réelle des dignités de leurs époux et de là la considération, les honneurs et les respects.

(JOUBERT.)

Sans l'indissolubilité du mariage la femme est une chose de vil prix que l'on peut prendre, quitter, reprendre selon les fantaisies et les caprices du cœur.

(Monseigneur LE COURTIER.)

Le mariage est fondé sur l'amour, l'égalité et la perpétuité : en dehors de ces trois conditions, l'union de l'homme et de la femme ne peut produire que le désordre, la misère et le déshonneur.

(LAVIRON.)

L'indissolubilité du mariage est sans doute un lien, une chaîne ; mais pour la femme, c'est un lien précieux, car cette indissolubilité lui assure une position honorable pour toute sa vie, que la perte de sa jeunesse, de sa santé, de sa beauté ne saurait lui enlever, et la fait à perpétuité la compagne de son époux, la mère de ses enfants.

(P. VENTURA.)

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.



---

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : La Chronique en vacances. — Ventes d'autographes. — Lettre inédite de Corvisart. — Les Médaillons de Barbey d'Aurevilly.

Nécrologie : Louis Veuillot.

*Varia* : Canards de printemps. — La Collection Natischkine. — Sarcey meublant. — A propos de la Barque de don Juan. — Barrière et Denney. — Toi et Vous. — Le Chien de Berryer. — L'État civil du duc de Chartres. — Celui qui fut Coligny. — Origine des lettres de faire part.

Les Mots de la quinzaine.

---

LA QUINZAINE. — *La Chronique en vacances.* — Il ne s'est passé aucun fait important pendant la dernière quinzaine ; les chambres sont en vacances, et il semble que lorsque la politique chôme, tout le reste doit faire un peu comme elle. Aussi avons-nous profité nous-même de cette quinzaine des vacances de Pâques pour nous enfuir un moment à la campagne.

Nous sommes à Villenauxe (Aube), un petit coin

charmant de la Champagne, perdu au fond d'une vallée assez profonde, au milieu de jolis bois et de petites montagnes du plus pittoresque effet. Villenauxe est à l'extrémité du département et confine à deux autres départements à la fois, la Marne et Seine-et-Marne. Il y a de belles promenades à faire dans les environs et deux qui sont particulièrement intéressantes. On peut d'abord aller visiter Nesle-la-Reposte, petit village de la Marne où l'on voit encore les ruines réellement imposantes d'une vieille abbaye dont les bâtiments et l'église ont été en partie détruits en 1793 ; mais ce qui en reste vaut la peine du voyage : la tour fort élevée de l'église subsiste encore en grande partie, et, dans la maison prévôtale de l'abbaye, la plus grande salle, celle où se réunissait le conseil des moines, est admirablement conservée.

Mais l'endroit le plus curieux à visiter, dans les environs de Villenauxe, est le village de Bouchy, en Seine-et-Marne, et dans les bois duquel se trouvent les ruines du vieux château féodal de Montaiguillon. Nous sommes bien étonné que de telles ruines, si considérables, dans un ensemble encore si complet, et qui rappellent de si nombreux souvenirs historiques, ne soient pas plus connues et même célèbres au delà du département où elles existent.

La forteresse de Montaiguillon, dont l'origine première se perd, comme on dit, dans la nuit des temps,

a été reconstruite par les Templiers, ainsi que le prouve l'inscription d'une pierre qui gît dans les herbes, à droite de la porte d'entrée. Les Anglais s'en emparèrent et l'occupèrent sous Charles VII, mais ils l'évacuèrent forcément quand Jeanne d'Arc les eut obligés à quitter Troyes. Sous le règne de Louis XIII, Richelieu, qui voulait anéantir successivement tous les repaires de la féodalité dont il tentait d'abattre l'influence encore toute-puissante, ordonna la destruction du château de Montaguillon. Son propriétaire était alors un sieur de Villemonté, auquel le gouvernement royal l'acheta moyennant 100,000 livres. On chercha à jeter bas les puissantes murailles de la forteresse en les minant, mais on ne put que les ébranler, tant elles étaient solides. Le château fut donc à moitié démantelé, puis abandonné dans un état de conservation encore suffisant pour que le visiteur puisse, avec un peu d'imagination et de science historique, le reconstituer à peu près tout entier. Les murailles, les tours, des salles entières, demeurent debout ; on monte encore assez facilement sur l'une des deux tours d'entrée, d'où l'on domine la vaste forteresse dans toute son étendue. On a devant soi la cour d'honneur, et, sur la gauche, les restes de la chapelle dont les fenêtres ogivales sont très reconnaissables. Des escaliers entiers subsistent encore ; les meurtrières et les diverses ouvertures sont entourées aujourd'hui d'un lierre plus que séculaire ; dans un reste de

salle on admire des peintures sur joint qui datent de six à sept cents ans. Des fragments de cheminées gothiques s'élèvent encore à plus de quarante pieds de hauteur. Voici la place bien déterminée du pont-levis, sur le fossé par lequel on passe pour entrer dans la forteresse, et qui en fait tout le tour. Il était jadis rempli d'eau. Au delà, une forte muraille en partie conservée entoure la forteresse tout entière comme d'un double rempart.

Ces belles ruines, d'un si imposant aspect, font partie du domaine de Bouchy qui, depuis 1808, appartient à la famille de Saint-Chamans, à laquelle il faut rendre cette justice, qu'elle en a toujours surveillé la conservation avec un soin jaloux. Mais il nous semble que de tels vestiges, quand ils sont dans l'état où se trouvent encore les ruines de Montaiguillon, mériteraient d'être classés dans cette catégorie de monuments qu'on appelle « historiques » et dont prend soin le gouvernement lui-même. Nous n'allons pas jusqu'à demander que l'État fasse pour la forteresse de Montaiguillon ce qu'il a fait pour le château de Pierrefonds; d'ailleurs les ruines dont nous parlons perdraient tout leur caractère de grandeur et de vétusté si elles devenaient l'objet d'une restauration quelconque. Nous exprimons seulement le désir que leur conservation soit à jamais surveillée et garantie.

On trouve à l'entrée de la forteresse de Montai-

guillon une maison de garde où l'on peut déjeuner. Sur la table figure, comme en tout lieu de ce genre qui se respecte, un *Livre des voyageurs*. Celui de Montaignillon est rempli de pensées généralement banales et souvent plus qu'ordinaires. Nous y avons cependant relevé les jolis vers qui suivent. Bien qu'ils n'aient pas été inspirés par la vue même de la forteresse, l'auteur se les est assez ingénieusement rappelés au pied de ses ruines.

« Ces ruines m'ont rappelé d'autres ruines plus chères à mon cœur, et sur lesquelles une douleur bien légitime, et que comprendront tous ceux qui ont éprouvé la même perte, m'inspira jadis les vers suivants :

UNE EXISTENCE BRISÉE.

Elle n'est plus, mais son image  
Est toujours vivante en mon cœur.  
Elle brille comme un mirage  
Et vient alléger ma douleur.  
Car le souvenir, don céleste,  
Ombre des biens que l'on n'a plus,  
Est encore un plaisir qui reste  
Après tous ceux qu'on a perdus.

A son col bruni d'Andalouse  
Ne brillent pas des colliers d'or,  
Mais son teint a rendu jalouse  
La Madone de Pena-Flor.  
Sa taille s'emprisonnait frêle  
Dans son brillant corsage noir,

Dans sa souplesse elle était belle  
Et coquette sans le savoir.

Lorsque son amoureuse haleine,  
En feu, sur mes lèvres passait,  
Fuyant sur sa bouche d'ébène,  
Ma tristesse disparaissait.  
Je voyais alors, doux mystère,  
L'absinthe se changer en miel  
Et l'humble fille de la terre  
Me donner un rêve du ciel.

Avec elle la poésie  
Prenait un gracieux essor,  
Et de sa coupe d'ambrosie  
Je pouvais effleurer le bord.  
Avec elle tout prenait vie,  
Le soleil avait plus de feu,  
L'aubépine était plus fleurie,  
Les prés plus verts, le ciel plus bleu.

Comme la fleur qui vient de naître,  
Riche de parfums et d'espoir,  
Brille au matin pour disparaître  
Aux premières heures du soir,  
Ce fut au milieu d'un sourire  
Que, belle de son plus beau jour,  
Elle tomba, pauvre martyre,  
Victime de son tendre amour.

Vous dont la paupière recèle  
Une douce larme pour moi,  
Apprenez donc le nom de celle  
Qui cause aujourd'hui mon émoi,  
De celle, hélas ! pour qui sans peine



J'aurais donné tout le Pérou !  
De son nom ma bouche était pleine,  
C'était... une pipe d'un sou !...

LAURENT JACQUELOT,  
Étudiant en médecine.

22 mai 1877.

Voilà vraiment la seule citation qui mérite d'être empruntée au livre des voyageurs de l'antique forteresse des Templiers à Montaignillon.

VENTES D'AUTOGRAPHES. — Voici quelques curieux extraits de divers catalogues de ventes d'autographes qui ont eu lieu en ces derniers temps.

*M<sup>lle</sup> Clairon.* — Cette célèbre comédienne avait plus d'esprit que d'orthographe. Dans une lettre au comte d'Argental, elle lui raconte la rupture de ses relations avec un M. de C... qui la rendait trop malheureuse. Elle reste sans un sou, accablée de dettes, et on est venu saisir ses meubles pour payer ses créanciers.

« On ne peut estre plus mal à son aise que je suis ; je ne sçais où donner de la teste ; je n'ai nule espece de ressource et n'en veut point avoir, pourvue que je vive libre, je me consolerée de tout... »

*Le Maréchal de Saxe.* — Le héros de Fontenoy avait une orthographe encore bien plus fantaisiste que celle de *M<sup>lle</sup> Clairon*, et cependant il était de l'Académie française !

Le 10 avril 1726, il écrit à sa mère, la belle comtesse de Kœnigsmark : « ... Je pousse toujours sette affaire (sa candidature au duché de Courlande) avec vivassités. » Et plus loin il engage sa mère à quitter au plus vite les Etats du roi de Prusse où elle séjourne en ce moment : « Il y a un orage en lers qui éclatra dans peux de jour, et dont vous ne manqueries pas de vous ressentir, einsi je vous congure, Madame, de ne perdre oqun momans pour sortir des étas du roys de Prusse. Vous pouveres pretextes pourse las quel voiage qu'il vous pleras, je ne puis vous en dire davantage mais la foudre et prête à tombes et il faudras évites le premier mouvement de la pique et de la collère du roy de Prusse. »

*Le Duc de Reichstadt.* — Voici l'indication de l'une des lettres les plus intéressantes qu'ait écrites cet infortuné prince. Elle est datée du 17 mars 1832, c'est-à-dire antérieure de quatre mois seulement à sa mort.

Il rend compte à sa mère de l'état de sa santé, du traitement qu'il suit et du genre de vie qu'il mène à la cour de l'Empereur. Elle est empreinte d'une certaine mélancolie et il avoue lui-même que son humeur morose et atrabilaire le rend peu dispos pour le travail et insouciant pour les agréments de la vie. Malfatti le soigne pour un engorgement du foie, bien que sa maladie principale soit une rapide croissance ; il lui faut surtout du repos, et il ne pourra l'obtenir qu'en renonçant à com-

mander, ainsi que les années précédentes, un bataillon de deux cents hommes. « Si je pense à l'avenir qui peut s'ouvrir devant moi, je trouve que j'ai vis-à-vis de l'humanité le devoir sacré de me guérir, et ce n'est que sous ce point de vue que je vous importune avec des détails de ma santé. » Il va régulièrement au spectacle ; c'est le seul moment où il fait sa cour à l'Empereur. On vient de donner au théâtre de la Burg une nouvelle tragédie de Raupach, *le Roi Enzoï* ; la diction en est sublime et le sujet touchant ; on y a beaucoup pleuré et lui-même a versé trois ou quatre larmes. « L'empire de la musique est maintenant bien désert, il y a six mois qu'on nous a donné le dernier opéra qui en mérite le nom ; c'est *la Straniera* de Bellini, que je crois digne de tenir la balance au *Pirate*. »

*Grimod de la Reynière*, le célèbre auteur de l'*Almanach des gourmands*. — Il écrit la lettre suivante à M<sup>lle</sup> Mézeray, la jolie actrice de la Comédie-Française : « Pour la première fois depuis longtemps le sommeil ne m'a point offert votre image. Ah ! serait-ce un pressentiment de votre courroux ? Hélas ! j'en mourrais de douleur et de désespoir !... Tel est, Mademoiselle, l'état de mon âme. Vous y lisez à livre ouvert. Hâtez-vous au nom de l'humanité, au nom de cette bonté indulgente qui fait de vous la plus aimable et la plus aimée des femmes, de m'arracher à cette cruelle per-

plexité. Dites-moi que je ne vous ai point déplu. Rendez-moi ce titre de votre ami que vous m'avez donné dans cette lettre à jamais précieuse qui depuis trois jours repose sur mon cœur agité. » Et par *post-scriptum* : « Souvenez-vous surtout, Mademoiselle, qu'il n'est absolument question entre nous que d'amitié. *Tu Dieu ! l'amour est bien autre chose.....* »

*Marquis de Sade.* — Lettre curieuse, écrite en prison, et dans laquelle il se défend d'être l'auteur du livre le plus ordurier qui lui soit reproché : « Pélagie, ce 30 floréal an X ; au *Ministre de la Justice*. L'innocence persécutée n'a que vous pour appui. C'est à vous seul qu'il appartient de faire exécuter les lois et d'écarter loin d'elles l'arbitraire odieux qui les mine et les atténue. On m'accuse d'être l'auteur du livre infâme de *Justine* : l'accusation est fautive, je vous le jure au nom de tout ce que j'ai de plus sacré. Quelle est donc cette arbitraire partialité qui écrase l'innocent ? est-ce pour arriver là que nous venons de sacrifier pendant douze ans nos vies et nos fortunes ? »

*Joseph Vernet.* — Superbe et curieuse lettre, écrite le 11 novembre 1756, à Cette, à propos de son tableau du *Port de Cette*, faisant partie de sa grande série des *Ports de France*. Il regrette de ne pouvoir se conformer au projet d'itinéraire qui lui est imposé. Il ne l'a pas fait pour les ports d'Antibes, de Toulon et de Mar-

seille, et il ne le fera pas davantage pour celui-ci, puis il ajoute : « Je sçay, Monsieur, que le Roy me paye mes tableaux pour que j'y donne toute la perfection dont je puis être capable. Si le Roy payait cent fois plus qu'il ne fait mes tableaux, je ne sçache pas qu'il me fût possible de les mieux faire que je les fais, et ne les ferais pas plus mal s'il m'en donnait cent fois moins. Mon amour-propre étant plus avide de la gloire que de l'argent, quand je fais un tableau je ne suis occupé que du soin de bien faire et je pense plus à ce qui peut me faire honneur qu'à la somme qu'on m'en donne. » — Nous avons quelque peu changé cela aujourd'hui!

LETTRE INÉDITE DE CORVISART. — Cette lettre du célèbre médecin de Napoléon I<sup>er</sup> se rapporte surtout à un fait douloureux de la vie de Jean-Louis Baudelocque, chirurgien-accoucheur à la même époque, et qui fut désigné plus tard pour accoucher l'impératrice Marie-Louise. Or, en 1804, Baudelocque était sous le coup d'une grave accusation. Dans une couche laborieuse qu'il présidait, à l'hospice de la Maternité, dont il était le chirurgien-accoucheur en chef, la mère et l'enfant étaient morts dans ses bras. Un collègue de Baudelocque, le docteur Sacombe, osa l'accuser publiquement d'avoir intentionnellement provoqué la double catastrophe. Le docteur Baudelocque demanda justice aux tribunaux, et c'est alors que cette grande cause était encore pen-

dante que Corvisart, persuadé de l'innocence de son confrère, écrivit à l'empereur la lettre suivante, — que nous copions sur l'autographe, — pour lui demander de donner la croix à Baudelocque avant l'arrêt qui devait être rendu, et qui lui fut en effet favorable<sup>1</sup>.

*A l'Empereur.*

5 vendémiaire an XIII (13 octobre 1804).

SIRE,

Je regarde comme un des principaux devoirs de la place dont m'honore Votre Majesté celui de solliciter ses grâces ou ses bienfaits en faveur des chirurgiens et des médecins qui y ont quelque droit et qui s'en sont rendus dignes.

Ce devoir, toujours agréable à remplir, devient bien plus doux encore quand l'amitié, l'estime personnelle et l'ancienne confraternité se réunissent pour l'exciter.

Or, tous ces sentiments, ces liens, me pressent pour solliciter la bienveillance de Votre Majesté en faveur de mon estimable confrère M. Andry. Personne n'a parcouru une longue carrière médicale avec autant d'ardeur, d'activité et surtout de désintéressement que lui. On pourrait dire que, sous ce rapport, il est créancier de l'Etat, tant il a mis de zèle à exercer longtemps des emplois publics sans émoluments. Je le recommande à votre équité.

Je considère aussi comme un de mes devoirs les plus sacrés, Sire, de présenter à votre justice mon collègue Baudelocque. Son histoire vous est trop connue pour que je la

---

1. La santé de Baudelocque fut gravement atteinte par cette déplorable affaire. Il mourut quelques années après, le 2 mai 1810, d'une affection cérébrale, à l'âge de soixante-quatre ans.

retrace à Votre Majesté. Il me suffit à moi qu'elle me soit démontrée l'œuvre de la plus dégoûtante calomnie, de la plus atroce perfidie ; il me suffit de voir un confrère vieilli sous de longs, de pénibles et d'utiles travaux, arrivé par là à la confiance légitime des plus illustres familles, attaqué indignement dans son honneur, dans sa probité, dans son expérience, pour que ma conscience me fasse la loi sévère de solliciter pour lui une récompense publique honorable, qui, en montrant à tous la distinction particulière du chef de l'Empire, sera pour M. Baudelocque le jugement le plus efficace, le seul qui puisse l'indemniser de tout ce que la méchanceté a essayé contre lui d'atroce et d'odieux.

Et, Sire, qu'il me soit permis de le dire à Votre Majesté, je pense que la haute marque de sa faveur que je demande pour M. Baudelocque, qui est la croix de la Légion d'honneur, doit anticiper le jugement qui doit être rendu dans cette malheureuse affaire. S'il ne l'obtient qu'après, l'opinion publique pensera que l'on a attendu l'issue du jugement pour se déterminer à lui conférer cette dignité. Ajouterai-je qu'étant l'accoucheur de la princesse Louis <sup>1</sup>, et que pouvant l'être de Sa Majesté l'Impératrice, il a droit à cette honorable décoration. Vermont, aussitôt qu'il fut nommé accoucheur de la Reine, eut le cordon noir, et Vermont était bien au-dessous de Baudelocque ; je crois donc qu'il y a urgence.

Excusez-moi, Sire, si j'en ai trop dit. Le cœur et le discernement de Votre Majesté ont dû lui en suggérer bien davantage.

Je suis de Votre Majesté,

SIRE,

Le très humble serviteur et respectueux sujet,

CORVISART.

---

1. Femme de Louis Bonaparte, qui fut plus tard la reine Hortense.

LES MÉDAILLONS DE BARBEY D'AUREVILLY. — Le dernier ouvrage de M. Barbey d'Aurevilly, *les Ridicules du temps*, rappelle celui qu'il publia autrefois sous le titre des *Quarante Médaillons de l'Académie*, et dont M. Aurélien Scholl a donné les extraits suivants dans une de ses chroniques de *l'Événement*.

*Le duc de Broglie.* — ... Il est l'ami de M. Guizot, et il rend à M. Guizot le service de le faire paraître coloré... M. de Broglie mêlait alors le quaker au dandy. Je l'ai vu en habit pensée (la seule pensée que je lui aie jamais connue).

*M. le comte de Carné.* — Le roi des cordiers. Depuis trente ans il fait son câble, sans s'interrompre, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

M. de Carné est fusionniste. Il met des rallonges entre la vieille monarchie française et 89. Il est tellement gris et effacé qu'on perd de vue même le titre de ses livres.

On ne les reconnaît qu'à la pesanteur.

*M. Cousin.* — Marionnette effrénée.

M. Sainte-Breuve, dont la conversation est le contraire de ses livres, flatte dans ses livres M. Cousin, qu'il abîme dans sa conversation.

M. Sainte-Beuve attend la mort de M. Cousin pour aller, selon son usage, lever la jambe contre son tombeau et faire ainsi la seule oraison funèbre qui convienne à cet homme.



*M. Dupanloup.* — Un directeur de théâtre, comme les jésuites, qui ont été tout, même chansonniers, le furent autrefois, s'amusant à faire jouer des pièces grecques aux jeunes gens de son séminaire.

Il augmente probablement le personnel du *Siècle* sans le vouloir.

*M. Saint-Marc Girardin.* — Il fait son cours le chapeau sur la tête. Est-ce que, par hasard, il se croirait grand d'Espagne — en littérature?

*M. de Montalembert.* — Il est bien heureux d'avoir été pair de France dans sa jeunesse. Le cadre a fait la fortune du tableau.

*M. de Rémusat.* — En France, maintenant, quand un esprit est sur le point de ne pas être, on dit qu'il est fin.

M. de Rémusat a vu jouer le billard chez M<sup>me</sup> de Staël, et il s'est pris pour son coup de queue.

M. de Rémusat est un des ministres sans emploi internés à l'Académie, cette Salpêtrière de ministres tombés.

*M. Silvestre de Sacy.* — Un éplucheur d'additions. L'infiniment petit dans le sec.

*M. Dupin.* — La petite vérole est la seule ressemblance qu'il ait avec Mirabeau.

*M. Octave Feuillet.* — Les âmes de modistes lui appartiennent. Il a écrit un essai sur le roman dans son discours de réception, et il a oublié Balzac. C'est comme

si, dans l'histoire de l'art de la guerre, on oubliait Napoléon.

Du temps de Louis-Philippe, M. Feuillet aurait été l'ornement de cette cour splendide...

*M. Vitet.* — Champignon de 1830 poussé au pied des peupliers de Juillet.

Ce champignon n'a pas été vénéneux.

*M. Thiers.* — A fait son *Histoire de la Révolution* et une révolution qui n'aura pas d'histoire. Niché sur les faits colossaux de ce temps, le petit homme a paru aussi grand que les faits aux bourgeois qui ne sont pas forts en perspective.

*M. de Barante.* — Un manche à balai habillé en femme peut enflammer de très petits jeunes gens. C'est l'histoire de M. de Barante.

Il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire en Russie, quand Nicolas défendait à Louis-Philippe de lui envoyer un ambassadeur. Plénipotentiaire de l'impuissance.

Depuis le fiacre qui emporta la monarchie de Juillet, M. de Barante s'est remis à écrire. Il a fait une *Histoire de la Convention* que ce grand nom de Convention n'a pu tirer de l'obscurité. Plénipotentiaire en histoire comme en Russie !

*M. Ampère.* — Il n'a qu'un moyen d'être Tacite, c'est de se taire.

*M. le duc de Noailles.* — Un homme heureux d'avoir des parents!

On comprendrait qu'il fût entré à l'Académie à cause de ce nom et de ce titre, mais on ne le comprend plus depuis qu'il écrit, et c'est pour cela qu'il y est!

*M. de Falloux.* — Son *Louis XVI* est faux et sentimental. Pour certaines gens, il semble que juger Louis XVI ce soit lui couper la tête encore une fois!

*M. Viennet.* — A fait un poème de douze mille vers; il faudrait vingt-quatre mille hommes pour l'avalier.

*M. Victor Hugo.* — Victor Hugo à l'Académie! Au moins le duc de Guise fut assassiné par Henri III, et quand il fut tombé, dagué par les quarante-cinq, le roi dit, tout pâle : « Je ne le croyais pas si grand! »

*M. Villemain.* — Un prix d'honneur qui avait le nez à l'ouest, comme disait si drôlement Balzac...

*M. Empis.* — On voit jouer une pièce qui est de tout le monde : eh bien, elle est de M. Empis!

*M. Jules Sandeau.* — Un jour, pour les besoins d'une collaboration qui a été publique, M. Sandeau échangea son sexe contre celui de M<sup>me</sup> Sand; mais, pour mon compte, je n'ai jamais su ce qu'il lui a pris et ce qu'il lui a donné.

Il a eu les mêmes goûts qu'Alfred de Musset, et il disait, montrant sa tête chauve : « Elle m'a pris mon dernier cheveu et ma dernière illusion. » Mais il n'a pas, comme Musset, fait son saut de Leucade dans l'absinthe.

Il a plus sagement cherché la mort en piquant dans le solide, les huîtres et le pâté de foie gras.

*M. Émile Augier.* — Un peu plus de gaieté en aurait fait un vaudevilliste.

*M. Lebrun.* — Comme Ponsard, il a fait sa *Lucrèce* ; seulement, il l'a intitulée *Marie Stuart*.

*M. Patin.* — On lit ses œuvres par le dos.

*M. Ernest Legouvé.* —

Tombe aux pieds de ce sexe...

a dit son père. Le fils a obéi ; il y est tombé.

*M. Dufaure.* — Les avoués disent qu'il est ennuyeux. Vous pouvez vous demander ce que peut être un ennui senti par des avoués !

NÉCROLOGIE. — *Louis Veillot.* — L'Église catholique vient de perdre un de ses plus ardents, un de ses plus fougueux défenseurs. Louis Veillot est mort le 7 avril, à l'âge de soixante-dix ans. Depuis longtemps il avait dû renoncer à écrire par suite de son état de santé.

Il y a bien des manières de juger et d'apprécier un tel écrivain, qui a fini par avoir contre lui jusqu'à ceux qu'il avait d'abord soutenus et défendus, puisque le pape Pie IX lui-même fut obligé de désavouer les ardeurs de sa polémique excessive. Mgr Maret, le père Gratry, Mgr Dupanloup et beaucoup d'autres illustres catholiques se

sont également déclarés contre lui. Rien ne pouvait, en effet, désarmer sa logique inflexible, pas plus que tarir sa verve impitoyable. Elle s'exerçait avec une infatigable verdeur, trop souvent, hélas ! sans scrupule, mais toujours avec un immense talent.

Nous ne voulons donc conserver de Veillot que le souvenir de ce talent même si considérable, et demeuré si vivace jusqu'au dernier jour où il tint la plume. Ce grand écrivain de la presse a soulevé autour de lui plus de haines qu'il n'a récolté d'approbations, mais il n'a jamais ni fléchi ni cédé. C'était un caractère et un fort. Il avait, dit-on, l'âme généreuse et bonne, et beaucoup de cœur ; aujourd'hui que sa tombe est ouverte ses ennemis vont sans doute désarmer d'abord et se joindre aux amis qu'il avait su se faire pour donner de concert à ce vaillant polémiste la part d'éloges que son talent lui méritait. Quant au fiel qu'il a trop souvent répandu dans ses écrits et aux vengeances parfois dissimulées qui s'étaient ameutées contre lui, le mieux est de se taire pour aujourd'hui. On ne juge pas impartialement un mort le jour même où il disparaît, et la vérité plus complète reste à dire sur Veillot. Bornons-nous donc tous à jeter de l'eau bénite sur le cercueil de cet homme dont ceux mêmes qu'il a le plus fortement frappés ne sauraient nier l'incontestable valeur.

VARIA. — *Canards de printemps.* — Charles Mon-

selet dresse dans *l'Événement* la statistique suivante de ces canards qui, selon lui, renaissent chaque année à la présente époque dans les feuilles publiques :

« La vieille mendiante qui meurt en laissant *cent mille francs* dans sa paillasse a reparu récemment à l'horizon des faits Paris.

Elle revient régulièrement tous les six mois, avant ou après le bon pauvre de Saint-Sulpice, — ou de Saint-Roch, — chez qui l'on trouve une liasse d'obligations de la ville de Paris cachée dans un bas de laine.

Il y a aussi, à des intervalles plus ou moins fréquents :

Le chiffonnier qu'on ramasse à demi gelé au coin d'une borne et en qui l'on retrouve un des grands noms de France ;

Le saltimbanque de la foire au pain d'épice, ancien grand prix d'honneur au concours général ;

La chanteuse en plein vent qui fut une des étoiles de l'Académie de musique ;

L'artiste célèbre qui, en se promenant aux Champs-Élysées, s'empare du violon d'un pauvre diable et en joue d'une façon si merveilleuse que les pièces de cinq francs tombent à l'envi dans la casquette de ce dernier.

Est-ce tout ?

Non, pas encore.

Il suffit de taper sur la boîte aux canards pour en voir sortir immédiatement :

Le tableau de Raphaël enfoui pendant vingt ans dans l'arrière-boutique d'un brocanteur ;

L'homme mal noyé qui se réveille sur les dalles de la Morgue ;

Le cochon qui mange les enfants au berceau et le berceau avec ;

La danseuse de Bullier informée, pendant un quadrille, qu'elle a gagné le lot de 100,000 francs d'une loterie (on ne compte que par 100,000 francs) ;

La forêt incendiée par un bout de cigare imprudemment jeté ;

Et l'infortuné qui avale, — au choix, — par accident une cuiller à soupe, un éventail, une écritoire ou un verre de lampe. »

*La Collection Narischkine.* — On vient de vendre, rue de Sèze, dans la belle salle d'exposition de M. Georges Petit, l'admirable collection de tableaux de M. Narischkine. Voici quelques prix atteints par les principales toiles :

Rembrandt, *Une Vieille Femme*, 51,000 fr. (baron de Beurnonville) ; Gérard Dow, *la Marchande de poissons*, 51,000 fr. (M. Mackay) ; Terburg, une petite figure, 55,000 fr. (M. de Rothschild) ; P. de Hooch, *la Consultation*, 160,000 fr. (M. Cedron) ; Wouwermans, *la Récolte des foins*, 53,000 fr. (M. de Rothschild) ; Decamps, *les Environs de Smyrne*, 36,000 fr. ; Troyon,

*l'Abreuvoir*, 80,000 fr. ; *la Route du marché*, 42,500 fr. ;  
Th. Rousseau, *la Mare*, 20,000 fr., etc.

La vente a produit le total de 1,100,000 francs.

*Sarcey meublant.* — Notre ami Sarcey a pour le genre de l'opérette une antipathie prononcée ; mais, comme il sait qu'en ce monde le plaisir doit s'acheter par la peine, il s'impose le supplice d'assister ponctuellement à la première représentation de toutes les opérettes qui se donnent, pour se procurer chaque fois le plaisir d'un nouvel éreintement. Frimousse, du *Clairon*, en causait dernièrement avec un directeur de petit théâtre, et lui disait :

« Mais vous n'êtes pas forcé d'inviter Sarcey ?

— Pas du tout.

— C'est donc une gracieuseté que vous lui faites ?

— Parfaitement.

— Et il y répond par un éreintement ?

— Sans hésiter.

— Alors pourquoi lui envoyez-vous des places ? »

Et le directeur me répondit : « Que voulez-vous ? il meuble ! »

*A propos de la BARQUE DE DON JUAN.* — Charles Jacques, l'éminent et spirituel peintre des poules et des moutons, a cru voir un âne dans celui qui, le premier, avait donné ce titre de *Barque de don Juan* au célèbre



tableau de Delacroix, que M<sup>m</sup>e veuve Moreau vient d'offrir au Louvre. A ce propos, il a écrit au *Gaulois* une lettre dans laquelle il dit :

« Vous voudrez bien remarquer que ce titre ne veut rien dire, attendu que le tableau n'a aucune espèce de rapport avec feu don Juan. Il faut être bien débonnaire pour ne pas bondir à l'énoncé d'un pareil titre. Voilà pourtant quarante ans que ce tableau a cette appellation sans que personne y voie du mal. Le titre vrai est : *les Naufragés du Don Juan*.

« Delacroix a fait ce tableau admirable sous l'impression d'un fait divers raconté par un journal de son temps.

« Il s'agissait d'un certain nombre de matelots sauvés dans le canot du navire naufragé le *Don Juan*, et tirant au sort à qui serait mangé le premier. »

Eh bien, maître Jacques, si vous êtes un maître peintre, vous n'êtes pas un maître chercheur, autrement vous auriez trouvé le sujet du tableau dans le *Don Juan* de lord Byron, où Delacroix l'a pris. Mais ce qui reste de votre lettre, c'est le curieux détail suivant, que nous sommes heureux de reproduire :

« Vers 1845, ce tableau a été très longtemps exposé chez un marchand du boulevard des Italiens, nommé Schéradam. Il me l'a offert pour 1,300 fr., « parce qu'il y avait, disait-il, un cadre de cent francs ». Par malheur, en 1845, ce prix était encore trop élevé pour moi. »

*Barrière et Dennery.* — Voici une amusante anecdote rapportée par *l'Événement* sur un projet de collaboration avortée entre ces deux éminents auteurs dramatiques :

Barrière et Dennery avaient fait, en collaboration, une pièce intitulée : *les Mariages d'autrefois*, que Montigny leur avait refusée. Sur ce, Dennery avait écrit à son collaborateur pour le prier de lui abandonner la pièce. En échange, lui disait-il, je te donnerai des documents inconnus sur le maréchal d'Estrées et sur Marie Leczinska, — un scénario tout fait !

Quelque temps après cette sorte de compromis, quelle ne fut pas la stupéfaction de Barrière en apprenant un soir, au Mazarin, qu'on répétait au Gymnase *les Mariages d'autrefois*, remaniés cette fois par Dennery.

Barrière appela le garçon, demanda de quoi écrire et adressa à son ami la boutade suivante, en argot naturaliste :

Mon vieux camarado,

Jaspinons un brin, si t'as le temps !

Jadis, que nous tripotions la vigne ensemble, nous avons fait une pièce de vin, à preuve que j'ai bûché trois mois pour la mettre en bouteilles.

Le petit bleu une fois cacheté par toi, nous l'avons fait goûter : personne n'en a voulu, et la pièce est restée en cave. Le vin a vieilli, et maintenant qu'il est bon, à ce qu'il paraît, tu te disposes à le lamper tout seul ! c'est ton droit, puisque je t'en ai fait cadeau ; — mais il y avait une condition, c'est que tu payerais une tournée d'autre chose... et t'as pas fait

verser sur le comptoir. Tu m'as bien offert de la Leczinska, mais ce n'était pas buvable et j'ai renâclé dessus : — tu devais bien t'y attendre, puisque tu y avais goûté. Alors, maintenant, qu'est-ce que tu payes ?

Tu es un trop bon zig pour vouloir que j'aie perdu mes journées. Au banquet de la vie, chacun son fade, n'est-ce pas ?

Les temps sont durs, les hommes sont mous, et les femmes s'en plaignent, comme dit c't'autre !

Indique-moi donc le débit de consolations où que t'as tes habitudes, je ne flancherai pas pour y être à l'heure dite, et nous trinquerons de bonne amitié.

THÉODORE BARRIÈRE,  
*dit l'Aimable.*

*Toi et Vous.* — Un chroniqueur qui signe Monocle, a relevé dans l'album d'une dame à la mode le joli madrigal suivant :

*Vous* est plein de respect ; *Toi*, rempli de tendresse.  
L'un est cher à l'oreille, et l'autre au cœur est doux.  
Mais on peut les unir ainsi, belle maîtresse :  
Je ne connais que *toi* d'aussi joli que *vous*.

Cela rappelle la célèbre épître de Voltaire *Les Vous et les Toi*, et aussi la charade suivante qui date également du dernier siècle :

Mon premier d'un beau fruit se nourrit avant nous,  
Mon second me plaît plus que *vous*,  
Et vous êtes l'image de mon tout.

Pour les inhabiles, le mot de la charade est *Vertu*.

*Le Chien de Berryer.* — M<sup>me</sup> de Janzé, née Choiseul, a publié sur l'illustre avocat Berryer un volume de souvenirs intimes auxquels nous ferons quelques emprunts. Voici, d'après ce volume, comment mourut la femme de Berryer.

« Un accident singulier causa sa mort. Elle avait un petit chien qu'elle adorait et auquel elle était tellement attachée qu'elle le faisait coucher sur son lit.

« Or, un jour, étant malade à Augerville, M<sup>me</sup> Berryer s'était fait saigner dans une après-midi pour une indisposition légère et s'était couchée après la saignée, bien qu'il y eût alors au château nombreuse compagnie. Le petit chien, en caressant sa maîtresse pendant qu'elle dormait, défit le bandage de la saignée. Au bout d'un certain temps, M<sup>me</sup> Berryer se réveilla dans un malaise inexprimable. Elle se vit baignée dans son sang, prit peur, et, malgré sa faiblesse, jetant sur elle un peignoir, elle se traîna jusqu'à la salle à manger où l'on achevait de dîner. L'apparition de ce fantôme aux vêtements blancs tachés de sang causa un saisissement général. Avant qu'on pût courir à elle, M<sup>me</sup> Berryer, épuisée par le sang qu'elle avait perdu, s'affaissa sur elle-même. On la transporta sur son lit où, quelques heures après, elle expirait. »

La cause directe de la mort de Berryer fut également un accident en apparence de bien minime gravité :

« Il était allé au Jardin d'acclimatation acheter des oi-

seaux pour sa chère campagne d'Augerville. En sortant le pied lui manqua et la chute qui s'ensuivit occasionna une lésion interne qu'il ne soigna pas, et qui finit par l'emporter. »

*L'Etat civil du duc de Chartres.* — Etant en Algérie en 1871 et obligé de fournir son acte de naissance qu'il n'avait pas sous la main, le prince envoya la déclaration suivante, dont la copie nous est adressée par un de nos lecteurs :

#### DÉCLARATION.

Je soussigné, étant empêché par le service de faire venir et de produire un extrait de mon acte de naissance,

Déclare et certifie sur l'honneur :

1° Que je suis né à Paris (Seine), au château des Tuileries, le 9 novembre 1840, et que j'ai été inscrit sur les registres de l'état civil sous les noms et prénoms de ROBERT (Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand) D'ORLÉANS, étant le fils du duc et de la duchesse d'Orléans;

2° Que, forcé par les circonstances de changer de nom pour servir la France, j'ai pris, en septembre 1870, le nom de ROBERT LEFORT (*sic*); que comme tel j'ai été chef d'escadron d'état-major auxiliaire au 19<sup>e</sup> corps, et décoré le 5 mai 1871, ainsi que le prouve la lettre d'avis du ministère de la guerre que j'ai entre les mains.

Fait au camp d'Oglatt el Beida, le 14 novembre 1871.

ROBERT D'ORLÉANS, *duc de Chartres*,  
Chef d'escadrons au 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.

*Celui qui fut Coligny.* — Il s'agit ici du rédacteur multiple et fantaisiste de *la Vérité*, du *Divan*, de *l'Artiste*, et de je ne sais combien d'autres journaux, lequel était surtout célèbre par ses excentricités. Notre confrère du *Voltaire*, Alex. Hepp, nous le peint au naturel. Coligny avait une conversation des plus bizarres, il ne parlait que par points d'exclamation, on pourrait dire « par hachures ».

Notre confrère nous montre tour à tour :

Coligny faisant son entrée au cabaret où pérorer toute une caravane de bohèmes :

« Je suis beau !... Vous êtes laids !... c'est bouffon !...  
Garçon, un morceau de bière ! Tel est mon but ! »

Coligny se promenant, le soir, dans le quartier latin, à pas comptés, d'une voix stridente :

« Fermez vos femmes !... Coligny passe !... tim,  
toun, toun, tim ! »

Coligny devant un comptoir de liquoriste :

« Hé ! la femme mercantile, approchez !... Vous avez l'honneur de servir la littérature ! nous ne sommes pas des poitrinaires !... De l'absinthe !... C'est le cresson de fontaine de la jeunesse !... De longs cheveux !... ce sont les talons rouges de l'artiste ! »

Coligny aux Halles, s'adressant à la patronne :

« Vinicole gérante, saluez !... C'est moi, Charles Coligny, votre hidalgo ! A boire !... Je te payerai dans sept ans ! »

Coligny en train de discuter théâtres, beaux-arts, politique, philosophie :

« C'est truculent, cucurbitant !... tout est là ! »

Quand il oubliait d'être rédacteur en chef quelque part, Coligny descendait aux petits métiers, mais avec sa fantaisie. C'est ainsi qu'il accepta de faire l'éducation parisienne d'un Anglais qui désirait avoir pour cicerone un homme de lettres.

Sa mission terminée, il lui envoya cette note :

*Doit lord Spleen :*

|                                                                                              |     |     |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-----|----|
| Une visite à la Seine. . . . .                                                               | Fr. | 10  | »  |
| Un mot en présence des flots. . . . .                                                        |     | 15  | »  |
| Attendu qu'il est inédit. . . . .                                                            |     | 6   | »  |
| Une dissertation grammaticale. . . . .                                                       |     | 10  | »  |
| Attendu qu'il n'y a rien compris. . . . .                                                    |     | 20  | »  |
| Promenade un peu longue . . . . .                                                            |     | 10  | »  |
| Dix-sept cents mots vulgaires . . . . .                                                      |     | 17  | »  |
| Ascension scientifique au Panthéon. . . . .                                                  |     | 20  | »  |
| Bons mots de toutes sortes. . . . .                                                          |     | 15  | »  |
| Explication du mot <i>biche</i> . . . . .                                                    |     | 50  | 50 |
| Frais de présentation du gentleman au Cercle<br>littéraire de la brasserie des Martyrs . . . |     | 30  | 05 |
| Absinthe pour consoler le cornac . . . . .                                                   |     | 25  | »  |
| Total. . . . .                                                                               | Fr. | 228 | 55 |

*Origine des lettres de faire part.* — Notre confrère Ed. Drumond donne, à ce sujet, les curieux détails qui suivent dans le journal *la Liberté* :

« L'usage de ces billets de convocation pour les enterrements, les services et les bouts de l'an existait dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, car on a conservé le billet d'invitation pour le service de Richelieu :

*Nobles et dévotes personnes, priez pour l'âme du très haut, très puissant, très vertueux, illustrissime et éminentissime seigneur, monseigneur Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, duc, pair, grand maître et intendant de la navigation et du commerce de France, l'un des prélats et commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, chef du conseil et principal ministre de l'État du roi, pour l'âme duquel se feront les services et prières dans l'église de Paris.*

Plus tard, des ennemis politiques, on sait que ceux-là ne respectent rien, s'amuserent à parodier cette formule et épouvantèrent Mazarin, — fort timide devant la mort, au contraire de Richelieu qui fut stoïque, — en jetant dans la chambre de malade où gémissait l'Éminence des billets d'enterrement anticipés dont Guy-Patin nous a laissé le texte dans une lettre à Falconet.

*Vous êtes prié d'assister aux convoy, service et enterrement de feu Monseigneur l'éminentissime cardinal Mazarin, duc et pair de France, duc de Nivernois et Rethelois, duc de Mayenne, grand ministre d'État, etc.,*



le 21 de mars prochain, ou, au plus tard, le 21 de septembre. »

---

### LES MOTS DE LA QUINZAINE.

L'arrêté suivant, que *le Figaro* prétend avoir vu affiché dans une ville de province, peut, croyons-nous, tenir ici la place d'un des mots de la quinzaine :

« Après vérifications faites chez les épiciers et marchands de vin, les comestibles et boissons reconnus nuisibles à la santé seront confisqués et distribués aux établissements de bienfaisance. »

~~~~~

— Un mot d'égoïste :

« Oh ! moi, je ne me mêle jamais des affaires des autres.

— Vous êtes discret.

— Oh ! ce n'est pas cela ; c'est qu'elles me sont indifférentes. »

(*Petit Quotidien.*)

~~~~~

Le docteur [X... soignait un malade fort riche. Le malade meurt.

Huit jours après, le docteur reçoit une superbe tabatière en or. Au fond étaient gravés ces mots : *Au docteur X..., un neveu reconnaissant.* (*Gaulois.*)

~~~~~

La femme de chambre entre brusquement dans le petit salon au moment où M^{me} B... embrassait son mari.

Le mari parti, M^{me} B... reproche à la soubrette d'être entrée d'une façon si indiscreète.

« Oh ! dit celle-ci, il n'y a pas grand mal, puisque c'était Monsieur ! »
(*Figaro.*)

~~~~~  
Un voyageur entre un jour chez un *frater* de village, proche d'une ville rhénane. Le barbier lui met la serviette au cou, prend un pain de savon, crache dessus et s'apprête à lui en frotter les joues. Protestation du client :

« C'est votre habitude d'opérer de la sorte ?

— Oh ! non, Monsieur, avec les étrangers seulement !

— Ah ! Et avec vos concitoyens ?

— On leur crache directement sur la figure, et on frotte ensuite avec le savon. »

~~~~~  
Dans une ménagerie, deux lions contemplent la foule des badauds à travers les barreaux de leur cage.

Tout à coup un des lions se penche vers son camarade et lui dit avec compassion :

« Pauvres hommes ! être enfermés comme ça derrière des grilles ! »
(*Clairon.*)

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1883

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Mgr Perraud, M. Delaunay. — Une Poésie d'Aug. Barbier. — Théâtres : Opéra-Comique, Porte-Saint-Martin, Gymnase.

Nécrologie : Michel Masson, Surville, Jules Sandeau.

Varia : Commencements de Veillot. — Gustave Nadaud en voyage. — Recettes des *Effrontés*. — A bas les *qui* et les *que!* — Les Louanges de la prose. — Une ancienne Énigme.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Lettres inédites de Flaubert.

LA QUINZAINE. — *M^{gr} Perraud*. — *M. Delaunay*. — Le jeudi 19 avril, M^{gr} Perraud, évêque d'Autun, élu membre de l'Académie française en remplacement d'Auguste Barbier, est venu prendre officiellement séance et a prononcé son discours de réception.

Le nouvel immortel a aujourd'hui cinquante-six ans ; c'est un ancien normalien, condisciple, dans l'illustre école, d'About, de Sarcey, de Weiss, de Prévost-Pa-

radol et du ministre actuel des Affaires étrangères, M. Challemel-Lacour. Il retrouve à l'Académie d'autres normaliens encore, Jules Simon, Gaston Boissier, Taine, Caro, Mezières, sorte de grande camaraderie littéraire où chacun se pousse et fait avancer son voisin tour à tour.

M^{gr} Perraud est un écrivain habile et parfois brillant, et un orateur sacré des plus distingués. Cependant, à l'Académie, ce n'est pas comme orateur qu'il a été surtout applaudi. Il est à remarquer, en effet, que les grands maîtres de la chaire ont toujours faibli quand ils s'avisent de la quitter pour aller parler sur un autre terrain. Lacordaire a paru très ordinaire à la Chambre, et très ordinaire aussi à l'Académie; l'évêque Dupanloup et le P. Gratry ont produit le même effet; M^{gr} Freppel, qui est un prédicateur éminent, n'est qu'un médiocre orateur quand il aborde la tribune politique. C'est qu'il s'en faut de beaucoup qu'il y ait analogie entre le talent d'un orateur de la tribune et celui d'un orateur sacré! L'un est tenu à tant de mesure et à tant de réserve! l'autre peut au contraire s'abandonner à toute la fougue et à toutes les ressources de l'improvisation. M^{gr} Perraud a donc beaucoup plus réussi, devant le nombreux auditoire qui était venu pour l'entendre, par le fond même de son discours et par son propre esprit, que par son talent d'orateur, qui nous semble avoir été surfait. Peut-être changerions-nous d'avis, si nous entendions

l'éminent prélat dans sa chaire, dans sa cathédrale, et au milieu de toute cette pompe magnifique du culte catholique qui doit donner au prédicateur tant d'inspiration et d'enthousiasme.

Le discours de réception de M^{GR} Perraud est donc à lire ; il est plein d'aperçus élevés, et constitue d'ailleurs une excellente étude sur le talent du poète distingué qu'il a été appelé à remplacer.

Il dépeint excellemment son caractère au point de vue moral, et dans quelques lignes qui composent un véritable portrait :

« Qui s'est tenu davantage à l'écart de l'opinion régnante ? Qui s'est plus raidi contre les courants auxquels tant d'autres se laissent emporter ? En qui a-t-on vu moins de souci de la popularité, entendue dans son sens vulgaire ? Qui a poussé plus loin le culte de la modestie, de la dignité, de l'honneur, que votre regretté confrère, M. Auguste Barbier ?

« Homme à la fois moderne et antique, il semblait devoir appartenir tout entier à une révolution qui lui avait inspiré, en une heure d'enthousiasme, des vers immortels. Il la chanta, mais il la flagella. Il en redit avec une émotion sincère quelques-unes des dramatiques péripéties ; mais il en flétrit sans hésitation les inconséquences et les bassesses ; constamment rappelé au-dessus des agitations passionnées de son temps par je ne sais quel mystérieux et délicat instinct qui lui fit prendre en

horreur les calculs lâches et intéressés, et le rangea pour toujours au nombre des naïfs, absolument décidés à servir les hommes sans se servir des événements et à se montrer en toute circonstance le loyal, l'intrépide, l'infatigable champion de la justice. »

On sait que le père d'Aug. Barbier était avoué de première instance. Le futur auteur des *Iambes* fut d'abord destiné à la même carrière. Et, à ce propos, M^{gr} Perraud nous donne, d'après un ouvrage encore manuscrit de Barbier, *Silhouettes contemporaines*, un bien curieux tableau de l'étude dans laquelle le poète dut s'essayer à comprendre les mystères de la procédure :

« Il s'agissait de répondre aux vœux de son père en se préparant à devenir un bon avoué. Il dut imposer une pénible contrainte à ses goûts littéraires déjà très prononcés, et suivre les cours de l'Ecole de droit. Puis, quand le moment fut venu de s'initier aux secrets de la procédure, de se familiariser avec la langue et les usages du palais, il fréquenta l'étude d'un confrère de son père. Mais tout devait conspirer contre le projet formé par M. Barbier d'engager son fils dans la carrière paternelle. L'avoué chez lequel Auguste venait d'entrer était M. Fortuné Delavigne, frère de l'auteur des *Messéniennes*, et voici comment, en 1828, était composé le personnel de son étude. J'emprunte ces piquants détails à des notes manuscrites, rédigées par Auguste Barbier lui-même.

« C'était une singulière étude que celle de M. Fortuné Delavigne. Le second clerc était M. Jules Wailly ; le troisième, M. Olivier Falguières, littérateur et compositeur de romances ; le quatrième, M. Auguste Barbier, aspirant poète ; le cinquième, M. Damas Hinard, traducteur du *Romancero*, et le sixième, M. Natalis de Wailly, le bibliographe. Il n'y avait réellement que le maître clerc qui fût homme de palais et qui aimât les dossiers. (C'était M. d'Herbelot, devenu depuis conseiller à la cour d'appel.) Le petit clerc, celui qui faisait les courses, s'appelait Louis Veillot. On s'occupait dans cette étude beaucoup plus de littérature que de procédure. On allait aux pièces de Casimir Delavigne, frère du patron, et on en discutait à perte de vue les mérites et les démérites. C'était le beau temps du romantisme. »

- C'est M. Camille Rousset qui a répondu à M^{sr} Perraud. M. Rousset n'est pas orateur, encore moins éloquent, mais il sait se faire entendre, et c'était là le principal. Il n'a pas d'ailleurs été long ; suivant l'usage, il a loué successivement l'académicien mort et celui qui le remplaçait.

Voici un touchant détail emprunté à son discours, et qui met en scène d'une manière bien émouvante Aug. Barbier et son ami de Laprade :

« S'il est vrai que M. Auguste Barbier n'ait pas eu de sa célébrité tout le soin qu'il aurait pu justement pren-

dre, il ne s'est jamais désintéressé de la poésie qui la lui avait acquise. Ses affections les plus intimes ont été pour des poètes, Brizeux d'abord, et avec lui un de nos confrères que, depuis longtemps, un cruel état de souffrance tient malheureusement éloigné de nous. Lorsque, au commencement de l'année dernière, M. Auguste Barbier était en danger à Nice, M. de Laprade se trouvait à Cannes, dans une crise qui paraissait également dangereuse. Un ami commun de l'un et de l'autre, qui est lui-même un poète de beaucoup de talent, quitta Paris à la hâte; il vint d'abord à Nice. M. Auguste Barbier voyait approcher la mort avec cette résignation et cette espérance chrétienne dont la sérénité vous a inspiré, Monsieur, une belle et douce image. Au moment des adieux, il fit au visiteur ému cette recommandation touchante : « Vous allez voir Laprade, dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Le lendemain, à Cannes, l'état de M. de Laprade était si grave que l'ami n'osa pas lui donner les tristes nouvelles qu'il apportait, de sorte que le malade, croyant qu'il n'était pas encore allé à Nice, lui dit ces mêmes paroles : « Vous allez voir Barbier, dites-lui qu'il aura eu, après Dieu, ma dernière pensée. » Écho admirable, qui renvoyait d'un cœur à l'autre la suprême et parfaite expression d'un fraternel amour ! »

Tout ce qui concerne l'Oratoire, cette grande institution religieuse des XVII^e et XVIII^e siècles « ressuscitée »,

— le mot est de M. Rousset, — au milieu du XIX^e, lui a inspiré une page historique des plus intéressantes, et que cet éminent académicien était plus apte que tout autre à écrire en pleine connaissance de cause.

En somme, bonne journée pour l'Académie, où M^{gr} Perraud est seul aujourd'hui à représenter ce qu'on appelait autrefois « le banc des évêques ».

— Passons, sans transition, d'un évêque à un comédien, à l'un des plus illustres et des plus populaires de ce temps-ci, à M. Delaunay, cet éternel jeune premier de la Comédie-Française, qui va quitter définitivement la scène, vers le 15 du mois de mai. Nous donnerons de longs détails sur la vie artistique de M. Delaunay dans un de nos prochains numéros ; nous nous bornons pour aujourd'hui à constater le fait regrettable de son départ. Et cependant ce n'est que pour nous public, ce n'est que pour le Théâtre-Français que nous formulons ces regrets. Quant à M. Delaunay lui-même, nous estimons qu'il a raison, et cent fois raison, de partir. Il s'en va en pleine possession de sa réputation et de son talent, tout jeune encore, bien qu'il ait cinquante-sept ans, et si jeune même qu'il est impossible, aussi bien à la ville qu'à la scène, — surtout à la scène, — de lui donner jamais son âge véritable. Mais le charmant jeune premier de la rue de Richelieu ne peut avoir la prétention d'échapper toujours à la loi commune ; l'âge se fera sentir plus vivement un jour, et Delaunay ne

veut nous laisser que le souvenir de son immuable jeunesse. Il rejoue aujourd'hui tous ses principaux rôles dans une série de dernières représentations que la foule suit avec une attention extrême ; en même temps il se montre tous les deux soirs dans *les Effrontés*. Ce labeur suprême, si fatigant qu'il soit, est une sorte de satisfaction et de bonheur pour le comédien, qui fait ainsi ses adieux à son public enthousiaste. Chaque soir, il vient, ce public, applaudir une fois encore l'artiste qui, pendant près de trente années consécutives, l'a charmé par la distinction de son jeu, la grâce de sa personne, et surtout par l'enchantement de cette voix que nous n'oublierons jamais, et qui aura su garder jusqu'au dernier jour la jeunesse et la fraîcheur des premières années. Mais, hélas ! qui nous rendra désormais Fortunio ? qui nous rendra Valentin ? qui nous rendra Cœlio et Perdican ?...

UNE POÉSIE D'AUG. BARBIER. — On trouve dans le célèbre roman de Jules Janin, *Barnave*, que la librairie des Bibliophiles a réédité il y a quelque temps dans la collection des *Œuvres diverses* du grand critique, une pièce de vers, non signée, et qui est d'Auguste Barbier. Cette belle pièce ne figure pas dans les œuvres de l'auteur des *Iambes* ; elle est donc peu connue, et la réception à l'Académie de M^{gr} Perraud, qui remplace Barbier, lui donne une actualité dont nous profiterons

pour la faire connaître à ceux de nos lecteurs qui l'ignorent.

LES VICTIMES

Sophie, ô mon amour, mon ange !
Vainement un pouvoir obscur
Nous a jetés comme la fange
Dans le fond d'un cloaque impur ;
Du nom de fille repentie
On a beau flétrir ton destin ,
Ah ! va, ma grande pervertie,
Sophie, ô sublime catin !

Sous l'air pesant d'une bastille,
Dans les flancs d'un donjon armé,
Malgré la geôle avec sa grille,
Malgré mon cachot enfumé,
Malgré ma paillasse elle-même,
Malgré le froid de mes carreaux,
Je suis toujours libre, et je t'aime,
A la barbe de nos bourreaux !

Va, je les brave et je les raille,
Car, en dépit de leurs tourments,
A travers barreaux et muraille,
Amour unit nos cœurs aimants :
Oui, tous les jours, à la même heure,
Le dieu vient soulager nos maux,
Et sa main, dans notre demeure,
Fait reluire encor ses flambeaux.

L'heure a sonné, divin prestige,
Sa voix d'airain brise mes fers !

Je sens peser comme un vertige
Sur mes yeux pesants et couverts :
Hors de ses gonds ma porte roule,
Bondit et tombe avec fracas ;
Murs épais, donjon, tout s'écroule,
Et ma Sophie est dans mes bras.

Allons, que de nard on m'arrose,
Foin de la tristesse et des pleurs !
Enfants, des couronnes de rose,
Du vin, des coussins et des fleurs !
Qu'un ciel tout ivre nous éclaire.
Amour, empoisonne mes sens,
Et toi, Vénus la populaire,
A toi mon hymne et mon encens !

A toi cette fleur, ô déesse !
Je la jette sur ton autel.
Cette rose, c'est ma maîtresse,
Digne d'un dieu, d'un immortel ;
Cette rose, c'est sa poitrine,
C'est sa cuisse au contour nerveux,
C'est sa peau, c'est l'odeur divine
Qui coule de ses bruns cheveux.

C'est toi tout entière, ô Sophie !
Quand ton corps souple et musculeux,
Sous ma grosse face bouffie,
Sous mon front large et pustuleux
Se débat et roule en délire,
Comme, dans le creux d'un ravin,
La nymphe sous son vieux satyre
Tout gonflé d'amour et de vin.

Va, tu n'es pas une Française,
Qui n'aime que du bout des dents ;
Ton corps en prend tout à son aise,
Et tes baisers sont bien mordants.
Oh ! viens, ma bacchante romaine,
Laisse mon bras te dérouler,
Laisse-moi boire ton haleine,
Laisse-moi te décheveler !

O Dieu ! que ma Sophie est belle,
Quand le rouge lui monte au front !
Que de beautés son corps révèle
Dans cet instant sublime et prompt !
Son œil blanchit et s'illumine,
Et son flanc, plein de volupté,
Surpasse en ardeurs Messaline
Et l'antique lubricité.

Sophie !... Ah ! malheur et misère !
Le songe a fui rapidement,
Mon âme retombe à la terre,
Tout n'est qu'erreur, isolement :
Maintenant, morne et taciturne,
Loin de mes rêves étouffants,
Je suis triste comme Saturne
Qui vient d'immoler ses enfants...

THÉÂTRES. — La quinzaine théâtrale a été très remplie, et même très brillamment remplie. Le 14 avril, l'Opéra-Comique et la Porte-Saint-Martin ont ouvert le feu.

A l'Opéra-Comique, un nouvel ouvrage, *Lakmé*, de

MM. Gondinet et Philippe Gille, musique de M. Léo Delibes, a obtenu un éclatant succès. C'est une sorte de légende indienne que les librettistes ont composée et écrite en se souvenant du joli roman si connu qui a pour titre : *le Mariage de Loti*. Ce sujet oriental, bien découpé et approprié pour la musique, a inspiré à M. Delibes sa plus remarquable partition. Il en a fait un poème d'amour où les duos succèdent aux duos, et les extases aux extases, et qui se développe en présence de deux personnages principaux bien faits pour soupirer avec le charme le plus pénétrant les mélodies exquises du jeune maître, M. Talazac et M^{lle} Van Zandt. Nous ne saurions assez dire combien ces deux remarquables artistes ont montré de grâce et de force à la fois dans l'interprétation de leurs rôles, pour lesquels ils semblent absolument créés. Les autres excellents artistes de l'Opéra-Comique, MM. Cobalet, Barré, M^{mes} Frandin, Molé, etc., ne paraissent guère dans l'œuvre de M. Delibes que pour donner la réplique et pour ajouter, par leur talent, à la perfection d'un ensemble de troupe à la tête de laquelle M. Carvalho devra tenter de nous conserver toujours Talazac et Van Zandt.

Ne quittons pas l'Opéra-Comique sans signaler la reprise de *Carmen* (21 avril), ce délicieux chef-d'œuvre du regretté Bizet, où M^{me} Isaac remplace aujourd'hui M^{me} Galli-Marié. C'est Stéphane qui joue Don José, Taskin, Escamillo, et la jolie M^{lle} Merguillier, Micaëla,

créée jadis par M^{lle} Chapuy. Encore un très grand succès, où l'on a fait bisser quantité de morceaux, comme s'il se fût agi d'une pièce nouvelle.

— A la Porte-Saint-Martin, le 15 avril, M. Adolphe Belot nous a donné un drame à grand spectacle, qui ne comprend pas moins de douze tableaux, et qui a pour titre : *le Pavé de Paris*. C'est un vieux sujet, — une mère retrouvant sa fille, — qui pourrait sembler bien rebattu, mais que M. Belot a su rendre intéressant, touchant, empoignant même, à force d'adresse, d'esprit et d'habileté. On y pleure tant et plus, mais on s'y amuse à dose égale, grâce à l'inimitable Dailly, à Gobin, à Vannoy, à Volny, et enfin à M^{mes} Fromentin et Lody, ces deux dernières fort remarquables dans les personnages et les situations les plus pathétiques.

— Au Gymnase, la comédie de Jules Claretie, *Monsieur le Ministre*, a cédé la place à un drame d'Albert Delpit : *le Père de Martial*, qui nous paraît, lui aussi, destiné à un nombre très respectable de représentations.

La pièce nouvelle est empruntée au roman du même auteur, qui a obtenu jadis un si brillant succès au *Figaro* d'abord, et en librairie ensuite, chez Paul Ollendorff. Nos lecteurs en connaissent donc suffisamment le sujet, que Delpit a quelque peu modifié dans son drame, tout en lui laissant les lignes puissantes et fortes sur lesquelles il repose.

La pièce a profondément ému le public de la première représentation. Elle est d'un grand effet, parfois un peu pénible, dans certaines situations audacieuses que l'on n'admet pas du premier coup; mais elle classe définitivement Delpit au premier rang parmi les jeunes qui se font aujourd'hui un nom au théâtre. Il faut voir Marais (Martial Cambry) et Landrol (Pierre) dans ce drame, souvent terrible, pour se bien rendre compte de l'effet produit, qu'un rapide compte-rendu ne saurait suffisamment traduire. Lagrange, Barbe, H. Luguet et M^{mes} Pasca et Lemercier ont eu leur part d'applaudissements dans cette belle interprétation, vraiment digne des vieilles traditions littéraires et artistiques du Gymnase, et qui assurerait à elle seule le sort du *Père de Martial*. Delpit a une pièce reçue à la Comédie-Française. Le succès qui a accueilli le premier soir *le Père de Martial* est d'un heureux augure pour celui qui l'attend prochainement à la rue de Richelieu.

NÉCROLOGIE. — Le 22 avril, dans la nuit, est mort le doyen de la Société des gens de lettres, Michel Masson, de son vrai nom Gaudichot. Né en 1800, il avait juste l'âge du siècle. Il a collaboré à quelques-uns des drames les plus célèbres de l'ancien répertoire du boulevard du Temple : *les Orphelins du pont Notre-Dame*, *Marianne*, *la Mendicante*, etc... Michel Masson s'était remarié en 1873 avec une de ses cousines,

M^{lle} Clémence Hading, proche parente de l'actrice Jane Hading, de la Renaissance. Il avait alors soixante-treize ans, et la femme qu'il épousait n'en avait guère que vingt-cinq. Il lui a cependant survécu, car elle mourut l'an dernier, et il conduisit lui-même son convoi. De ce mariage tardif est née une petite fille dont l'acteur Saint-Germain est le tuteur.

— Le même jour mourait, à l'âge de soixante-quinze ans, une autre célébrité des théâtres du boulevard, l'acteur Surville, de son vrai nom Victor-Laurent Esliard. Il a joué très longtemps à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu, et a créé ou repris des rôles importants dans la plupart des grands drames représentés sur ces deux théâtres : *la Grâce de Dieu*, *le Courrier de Lyon*, *la Tour de Nesle*, *Marie Tudor*, *Latude*, *Fualdès*, *le Pacte de famine*, etc...

Surville a été longtemps vice-président de la Société des artistes dramatiques, dont il faisait partie depuis 1840.

— M. Jules Sandeau est mort à Paris le 24 de ce mois. Depuis la mort d'un fils unique, officier de marine, qu'il perdit il y a cinq ou six ans, M. Sandeau semblait avoir renoncé à la vie; il ne travaillait plus, et l'on peut assurer que ce grand chagrin a été la cause première de sa mort.

Né en 1811, le 11 février, Jules Sandeau avait donc soixante-douze ans; il appartenait à l'Académie fran-

çaise depuis 1858. Il laisse quelques romans qui ont eu jadis une grande célébrité, *Marianna*, *le Docteur Herbeau*, *Madeleine*, *la Maison de Penarvan*, etc., et qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir. Au théâtre, il a donné deux pièces qui comptent parmi les plus remarquables du répertoire moderne de la Comédie-Française, *Mademoiselle de la Seiglière* et *le Gendre de monsieur Poirier*. Dans la première de ces pièces, il eut pour collaborateur anonyme M. Régnier, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, qu'il voulut renier ensuite. Il y eut même, à ce propos, une lettre de M. Régnier, adressée au *Journal des Débats*, qui établit très clairement la part de collaboration qui lui revient dans *Mademoiselle de la Seiglière*. Il touche d'ailleurs environ la moitié des droits d'auteur de la pièce. Pour *le Gendre de monsieur Poirier*, Sandeau a eu comme collaborateur, avoué cette fois, M. Émile Augier. Mais le jour où il voulut tenter d'écrire seul une comédie, M. Jules Sandeau prouva à tout le monde qu'il n'était pas un auteur dramatique, et qu'il ne pouvait songer à aborder le théâtre sans collaborateur. En effet, *la Maison de Penarvan*, comédie qu'il tira de son célèbre roman du même nom, et qu'il fit représenter au Théâtre-Français le 15 décembre 1863, y éprouva une chute complète, et n'alla même pas jusqu'à la fin sans sifflets. Depuis, M. Sandeau a encore donné au théâtre, mais cette fois en reprenant M. Augier comme colla-

borateur, une nouvelle comédie, *Jean de Thommeray*, tirée de son roman du même nom et qui a eu, au lendemain de la dernière guerre, et en raison des événements qu'elle mettait en scène, un certain succès d'actualité.

C'est donc surtout comme romancier que M. Sandeau aura marqué dans l'histoire littéraire de ce temps. Tout le monde sait qu'il a eu pour premier collaborateur, dans son premier roman, *Rose et Blanche*, une femme devenue bien illustre depuis sous la moitié de son nom, qu'elle lui emprunta en le quittant, M^{me} Sand. Henri Heine a même publié à ce sujet, dans sa *Lutèce*, à l'adresse de Sandeau, quelques méchancetés qui n'empêchent pas que le nom tout entier de M. Sandeau mérite de lui survivre.

VARIA. — *Les Commencements de Veillot.* — *Le Constitutionnel*, d'après un article du *Nouvelliste de Rouen*, signé de Souchières, donne de bien curieux renseignements sur les premiers essais de Louis Veillot.

C'est au *Journal de Rouen* qu'il débuta, à l'âge de dix-sept ans, par la chronique théâtrale, et ses articles mordants lui valurent un duel avec un acteur nommé Tilly. On se battit au pistolet, et Veillot eut simplement sa redingote percée d'une balle ; mais la redingote était toute neuve, et il ne pouvait s'en consoler.

Aussi ses amis lui en offrirent-ils une autre, qu'ils appelèrent une « redingote de combat ».

Ce premier duel eut lieu en février 1832. Au mois de juin de la même année, seconde « affaire d'honneur ». La querelle eut pour origine un charivari donné au maire de Rouen, M. Barbet. Veillot, qui avait pris fait et cause pour le maire charivarisé, fut accusé de véna-lité par le *Journal de Rouen*. Il riposta par l'entrefilet suivant :

« Il est vrai que je reçois un salaire, et je ne vois pas que je doive en rougir. D'ailleurs, que fait donc au *Journal de Rouen* le rédacteur auquel je m'adresse? Si on ne le paye point en argent, comment le paye-t-on? En considération, en estime, en gloire? Alors il ne gagne rien. »

On conçoit que, montée sur ce ton, la polémique ne pouvait avoir qu'une solution. Cette solution fut une rencontre au pistolet, comme la première, et qui, comme la première, aboutit pour Veillot à une balle dans sa redingote...

Et, chose bizarre, dans son troisième et dernier duel, qui eut lieu à Périgueux quelques années plus tard, Louis Veillot, rédacteur du *Mémorial de la Dordogne*, s'étant battu au pistolet contre M. Auguste Dupont, rédacteur de l'*Écho de la Dordogne*, reçut encore une balle dans sa redingote!

Autre détail assez piquant. Louis Veillot fit paraître, dans l'*Écho de Rouen*, plusieurs nouvelles, entre autres l'*Histoire de deux amants et d'un apothicaire*, bluette à laquelle le biographe Mirecourt a fait perfidement une réputation de légèreté qui, sous la plume des adversaires de Veillot, est devenue une accusation de pornographie.

« C'est être bien sévère, dit M. Souchières; cette nouvelle n'est que la mise en scène de ce que l'on appelle au palais une « cause grasse ». Nous n'excusons pas le choix du sujet; mais sied-il bien de se montrer sévère pour l'étourderie d'un jeune homme de dix-huit ans? »

Toutes ces nouvelles d'ailleurs, Veillot les publia à nouveau l'année suivante dans le *Mémorial de la Dordogne*, dont il devint le rédacteur en chef, en quittant l'*Écho de Rouen*. Elles ne causèrent pas le moindre scandale.

Gustave Nadaud en voyage. — Le journal le *Petit Marseillais* reproduit la pièce de vers suivante qui lui a été adressée par G. Nadaud, à la suite du voyage que le célèbre chansonnier a récemment fait en Égypte. Il paraît que Nadaud n'a pas eu à se louer du paquebot anglais sur lequel il a accompli ce voyage, et il s'en est vengé en lançant contre le malheureux steamer l'anathème en vers que l'on va lire et qui porte pour

titre le nom du navire qui transporta le chansonnier de Brindisi à Alexandrie.

LE KASHGAR

C'est bien fait, c'est bien fait ! Un homme de mon âge
Partir seul, en hiver, pour un si long voyage,
Aller jusqu'en Égypte et remonter le Nil
Jusqu'à sa source...? oh ! ça, non ! *Nihilum ! Nihil !*
Celui qui m'attribue entreprise pareille
Est le journal *Petit Marseillais* (de Marseille) !
Enfin je l'ai voulu , ce voyage, et cherché ;
Et je suis bien puni par où j'ai bien pêché.
Je suis sur le *Kashgar*, un assez bon navire,
Un des *Oriental Peninsular Empire*,
Naviguant de Venise à Suez, et portant
La malle... vous savez... des Indes ! tout autant.
Je m'en vais passer là près de quatre-vingts heures,
Dans ma cabine à part, aux places les meilleures ;
Mais ils sont tous Anglais ; ils se comprennent tous ;
Je suis le chien français égaré chez les loups.
Oh ! rien que d'y penser je me sens tout malade.
Ma main, fort à propos, trouve la balustrade.
Je me raidis en vain pour ne pas trébucher ;
Je comprends qu'on se dit : il devrait se coucher !
Une femme de chambre, affreuse tête anglaise,
Ouvre ses deux claviers et rit de mon malaise.
Couchons-nous donc ! Horreur ! mon lit, le croirait-on ?
Est de cuir, et mes draps, mes draps sont de coton,
De coton mou, baveux... Oh ! plutôt une bûche,
La terre, les cailloux, que coucher dans la pluche !
Je me disais, souffrant, dans le chemin de fer :
Tu souffriras bien plus quand tu seras en mer !

Ni couché, ni debout ! O destinée étrange !
Mais j'y pense ! Une amie a dit : Pourvu qu'il mange.
Allons, c'est bien, il faut manger, c'est convenu.
Examinons d'abord la table et le menu :
La soupe, potion médicinale et noire,
Avec morceau de chair, de quoi manger et boire.
Chaque mets est monté, forcé, poivré, sucré,
Pimenté, picklésé, faussé, dénaturé ;
C'est comme la musique et la littérature !
Mon estomac n'est pas pour cette nourriture,
Et quand même il aurait .. il a le mal de mer,
Qu'on pourrait aussi bien appeler mal d'enfer,
Les mets, à peine entrés, sortiraient de ma bouche,
C'est horrible à penser... Il faut que je me couche !
J'ai le corps à la gêne et la tête à l'envers ;
Mais je ne suis pas mort puisque je fais des vers.

C'est égal, mes amis de Marseille et de Nice,
Vous qui me plaigniez tant quand j'avais la jaunisse,
Le mal le plus cuisant est d'être loin de vous.
Que le sol est solide et le rivage doux !
Allez, ne faites pas comme moi les bravaches,
Et restez simplement sur le plancher des vaches.
Que si vous négligez mes avis, laissez-les ;
Mais ne naviguez pas sur un navire anglais !

(8 à 11 janvier 1883)

Les Recettes des EFFRONTÉS. — Nous avons dit plus haut que M. Delaunay donne en ce moment ses dernières représentations à la Comédie-Française. Voici le chiffre des recettes produites par les vingt premières représentations des *Effrontés*, comédie de M. Augier,

dans laquelle M. Delaunay a repris récemment, à l'âge de cinquante-sept ans, un rôle qu'il avait créé en 1861, alors qu'il n'en avait que trente-cinq :

1 ^{re} représentation.	2,873	11 ^e représentation.	7,539
2 ^e —	7,226	12 ^e —	7,650
3 ^e —	5,716	13 ^e —	7,048
4 ^e —	6,948	14 ^e —	7,642
5 ^e —	7,598	15 ^e —	6,700
6 ^e —	7,476	16 ^e —	7,088
7 ^e —	7,498	17 ^e —	6,721
8 ^e —	6,808	18 ^e —	7,088
9 ^e —	6,745	19 ^e —	7,136
10 ^e —	8,037	20 ^e —	7,294

Ce qui donne un total de 138,831 francs, soit une moyenne de 6,941 francs par soirée.

A bas les QUI et les QUE! — On sait que les *qui* et les *que*, si commodes pour l'emmanchement des phrases, ne contribuent guère à l'élégance du stylé. M. Henry de Chennevières vient de trouver le moyen de s'affranchir de leur tyrannie en écrivant sur les *Dessins du Louvre* quarante-trois livraisons in-folio, dans lesquelles il n'a pas fait une seule fois emploi du *qui* ni du *que*. Il les a également bannis de la lettre suivante, adressée au *Gaulois*, et dans laquelle il explique l'antipathie que lui inspirent ces deux monosyllabes.

Paris, ce 25 mars 1882.

Monsieur,

Vous avez bien voulu découvrir dans les pages des *Dessins du Louvre* une nouveauté de style. L'attention bienveillante de votre lecture me flatte infiniment.

Permettez-moi de vous exposer les motifs de ma lutte littéraire. J'ai juré haine aux *qui* et aux *que*, ces lourds conjonctifs de la syntaxe. Cette guerre à toute outrance contre de paisibles pronoms trouble l'économie de la langue et le mécanisme ordinaire des phrases; mais elle éclaire la pensée, elle allège la période, elle suspend les longueurs.

Depuis quatre siècles l'horrible *qui* tyrannise les lettres françaises; il infeste les meilleurs écrivains; Rabelais le cultivait dans les bosquets de l'abbaye de Thélème; Pascal et La Bruyère montrèrent pour lui la plus coupable des indulgences. Bossuet le mettait sur les autels. Ne s'avisait-il pas de dire un jour : « Celui *qui* règne dans les cieux, *de qui* relèvent tous les empires, à *qui* seul appartient..., etc. » ? Cette déclinaison éhontée du *qui* faisait les délices des contemporains. Messieurs de Port-Royal renchérirent sur Bossuet et les beaux esprits de la cour et de la ville semèrent de *qui* leurs productions. A l'avènement de Voltaire, le *qui* régnait despotiquement. Voltaire le laissa vivre. Il lui abandonna ses vers tragiques, mais il l'éconduisit de sa prose, de sa belle prose si pleine et si vive. Il ne l'expulsa point toutefois avec assez de rudesse, et l'ambitieux pronom réapparut au seuil de certaines phrases. Chateaubriand le caressait de sa plume douillette et le berçait avec une mélancolie mignarde. Lamartine lui donna des ailes d'or et le lança dans l'azur de ses rêves. Notre *qui*, rendu insolent par l'hommage de ces grands noms, allait terroriser davantage encore la République des lettres. Victor Hugo, ému

de cette audace, voulut faire bonne justice de cet outrecuidant ; il l'appela en champ clos, le rudoya, l'estocada, mais l'autre tint ferme.

J'ai essayé, Monsieur, d'approcher ce monstre, d'étudier sa tactique, ses moyens de défense. Enfin je l'ai surpris et je l'écorche vif : il méritait ce châtement. La patience fut ma seule arme, la patience, à défaut de génie, une longue patience.

Avec les *qui*, la phrase s'embourbe, les pensées hautes ou gracieuses revêtent une enveloppe bourgeoise, les virilités de la concision perdent de leur étreinte. Le *Qu'il mourût!* du vieux Corneille ne me persuade pas. Émancipée des *qui*, la phrase s'en va légère, leste, sautillante, agaçante, provocante, amusante. Elle a le maintien jeune et aisé. C'est une fillette agile et court-vêtue, gagnant d'un saut le but de sa course.

Le parti pris apparent de mon style, cette rage de l'*anti-qui*, pourrait sembler une gageure peu digne d'un écrivain d'art, mais cette petite conquête grammaticale me paraît capable d'intéresser les curieux de littérature.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

HENRY DE CHENNEVIÈRES.

A l'allure vive et aisée de cette lettre on ne se douterait certes pas que celui qui l'a écrite en a écarté l'un des mots les plus usités de la phrase française.

Les Louanges de la prose. — Louis Veuillot, qui vient de mourir, était, quoi qu'il en ait dit et écrit, un excellent poète. Son volume des *Couleuvres*, le seul ouvrage de poésies qu'il ait publié, est aujourd'hui un

peu oublié, mais n'en est pas moins une œuvre de grand mérite. Il était toutefois plus grand prosateur que poète ; aussi est-il fort piquant de le voir mettre la poésie au second rang dans des vers aussi remarquables que les suivants :

Ce n'est pas mon métier ni mon talent ; la prose
M'irait mieux, si j'avais à dire quelque chose.
O prose, mâle outil et bon aux fortes mains !
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins !
Sans toi, dans l'idéal il flâne et vagabonde.
Vrai langage des rois et des maîtres du monde,
Tu donnes à l'idée un corps ferme et vaillant.
Tu l'ornes si tu veux ; jamais un faux brillant
A sa simplicité, malgré toi, ne s'ajoute.
Grave dans le combat, légère dans la joute,
Tu vas droit à ton but, et tu n'as pas besoin
De lâcher de la corde au mot qui fuit trop loin.
Ton métal est à toi. Serve de la pensée,
La phrase saine et souple, en son ordre placée,
Vit, commande déjà ; le poète aux abois
Poursuit encor la rime à travers champs et bois.
Bossuet a fini lorsque Boileau commence.
En prose l'on enseigne, et l'on prie, et l'on pense.
En prose l'on combat. Les vers les plus heureux
Sont faits par des rêveurs ou par des amoureux.
Dans les nobles desseins dont l'âme est occupée,
Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée.

Ne dirait-on pas du Sully-Prudhomme ?

Une ancienne Énigme. — Fort curieuse, l'énigme sui-

vante, dont les premiers vers seulement sont généralement cités. Elle fait partie du *Recueil des énigmes de ce temps*, qui a été publié à Paris, en 1638, en un petit volume in-12. Nous ne faisons pas à nos lecteurs l'injure de leur en donner l'explication.

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu mon être tire,
Et personne à peine ose dire
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Je parle et me tais à la fois,
Et bien souvent, lorsqu'on me presse,
Je deviens femelle traîtresse,
De hardi mâle que j'étois.

J'ignore l'art de discourir,
Et si, je me fais bien entendre,
Le même moment qui m'engendre
Me voit naître, et vivre, et mourir.

Aucun œil ne me vit jamais.
Je suis plus fragile qu'un verre.
Mon bruit imite le tonnerre,
Et je suis le bruit que je fais.

Par moi l'un des sens est touché
D'une très fâcheuse influence,
Et l'on rougit de ma naissance
Comme on rougirait d'un péché.

Un poète eut sept villes pour soi
Dont chacune se disait mère ;
Mais ce qui se fit pour Homère
Jamais ne se fera pour moi !

Je n'ai ni lustre ni splendeur,
J'ai des sœurs qui donnent à boire (?);
Je suis en fort mauvaise odeur;
Et si, l'on parle de ma gloire,

Mesdames, — dont l'esprit charmant
De m'expliquer ose entreprendre, —
Gardez-vous bien de vous méprendre
Et... de me faire en me nommant !

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Aux dernières courses, la petite L... jase, debout dans sa voiture, avec trois ou quatre boudinés, des suicidés par amour.

« Oh ! moi, soupire la naïve enfant, le jour où je me tuerai pour un homme, c'est qu'il n'y en aura plus d'autres ! »
(Gaulois.)

Un mot de coulissier enrichi.

« Comment, lui demandait Christian, êtes-vous arrivé si vite à la fortune ? »

— En me promenant sur la place de la Bourse, les deux mains dans les poches.

— Dans les poches de qui ? » *(Gil Blas.)*

Dialogue parisien :

« Figurez-vous, cher, que j'ai trente mille francs de rente et que je puis à peine joindre les deux bouts ! »

— Allons donc ! j'ai à peine le tiers, et je m'en tire...

— Parbleu ! vous, vous êtes père de famille ! »

(*Charivari.*)

~~~~~

A table d'hôte, un commis voyageur verse obligeamment à ses voisins toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui.

« Mais, Monsieur, lui dit un de ses voisins, vous nous donnez tout, vous ne vous servez pas.

— Oh ! ne vous inquiétez pas ; à présent je vais pouvoir m'en faire apporter du frais ! » (Voltaire.)

~~~~~

X..., quoique marié à une femme charmante, a une intrigue avec une diva de café-concert.

Hier il charge sa bonne de porter au domicile de la belle un billet doux.

« Surtout, Françoise, pas un mot.

— Monsieur peut être tranquille ; pour ces choses-là, je suis très discrète..... *Demandez à Madame.* »

(*Charivari.*)

~~~~~

Un auteur vient l'autre jour chez Dumas pour lui lire deux pièces de théâtre ; et, après avoir lu la première :

« Qu'en pensez-vous ? » lui dit-il.

Alexandre Dumas, après un moment de réflexion :

« J'aime mieux l'autre ! » (National.)

---

## VARIÉTÉS

---

### LETTRES INÉDITES DE FLAUBERT

La question relative à la publication possible de la correspondance de Flaubert est toujours pendante. On dit que sa nièce, qui a hérité de toute cette correspondance, et qui a su s'en faire remettre la plus grande partie par ses détenteurs, prétend garder les lettres de son célèbre parent dans ses tiroirs. Nous croyons, si nous en jugeons par les publications partielles qui en ont déjà été faites, que cette confiscation de la correspondance de Flaubert serait bien regrettable. Ses lettres sont écrites dans le style le plus familier et le moins prétentieux qui soit ; elles abondent donc en révélations piquantes, et nous montrent leur auteur sous son vrai jour, et dans un déshabillé absolu.

Nous avons lu beaucoup de lettres de Flaubert adressées à une personne qui a toujours entretenu avec lui une correspondance demeurée exacte et fidèle jusqu'à la fin. Il nous est permis de citer encore aujourd'hui deux lettres ou fragments de lettres empruntés à cette correspondance, et nous croyons que nos lecteurs ne s'en plaindront pas.

Dans la première lettre, Flaubert exprime très crûment son opinion sur Voltaire.

Dans la seconde, qui est écrite au milieu de l'hiver si dur de 1879-1880, Flaubert parle de ses deux ouvrages, dont l'un, *Bouvard et Pécuchet*, n'a vu le jour qu'après sa mort, et dont l'autre, *le Château des Coeurs*, était en cours de publication dans *la Revue moderne* lorsqu'il a succombé.

1859.

... Vous savez bien que je ne partage nullement votre opinion sur la personne de M. de Voltaire. C'est pour moi un *Saint*. Pourquoi s'obstiner à voir un farceur dans

un homme qui était un fanatique ? M. de Maistre a dit de lui dans son *Traité des sacrifices* : « Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée. » Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot et Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste. — Le tempérament est pour beaucoup dans nos prédilections littéraires. Or, j'aime le grand Voltaire autant que je déteste le grand Rousseau ; et cela me tient au cœur la diversité de nos appréciations. Je m'étonne que vous n'admiriez pas cette grande palpitation qui a remué un monde. Est-ce qu'on obtient de tels résultats quand on n'est pas sincère ? Vous êtes dans ce jugement-là de l'école du XVIII<sup>e</sup> siècle lui-même, qui voyait dans des enthousiasmes religieux des *momerics* de prêtres. Inclignons-nous devant tous les autels. Bref, cet homme-là me semble ardent, acharné, convaincu, superbe. — Son *Écrasons l'infâme* me fait l'effet d'un cri de croisade. Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les Voltairiens, — des gens qui rient sur les grandes choses ! Est-ce qu'il riait, lui ? Il grinçait !...

---

Dimanche, 24 janvier 1880.

Je crois que vous *errez*, ma chère amie, et que je vous avais écrit vers le jour de l'an ? Ce qu'il y a de sûr, c'est



que j'attendais de vos nouvelles un peu anxieusement.

Du reste, il ne faut pas m'en vouloir si je suis en faute. Songez que j'ai, en moyenne, trois ou quatre lettres à écrire par jour et de deux à trois volumes à lire par semaine, sans compter ce qu'il faut que je lise pour mon travail, si bien que, maintenant, je suis *débordé*. Mes yeux ne suffisent plus à ma besogne, ni le temps non plus. Je suis obligé de répondre aux jeunes gens qui m'envoient leurs œuvres que, maintenant, je ne puis m'occuper d'eux, et je me fais (bien entendu) autant d'ennemis.

Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes? — A plus de *quinze cents*. Mon dossier de notes a huit pouces de hauteur — et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant : de cela, j'en suis sûr.

Enfin je commence mon *dernier chapitre* ! Quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai), j'irai à Paris pour le second volume, qui ne me demandera pas plus de six mois; il est fait aux trois quarts, et ne sera presque composé que de citations. Après quoi, je reposerai ma pauvre cervelle qui n'en peut plus.

Lisez donc *la Paix et la Guerre* de Tolstoï, trois énormes volumes, chez Hachette. C'est un roman *de premier ordre*, bien que le dernier volume soit raté.

Je n'ai pas souffert du froid, mais j'ai brûlé *dix-huit*

cordes de bois, sans compter un sac de coke par jour. J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, et, en somme, parfaitement bien, puisque, ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie*, et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer*, et je ne respire librement que dans le désert. Les querelles du parti bonapartiste sont pourtant divertissantes !

Les collèges de filles de Camille Sée ne me semblent pas plus drôles que les couvents, après tout ! — La question du divorce me *tanne* prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Non ! les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble, pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant. » Cela est inique, mais folichon.

*Le Château des Cœurs* a commencé à paraître dans le numéro d'hier.

Dites à votre mari que je compatis à ses tristesses horticoles. — Comme le ciel est injuste ! Ici, je n'ai eu aucun dégât : pas une plante de gelée.

Votre vieil ami,

G. FLAUBERT.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 9 — 15 MAI 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : MM. Perrin et Sarcey. — Louis Nicolardot. — La croix de Delaunay. — Le Salon de peinture. — Bibliographie.

Nécrologie : Jules Goupil, Édouard Manet, M<sup>me</sup> Figeac-Jaluzot, Jules Amigues.

*Varia* : Le Salon en vers. — Le Convoi de Musset. — Renan et les omnibus. — La Vie d'un comédien.

Les Mots de la quinzaine.

Erratum.

Variétés : Le Cinquantenaire du *Charivari*.

---

LA QUINZAINE. — MM. Perrin et Sarcey. — Louis Nicolardot. — La croix de Delaunay. — Un petit événement littéraire assez piquant a signalé la dernière quinzaine. Nous voulons parler de la préface que M. Émile Perrin a insérée en tête du huitième volume des *Annales du théâtre* que publient chaque année MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig et qui vient de paraître chez Charpentier. Cette préface a pour titre :

I. — 1883.

*Étude sur la mise en scène*, et l'on conviendra que personne n'était plus apte pour l'écrire que le directeur éminent qui a successivement et si brillamment fait ses preuves à l'Opéra-Comique, à l'Opéra, et enfin à la Comédie-Française. A ce point de vue, la lecture de l'étude de M. Perrin offre donc un intérêt des plus vifs. Mais cet intérêt s'augmente encore de ce fait que l'étude en question est dédiée à notre confrère Sarcey et qu'elle est en partie une réponse à un certain nombre d'articles du célèbre critique du *Temps* qui, depuis quelques années, est toujours en guerre ouverte avec le directeur de la Comédie-Française.

Cette étude se divise en trois parties : la première et la troisième s'adressent exclusivement à M. Sarcey ; dans la seconde, qui est la plus étendue et la plus importante, nous trouvons les plus curieux et les plus intéressants détails sur la mise en scène au théâtre prise à son origine, et sur ses progrès successifs. On peut dire que ce n'est que lentement que ces progrès se sont produits, et surtout depuis le commencement de ce siècle. Ainsi, croirait-on qu'en 1719, en pleine régence, alors que le luxe était répandu partout, alors que la fortune publique prenait un essor considérable et donnait lieu à des exigences de bon goût et de confort sans cesse augmentés, croirait-on qu'en 1719 le Théâtre-Français était toujours éclairé « à la chandelle » ? M. Perrin constate, d'après un document emprunté aux archives

du théâtre, que chaque soir la salle et ses dépendances étaient éclairées par deux cent soixante-huit chandelles pesant ensemble 40 livres et coûtant 21 francs ? En 1783, il y avait eu progrès ; on comptait cent vingt-huit « bougies » pour la seule rampe du Théâtre-Français. Cette fois la chandelle ne servait plus que dans les couloirs. A ce moment, on songe à substituer l'éclairage à l'huile à celui de la cire, ainsi que cela avait lieu à l'Opéra dont la rampe était éclairée par « 800 mèches, dont chacune donne une fois plus de lumière qu'une bougie ». Nous voilà loin, ajoute M. Perrin, de la lampe électrique et des 8,500 becs de gaz qui éclairent aujourd'hui la salle de M. Garnier et nécessitent une dépense de 1,300 francs par représentation ! M. Perrin entre dans beaucoup d'autres détails également curieux, et, pour ce qui concerne le théâtre contemporain, il s'arrête particulièrement et plus longuement sur la mise en scène de *le Roi s'amuse*, à laquelle il a présidé. On sait que M. Sarcey a précisément reproché à M. Perrin les excès de cette mise en scène dans deux ou trois articles, où il a épanché à ce sujet tout ce qu'il avait de bile contre les procédés de l'administrateur de la Comédie-Française en matière de mise en scène. M. Perrin se défend en fort bons termes à ce sujet : il n'a fait que se conformer aux indications mêmes de la pièce imprimée, et il a eu la complète approbation et de Victor Hugo et de ses deux lieutenants, MM. Vac-

querie et Meurice. Il termine enfin cet intéressant plaidoyer *pro domo* par les lignes suivantes, qui résument toute la partie de son étude particulièrement consacrée à sa réplique aux articles de Sarcey :

« Mais non, il est convenu que je suis un administrateur néfaste pour la Comédie-Française ; vous le dites sous toutes les formes, vous le répétez à satiété, vous tâchez de le persuader à vos lecteurs. Eh bien, Monsieur, je ne crois pas que ce soit là l'avis du public ; je ne suis même pas bien sûr que ce soit le vôtre, et vous m'excuserez de vous dire que ce n'est pas du tout le mien... »

Sarcey a répondu à la réplique de M. Perrin dans son feuilleton du *Temps* du 30 avril. Sa réponse a été aussi courtoise que l'avait été d'ailleurs la partie de l'étude du directeur du Théâtre-Français qui lui était plus spécialement adressée. Sarcey se défend naturellement d'avoir un parti pris absolu contre la Comédie-Française, et surtout contre son administrateur général.

« Si je ne vous regardais pas comme un homme tout à fait supérieur dans votre spécialité, lui dit-il, je ne prendrais pas la peine de vous attaquer et de vous discuter. En somme, j'ai pour votre talent d'administrateur la plus profonde estime, mais cependant je conçois l'administration d'un grand théâtre autrement que vous ne la comprenez, voilà tout. Vous n'en êtes pas moins, à mes yeux, un très galant homme dont, à l'occasion, je serai très heureux de serrer la main... »

On voit donc que la polémique a été des plus courtoises, et nous devons même nous réjouir qu'elle ait eu lieu, car elle nous a valu un travail de M. Perrin des plus intéressants, et elle nous vaudra bientôt encore une série d'articles que Sarcey nous promet d'écrire à ce sujet dans son feuilleton hebdomadaire du *Temps*.

— M. Louis Nicolardot vient de lancer un nouveau « livre-pétard » dans la librairie Parisienne. Sous le titre de *l'Impeccable Théophile Gautier*, il a publié, ces jours-ci, chez M. Tresse, un volume où il cherche à démontrer que l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* ne fut jamais qu'un poète incomplet, sans respect de la syntaxe et de la prosodie et, en somme, très surfait comme écrivain. Tout cela ne prouve pas grand'chose, et le livre de M. Nicolardot ne vaudrait ni plus ni moins que tant d'autres appréciations critiques du même genre, si l'auteur ne les avait aggravées par quelques pages finales, dans lesquelles il paraît vouloir étudier plus particulièrement Gautier au point de vue moral. Que le lecteur se reporte au chapitre XIII du travail de M. Nicolardot. Il y trouvera un certain nombre de révélations absolument cyniques, ordurières et invraisemblables, qui rappellent celles que l'auteur nous avait déjà faites sur Sainte-Beuve, il y a quelque temps. Cette fois, M. Nicolardot a été si loin que son éditeur a dû lui-même expurger son livre et modifier dans ses dernières lignes une phrase pleine d'immondices qui

heureusement ne sera plus qu'à moitié compréhensible, mais qui cependant l'est encore trop en dépit de l'amputation qu'elle a dû subir. M. Nicolardot s'est donc fait la triste notoriété d'un iconoclaste en matière de statues littéraires. Et encore s'il se bornait à tenter de les briser... sans les couvrir de sa bave et de ses ordures!...

— Nous annonçons, dans notre dernier numéro, la retraite définitive de M. Delaunay, sociétaire de la Comédie-Française. Depuis, le sympathique comédien, cédant aux sollicitations du public et à celles de ses camarades, est revenu sur sa décision, et il garde son rang de second doyen jusqu'à une époque indéterminée. Nous avons craint de perdre Valentin et Fortunio, Cœlio et Perdican, réjouissons-nous donc de voir demeurer encore sur la brèche Perdican et Cœlio, Fortunio et Valentin! Malgré cette détermination de M. Delaunay, nous n'en maintenons pas moins les réserves que nous faisons récemment à propos de sa retraite; le public seul et le théâtre profiteront de la prolongation de séjour de l'éminent artiste; quant à lui, parvenu à l'apogée de sa gloire et de son talent, il n'y peut plus rien ajouter.

En remerciement du sacrifice de sa liberté, que M. Delaunay vient de faire à la Comédie-Française, le gouvernement lui a décerné la croix de la Légion d'honneur, pour prix de ses trente-six années de services sur notre première scène. Cette nomination, qui a



été partout sympathiquement accueillie, est la première qui soit octroyée à un comédien en exercice, comme récompense de son talent. En effet, les comédiens décorés antérieurement l'ont été, soit pour des faits spéciaux étrangers au théâtre, soit comme professeurs au Conservatoire. C'est à ce dernier titre, notamment, que MM. Regnier, Obin, Mocker, Got et Faure ont reçu la croix. Cette fois le décret du 4 mai, qui nomme M. Delaunay, vise en le décorant sa qualité de « Sociétaire de la Comédie-Française » avant toutes les autres. On n'avait fait qu'entr'ouvrir, jusqu'à présent, la porte de la Légion d'honneur aux comédiens ; on la leur ouvre toute grande aujourd'hui. Tant qu'on n'y fera passer que des artistes de la valeur et de l'honorabilité de M. Delaunay, nous ne pourrons qu'applaudir, et nous sommes persuadés que, pour l'honneur et la considération de l'Ordre, on n'y fera jamais passer que ceux-là !...

LE SALON DE PEINTURE. — Le 1<sup>er</sup> mai a eu lieu, comme d'habitude, l'ouverture officielle du Salon annuel de peinture et de sculpture. La veille, jour dit du *vernissage*, le Paris curieux s'était précipité en foule à cette solennité, où l'on s'est encore écrasé, croyons-nous bien, un peu plus qu'à l'ordinaire. De plus en plus il devient de bon ton d'aller se faire voir ce jour-là au Palais des Champs-Élysées, et les invitations lancées

deviennent si abondantes qu'on ferait tout aussi bien de laisser l'entrée libre à qui voudrait venir : ce serait peut-être encore le meilleur moyen d'avoir un peu moins de monde.

Il est assez de mode, parmi ceux qui veulent se faire passer pour connaisseurs, de répéter tous les ans que le Salon est en décadence. Il est certain que, depuis que les grands noms s'en tiennent plus souvent éloignés, les œuvres saillantes se font plus rares<sup>1</sup> ; mais en général un Salon vaut l'autre. Cependant on paraît s'accorder à reconnaître que l'ensemble de celui de cette année est particulièrement faible.

Nous exceptons, bien entendu, de cette appréciation des chefs-d'œuvre comme *la Liseuse* d'Henner ; mais le public, qui, à défaut de grives, se contente de merles, fait cercle autour d'œuvres d'un mérite assez contestable, comme le *Christ* de M. Morot, à qui l'on a donné la place d'honneur, car il est la première toile qui frappe la vue quand on entre dans le grand salon. L'idée de la divinité du Christ est absente, et l'artiste

---

1. Voici les noms de peintres marquants qui n'ont rien envoyé cette année au Salon : Baudry, de Beaumont, Bida, Rosa Bonheur, Bonvin, Chaplin, Cormon, Dagnan, Detaille, G. Dupré, Gérôme, Guillaumet, Heilbuth, Isabey, Jacque, E. Lambert, E. Lami, Louis Leloir, H. Lévy, Machard, Meissonier, Merson, G. Moreau, de Neuville, de Nittis, Ribot, Roybet, A. Stevens, Van Marcke, Yvon, Ziem. Et certainement nous en passons, sinon des meilleurs, du moins des bons.

expose tout simplement un homme crucifié; mais alors, puisque l'on entre en plein réalisme, pourquoi cet homme, qui est mort, a-t-il les chairs aussi roses? et, puisqu'il a gravi pieds nus les hauteurs du Calvaire, pourquoi a-t-il les membres aussi propres?

Le sentiment religieux n'occupe aussi qu'une bien petite place dans la grande toile de M. Le Rolle, *l'Arrivée des bergers* : il est vrai qu'il ne s'agit que de Jésus nouveau-né et que l'idée de sa divinité n'a pas encore eu le temps de faire son chemin. Mais c'est toujours là un bon tableau, d'une couleur agréable, et qui est en progrès réel sur les paysanneries un peu fades auxquelles l'artiste semblait vouloir nous habituer.

On regarde beaucoup *l'Andromaque* de M. Rochegrosse : c'est véritablement une œuvre de mérite, surtout pour un artiste de vingt-trois ans. La voix du peuple le désigne pour le prix du Salon; sera-t-elle aussi la voix des dieux qui composent le jury?

M. Georges Bertrand, après l'heureux pétard de son tableau de *Patrie*, dont le succès avait été réel, vient d'en lancer un autre qui a quelque peu raté. On a dit que le sublime est voisin du ridicule; nous ne pensons pas que ce soit du côté du sublime que penche *le Printemps qui passe* de ce jeune peintre, qui est pourtant un de ceux qui ont *quelque chose*. Heureusement il a les années devant lui pour racheter ses erreurs.

En face de l'immense toile de M. Georges Bertrand,

se trouve la non moins immense toile de M. Giron, *les Deux Sœurs*. Sans doute il y a des qualités dans cette œuvre confuse, qui nous donne, dans une note assez exacte, un aspect bien vivant de la place de la Madeleine; mais ce qui fait le sujet du tableau, bien que placé au premier plan, disparaît trop dans la multiplicité des détails. En tout cas, c'est du dévouement que d'entreprendre une toile de cette dimension, qu'on court bien le risque de ne pouvoir placer nulle part.

Nous ne voulons pas passer sous silence la belle vache grandeur naturelle que M. Roll nous offre dans son tableau intitulé : *En Normandie*, et qui fait songer à la célèbre toile de Paul Potter. M. Roll est un vrai peintre, et il le prouve deux fois cette année, tant par le tableau dont nous venons de parler que par le beau portrait qui lui fait face.

M. Schenck, après s'être parqué longtemps avec ses moutons dans les montagnes, a passé, il y a deux ans, par les oies, pour arriver, cette année, à des *Dindons trouvant un supplément* : ce sont des dindons furieux de rencontrer dans les champs une crinoline plus rouge qu'eux. Trop d'esprit nuit, Monsieur Schenck, et votre toile grotesque en est la preuve.

Après toutes ces vastes compositions, on éprouve le besoin de se reposer sur de plus petites toiles, où l'on trouvera mieux son compte. Parmi elles nous citerons

rapidement les jolis soldats de Protais, marchant au bord de la mer *per amica silentia lunæ*; une poétique vue du Tibre, par Hector Le Roux; les paysages de Pelouse, d'Harpignies, de Pointelin; les moutons de Brissot; la vivante et spirituelle *Brasserie* de Jean Béraud; le vigoureux duo de J.-P. Laurens, *le Pape et l'Inquisiteur*. Passons rapidement devant M. Bastien-Lepage, qui refait tous les ans le même tableau. Après avoir étonné le public, ne finit-il pas par l'ennuyer un peu? Cet artiste, que les lauriers de Millet empêchent de dormir, ne nous paraît pas destiné à beaucoup troubler le sommeil de la postérité.

Contrairement à la peinture, la sculpture est, elle, en progrès, et, entre autres œuvres de mérite, il faut signaler surtout les *Premières Funérailles* de Barrias, la *Castalie* de Guillaume, le *Mirabeau aux états généraux* de Dalou, le *Porte-falot* de Frémiet.

Que nos lecteurs aillent, du reste, juger par eux-mêmes. C'est toujours une jolie promenade que d'aller au Salon, situé en pleine verdure des Champs-Élysées. En n'y restant pas trop longtemps, on est sûr de n'y pas trop voir de mauvaises choses et de n'y pas prendre une trop forte migraine. Et puis un bon déjeuner chez Ledoyen n'est-il pas fait pour consoler de bien des croûtes?

BIBLIOGRAPHIE. — Notre confrère, Charles Diguët,

vient de publier chez Lemerre un recueil de ses derniers vers, sous le titre de *Refrains des belles années*. Un des livres de Diguët, bien connu des amateurs, *Blondes et Brunés*, a eu l'honneur d'une citation de Sainte-Beuve. « L'auteur, a-t-il dit, met de la saveur à bien des choses que nous avons coutume de goûter chez Horace et chez les anciens : la mort à côté de la vie, l'amertume dans le plaisir. » Si Sainte-Beuve vivait encore, il nous dirait sans doute, en termes également exquis et choisis, tout le bien qu'il pourrait penser du nouveau recueil de Diguët, dont la pièce suivante donnera une idée à nos lecteurs.

A UNE CHATTE BLONDE

Chère petite chatte aux prunelles de feu,  
Dont les fibrilles d'or brillent dans la pénombre  
De ton alcôve en satin bleu,  
J'aime de ton ronron la cadence et le nombre.

. . . . .  
. . . . .

Alors j'aime à passer sur ton corps doux et blanc  
Ma main ; alors j'adore ordonnancer tes poses,  
Comme dans un rythme savant,  
Pour tes membres félins qu'au plaisir tu disposes.

Je vais jusqu'à ta gorge et dessous ton menton  
Déposer des baisers ; et toi, belle indolente,  
Tu réponds avec un ronron,  
Et, dans ton nonchaloir, tu t'endors insolente.

Ne va pas t'éveiller ; laisse monter l'amour,  
Savoure ta superbe, étrange délicate ;  
Si tu répliquais à ton tour,  
Je craindrais de sentir la griffe de ta patte.

NÉCROLOGIE. — Deux artistes, deux peintres d'une certaine notoriété, bien que d'un talent différent, MM. Jules Goupil et Edouard Manet, sont morts à la fin de la dernière quinzaine, au moment même où s'ouvrait le nouveau Salon.

Le 27 avril notre ami Jules Goupil, qui était venu s'établir à Neuilly pour la belle saison, est mort dans la rue Jacques-Dulud des suites d'une affection de poitrine qu'il avait d'abord été vainement soigner dans le Midi. Né le 8 mai 1839, à Paris, Jules-Adolphe Goupil allait donc entrer dans sa quarante-cinquième année. Il était élève d'Henri Scheffer, l'auteur de la *Charlotte Corday* du Luxembourg, et non de son frère Ary, ainsi que l'ont imprimé quelques journaux. Citons au nombre de ses meilleures toiles : *Le Jeune Citoyen de l'an V* (3<sup>e</sup> médaille en 1873), *les Accordailles*, *la Merveilleuse* (1<sup>re</sup> médaille en 1875), et parmi ses portraits, ceux du député Arthur Picard, le frère d'Ernest (Salon de 1881), et de M<sup>me</sup> Camille Sée, la fille du docteur Germain Sée et la femme de l'ancien député de Saint-Denis, aujourd'hui conseiller d'État (Salon de 1882). Il avait reçu la croix de la Légion d'honneur le 18 janvier 1881.

Jules Goupil, qui avait épousé la fille d'un architecte,

laisse deux jeunes enfants, un fils et une fille. Un de ses frères, Léon Goupil, qui a travaillé autrefois, lui aussi, dans l'atelier d'Henri Scheffer, fait de la peinture de genre.

— Le 30 avril est mort le peintre Edouard Manet le jour même du vernissage au Salon, et le jour même aussi où, par une singulière coïncidence, nous enterriions notre pauvre ami Jules Goupil à Neuilly. Né le 23 janvier 1832, à Paris, Manet venait donc d'accomplir sa cinquante-unième année. Il était fils d'un chef de division au ministère de la Justice.

Manet est connu du public surtout par ses tableaux excentriques. Il était en effet coloriste à sa manière, aimant les tons voyants et criards, le jaune, le bleu ou le rouge, les associant volontiers tous les trois, et attirant en somme la foule autour de ses toiles aussi bien par la singularité de sa peinture que par celle des sujets qu'il traitait. Les connaisseurs lui trouvaient cependant du talent. Son portrait de Faure, celui d'Antonin Proust, sont sérieusement traités ; son fameux tableau *le Bon Bock* (Salon de 1873) a de la valeur. Mais, malgré tout, le nom de Manet ne lui survivra qu'en raison de l'excès de sa fantaisie un peu personnelle et un peu trop libre en matière artistique.

Manet avait jadis, chez Couture, été camarade d'atelier de M. Antonin Proust, député, qui a été ministre des Arts dans le ministère Gambetta. Aussi, lorsque



M. Proust fut nommé ministre, sa première pensée fut elle de donner à M. Manet une distinction qui récompensa d'ailleurs, en cette circonstance, autant la persévérance que le mérite de ce peintre discuté, et il lui fit attribuer la croix de la Légion d'honneur le 30 décembre 1881.

— M<sup>me</sup> Bathilde-Augustine Figeac, ancienne sociétaire de la Comédie-Française, qu'elle a quittée il y a une vingtaine d'années environ pour épouser M. Jules Jaluzot, directeur des magasins du *Printemps*, est morte le 29 avril à Paris. M<sup>lle</sup> Figeac avait d'abord paru sur le théâtre de la Renaissance en 1839, et l'année suivante sur celui de la Porte-Saint-Martin. C'est là qu'elle créa, le 14 mars 1840, le rôle d'Inès de Christoval dans l'unique représentation du *Vautrin* de Balzac. Elle joua ensuite en province et à l'étranger, puis revint à Paris, où elle s'engagea au Vaudeville et enfin au Gymnase. Elle créa à ce dernier théâtre, en 1853, Julie dans *Philiberte* et Marceline dans *Diane de Lys*; enfin, en 1855, elle obtint son meilleur succès dans le personnage de M<sup>me</sup> de Santis du *Demi-Monde*. Elle fut aussitôt engagée à la Comédie-Française où elle débuta, le 2 novembre 1855, dans le rôle de M<sup>me</sup> de Prie du *Gâteau des reines*, comédie de Léon Gozlan, rôle qu'avait créé Augustine Brohan.

Le meilleur succès de M<sup>me</sup> Figeac à la Comédie-Française a été sa création du personnage de la baronne

d'Erlac dans une comédie de Scribe, *Feu Lionel* (23 janvier 1858), qui lui a mérité deux ans plus tard les honneurs du sociétariat.

M<sup>me</sup> Figeac-Jaluzot avait environ soixante ans.

— Le journaliste et homme politique Jules Amigues est mort à Paris le 29 avril. Il était né en 1829. Il a été longtemps, de 1860 à 1869, correspondant du *Temps*, puis du *Moniteur*.

Après la Commune il défendit très vivement Rossel, et fit toutes les démarches possibles pour obtenir sa grâce. Rallié au bonapartisme, il devint l'un de ses plus fervents adeptes, et à ce titre il parvint, en 1877, après le coup d'État du 16 mai, à se faire nommer député dans le Nord ; mais il fut invalidé par la Chambre, et ne put se faire renommer.

Le 2 juin 1870, M. Jules Amigues a fait représenter à la Comédie-Française, en société avec M. Marcelin Desbouts, un drame en cinq actes, en vers, intitulé *Maurice de Saxe*. Les représentations de ce drame, joué en plein été, furent bientôt interrompues par les grands bruits de la guerre. Il disparut de l'affiche après vingt-deux représentations, que les événements rendirent absolument infructueuses. Got, Maubant, Boucher, Seveste (qui a été tué à Buzenval), Coquelin cadet, Prud'hon, Barré, et M<sup>mes</sup> Victoria-Lafontaine, Marie-Royer, Granger, Lloyd, etc., jouaient les rôles principaux de cette pièce, d'ailleurs intéressante, et qui eût

certainement joui d'un meilleur sort en d'autres temps.

M. Jules Amigues avait été décoré de la Légion d'honneur le 15 février 1868.

VARIA. — *Le Salon en vers.* — Nous empruntons au *Triboulet* la fantaisie poétique inspirée à son rédacteur Grelot par l'ouverture du Salon de peinture. Nous en avons retranché les strophes politiques, qui ne sont pas de notre domaine.

MON SALON DE PEINTURE

Je l'ai visité, ce Salon,  
J'ai vu les Glaize, les Vollon  
Et les Toudouze,  
Les Worms qu'on achète à grands frais  
Et les paysages très frais  
Signés Pelouze.

J'ai passé de fort bons instants  
Devant des portraits méritants  
Que Cot expose,  
Et, sans chercher l'heure au cadran,  
Devant les Carolus Duran  
Fait une pause.

Si mon Cinq était moins réduit,  
Bouguereau, je voudrais ta *Nuit*  
Avec ses voiles.  
Et, si j'avais autant d'argent  
Que Grévy, j'irais chez Sargent  
Choisir des toiles.

Il faut se moquer des protêts  
Pour se payer le beau Protais  
De cette année,  
Et quand je contemple un Bonnat  
Je voudrais que l'on m'en donnât  
Une journée.

Rol, plein de sève et de savoir,  
Distribue un peu trop le noir  
A l'aveuglette ;  
On dirait qu'au lieu de carmin,  
Cazot, il a broyé ta main  
Sur sa palette.

.....

Bref, ce Salon n'est pas mauvais ;  
Et cependant, quand je m'en vais  
De cette enceinte,  
Soyons très franc, j'éprouve en moi,  
Au fond du cœur, comme un emoi,  
Comme une étreinte.

Car, hélas ! je ne comprends pas  
Que tant de pauvres ici-bas  
Courent les routes,  
Quand, pour tout un peuple affamé.  
On a dans un local fermé  
Autant de croûtes.

*Le Bilan de FEDORA.* — Cette célèbre pièce vient de quitter l'affiche du théâtre du Vaudeville après cent trente représentations. Sarah Bernhardt est partie avec une troupe spéciale pour représenter *Fedora* en province

et à l'étranger pendant plusieurs mois. Berton et Vois accompagnent l'illustre artiste et vont jouer à ses côtés les rôles qu'ils ont créés au Vaudeville. Après la France, la troupe de Sarah Bernhardt ira en Allemagne, en Suède, en Norvège et peut-être en Russie.

Le bilan financier de *Fedora* au Vaudeville se résume de la manière suivante : Les recettes de la pièce ont produit *un million cent quarante et un mille cinq cent soixante francs*. Sarah a touché pour sa part 100,000 fr. pendant les cent premières soirées, et 45,000 francs pendant les trente dernières. Enfin Sardou, qui perçoit 15 p. 100 de droits d'auteur par soirée, a reçu, à ce titre, une somme de 156,234 francs, sans compter ses billets d'auteur et les droits nouveaux que vont lui rapporter encore les représentations données par Sarah Bernhardt pendant la tournée artistique dont nous venons de parler.

*Le Convoi de Musset.* — Le 2 mai était l'anniversaire de la mort d'Alfred de Musset. On sait que son convoi fut suivi par bien peu de monde. Si l'illustre poète avait vécu jusqu'à nos jours, quelles funérailles splendides n'aurait-il pas aujourd'hui!...

A ce propos, nous trouvons dans *l'Intermédiaire* une lettre inédite de Th. Barrière, qui assistait à ce convoi, hélas ! trop déserté, et qui en parle avec quelques curieux détails. Il vise même dans sa lettre un de nos

confrères très connu, et le malmène assez vivement pour que nous nous croyions obligé de supprimer son nom, que *l'Intermédiaire* donne cependant tout entier. Les curieux pourront rechercher le nom, si bon leur semble, dans la collection de ce journal ; il importe peu d'ailleurs dans la circonstance.

A M. Chéri.

Hôtel des Princes, à Marseille.

Paris, 12 mai 1857.

Mon cher ami, figure-toi que j'ai perdu votre lettre. Le diable me l'a enlevée. Je ne savais plus où écrire, attendu que j'ai une mémoire de linotte. Comment, imbécile, tu es malade ? Eh bien, pourquoi ça donc?... Nos amis sont près de toi, sans doute ? Donne-leur des poignées de main de ma part et dis-leur que je ne pourrai pas aller à Marseille. Nous allons entrer en répétition au Gymnase, et puis d'ailleurs il ferait trop chaud pour nous là-bas, je suis sûr que j'y serais malade tout de suite. Le soleil ne me fait pas de bien à moi, et à toi non plus à ce qu'il paraît. — Une longue lettre, dis-tu ; mais, mon pauvre vieux, je n'ai pas grand'chose à t'apprendre. Je suis très vexé de te savoir malade si loin que ça. Enfin ! guéris-toi. Voilà, je pense, un bon conseil que tu suivras. *Ceci est* du Prudhomme. — Ce pauvre de Musset est mort. Je l'ai accompagné jusqu'au cimetière à pied, bras dessus, bras dessous avec Maquet et l'auteur de *Madame de Montarsy*, et suivi ou précédé par Mario Uchard, Michel Masson, Lévy, etc., etc. Ce qui n'empêche pas que M. X... trouve gracieux de dire... Au fait, lis son article... M. X... m'a bien vu cependant, puisque, dans l'église, il m'a fait remarquer qu'il avait coupé sa barbe, ce qui m'importait pourtant bien peu. M. X...,

qui fait de l'indignation à propos de l'indifférence publique près du cercueil d'un grand poète, n'était pourtant pas si ému que ça, puisqu'il nous a fait des jeux de mots sur les marches de Saint-Roch. Vraiment ces chroniqueurs sont incorrigibles. Enfin ! J'avais envie de réclamer, mais j'y ai renoncé, comme toujours. Je sais que j'étais là-bas, et ça me suffit.

Il y a bien des gens qui s'informaient dernièrement de ta santé ; je vais les chagriner, mais il le fallait !

Je ne te fais pas de style pour cette fois. J'ai trop mal à la tête.

Je te serre la main.

THÉODORE BARRIÈRE.

*L'Intermédiaire* fait la remarque qu'en 1857 le futur auteur de *Tête de linotte* qualifiait lui-même ainsi « sa mémoire ».

*Renan et les Omnibus.* — L'auteur de la *Vie de Jésus* nous donne, dans les intéressants *Souvenirs de jeunesse* qu'il vient de publier, les motifs suivants de son aversion personnelle pour la locomotion en omnibus :

« Au premier occupant est l'affreuse règle de l'égoïsme moderne. Observer dans un monde qui n'est plus fait pour la civilité les bonnes règles de l'honnêteté d'autrefois, ce serait jouer le rôle d'un véritable niais, et personne ne nous en saurait gré. Dès qu'on se sent poussé par des gens qui veulent prendre les devants, le devoir est de se reculer, d'un air qui signifie : « Passez, Monsieur. »

« Mais il est clair que celui qui tiendrait à cette

prescription en omnibus, par exemple, serait victime de sa déférence. Je crois même qu'il manquerait aux règlements. En chemin de fer, combien y en a-t-il qui sentent que se presser sur le quai pour gagner les autres de vitesse et s'assurer de la meilleure place est une suprême grossièreté ?

« J'ai renoncé depuis longtemps aux omnibus : les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place. »

*La Vie d'un comédien.* — Nous avons annoncé la mort de Tronchet, ce fidèle serviteur de la Comédie-Française. Notre ami Delpit vient de lui consacrer dans *le Figaro* un article des plus émus et des plus touchants. Nous croyons devoir conserver ici cette page éloquente qui constitue pour le vieux comédien disparu sa véritable et sa meilleure biographie :

« Je vais vous conter une anecdote touchante. Elle m'a bien ému quand on me l'a dite. C'est, en quelques mots, la vie d'un artiste dramatique, d'un membre de cette grande famille qu'on honore et qu'on aime quand on la connaît bien. Il se nommait Tronchet et appartenait à la Comédie-Française. Pendant trente ans, il y joua les utilités, jusqu'à sa mort, survenue il y a quelques mois.

« Je vois votre étonnement d'ici. Tronchet ? Où



prenez-vous cela? Tronchet? connais pas! Et en effet, on ne le connaissait pas. Pourquoi aurait-on parlé de lui? pourquoi l'aurait-on remarqué? Les comptes rendus ne le signalaient point; il n'y eut jamais lieu de célébrer son talent. Son emploi était des plus modestes. C'est lui qui ouvrait la porte dans *le Gendre de Monsieur Poirier*, pour annoncer : « Monsieur le duc de Montmeyran! » ou bien qui venait dire dans les comédies bourgeoises et en vers :

Monsieur, c'est une lettre  
Qu'entre vos mains, ce soir, on m'a dit de remettre.

« Ses rôles n'étaient jamais plus longs : une phrase ou dix mots!

« Vous comprenez que bien qu'il fût artiste dramatique, bien qu'il appartînt à la Comédie-Française, bien que tout le monde l'estimât, Tronchet n'était pas riche. Il gagnait 350 francs par mois. C'était un homme très doux, d'esprit un peu triste, au regard mélancolique. Il se tenait modestement au foyer, dans un coin, attendant le moment de « jouer son rôle » de dix mots. Les habitués de la grande maison, ducs ou bourgeois, écrivains célèbres ou débutants, allaient toujours à lui et lui serraient la main avec un « Bonjour, Monsieur Tronchet », très affable.

« Il n'en restait pas moins ce que j'appelle l'un des *effacés* de la vie : c'est-à-dire, un être bon, utile, ignoré,

résigné et malheureux ; une de ces créatures qui naissent vouées à l'ombre et à l'obscurité ; un de ces héros bien simples du devoir quotidien, ce devoir qu'inspire l'Évangile, ce devoir modeste de toutes les heures qui est si difficile à accomplir ! Mais, enfin, il y en a beaucoup comme Tronchet. L'humanité, qui vaut mieux qu'on ne le croit, en cache un grand nombre dans ses flancs, de ces êtres qui remplissent de grands devoirs dans de petites choses ! Chaque profession a son Tronchet... On ne connut que sur le tard la vie sublime du Tronchet de la Comédie-Française.

« Il était marié. Sa femme devint folle. « Mettez-la donc à l'hospice ! » lui dit-on. Tronchet refusa. Il garda la pauvre malade chez lui. Et alors ce furent, pendant de longues années, des prodiges d'économie pour que l'infortunée fût entourée de tous les soins, de toutes les prévenances possibles. Il habitait l'une des communes suburbaines de Paris. Tous les soirs, à dix heures, onze heures ou minuit, il retournait là-bas soigner, consoler sa folle.

« Voyez-vous cet homme de bien quittant l'éblouissement et les pompes du théâtre pour s'en aller, à travers le Paris nocturne et désert, tenir compagnie à une pauvre femme démente ? Le voyez-vous, cet obscur, cet inconnu, qui avait coudoyé toutes les gloires, frôlé toutes les célébrités ; cet homme ignoré et pas jaloux ; le voyez-vous quittant M<sup>lle</sup> Mars ou

M<sup>me</sup> Plessis, ou Samson, quittant Ponsard, Émile Augier ou Dumas fils, quittant le prince de Galles, M. le duc de Broglie, ou quelque autre illustration restée au foyer, pour regagner son petit logis bien simple où l'attendait une folle ?

« Un beau jour, il estima que ce n'était pas assez. On ramassa dans la commune un enfant trouvé, personne ne voulait s'en charger. Tronchet l'adopta ! Ce pauvre partageait sa pauvreté ; ce souffrant partageait sa souffrance. Il en est souvent ainsi. Comme si Dieu voulait que, quelque malheureux qu'on soit, on pût toujours secourir un plus malheureux que soi !

« Tronchet mourut. Alors cet homme eut une espèce d'apothéose. Cette *utilité*, ce dédaigné, cet effacé, eut des funérailles superbes. Le deuil était conduit par un membre de l'Institut, M. Emile Perrin ; derrière lui marchaient les plus illustres auteurs de la maison, tous de l'Académie française ; les sociétaires applaudis, les femmes célèbres par leur talent ou leur beauté accompagnaient cet homme de bien à sa dernière demeure. La commune où habitait Tronchet avait voulu que des tambours suivissent, en battant aux champs comme pour un général ; et que des fanfares jouassent sur le parcours comme pour un ministre ! De temps en temps, les hommes s'aperçoivent qu'une grande vertu est supérieure à une grande gloire, et que le devoir accompli vaut mieux que la puissance conquise ! »

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

De Scholl, dans *l'Événement* :

M<sup>lle</sup> M... est la plus délicieuse enfant qu'aient encore vue les salons de Paris. On peut la croire tombée du ciel (département des apparitions).

Un vieil académicien, de l'école de feu Dupaty, admirait la suave jeune fille, qui passait devant lui au bras de son père.

« Comment, Mademoiselle, s'écria l'aimable vieillard, vous marchez?... *Je vous croyais sur une tige.* »

Entendu sous le péristyle de la Bourse :

« Ah! mon ami... il n'y a qu'une ville au monde pour faire fortune, c'est Paris!... Tel que tu me vois, j'ai débarqué ici, il y a quinze ans, avec trente-deux francs dans ma poche!...

— Et maintenant?...

— Maintenant!... j'ai six cent mille francs de dettes! »

Un honorable vétérinaire, membre de l'Académie de Carpentras et auteur d'un livre intitulé *la Race porcine*, vient de trépasser.

L'orateur désigné pour prononcer un discours sur sa tombe commence en ces termes :

« Messieurs! Le regretté confrère que nous pleurons aujourd'hui était, vous le savez, le fils de ses œuvres!... »

(*Gaulois.*)

*Erratum.* — Nous avons publié dans notre *Quinzaine* du 15 avril dernier une pièce de vers intitulée : *Une Existence brisée*, et copiée par nous sur le livre des voyageurs de Montaignillon (Seine-et-Marne), où elle porte la signature de M. Laurent Jacquelot, alors interne en médecine (1877).

M. le docteur Laurent Jacquelot nous écrit aujourd'hui pour nous déclarer que c'est par erreur que son nom figure au-dessous de la susdite pièce de vers, bien que le livre des voyageurs la donne avec sa signature ; mais qu'il s'est borné à la signer pour copie conforme, et qu'il n'en connaît pas l'auteur. Il rectifie, en même temps, l'avant-dernier vers de la dernière strophe :

*De son nom ma bouche était pleine,*

qui doit être rétabli de la manière suivante :

*Qui fut six mois ma souveraine.*

---

## VARIÉTÉS

---

### LE CINQUANTENAIRE DU CHARIVARI

Tous les ans M. Pierre Véron donne une fête brillante à laquelle est convié le tout Paris littéraire et artistique. La fête de cette année était particulièrement intéressante : on y célébrait le cinquantième anniversaire de la fondation du *Charivari*, et à cette occasion M. de Banville a écrit les strophes suivantes, que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs.

#### I

Parisiens ! âme, sourire,  
Beauté pareille au lis fleuri,  
Vous êtes tous, on peut le dire,  
Les amis du *Charivari* !

C'est un révolutionnaire  
Dont nous allons, devoir bien doux,  
Célébrer le cinquantenaire.

— « O ciel ! mais alors, direz-vous,

Il est vieux comme sainte Thècle,  
Il a des ans subi l'affront ! »  
Oui, j'en conviens, un demi-siècle  
A passé vivant sur son front.

Pourtant, sans peur et sans reproche,  
Fidèle au but essentiel,  
Il est jeune comme Gavroche  
Et comme les moineaux du ciel.

Marchant toujours où l'on avance,  
Où jamais l'espoir ne finit,  
Votre pensée est la Jouvence  
Où sans cesse il se rajeunit.

Toujours de ses prunelles claires  
Fixant les cieux d'où vient le jour,  
Il a vos espoirs, vos colères,  
Vos superbes élans d'amour.

Voyez sa chevelure blonde,  
Son regard de Suzanne au bain  
Et son allure vagabonde :  
Il a l'âge de Chérubin !

II

Toujours haïssant le sévise  
Des grands et des petits bourreaux,  
Contre la Sottise et le Vice  
Il s'escrime comme un héros.

Son sourire, que rien ne fane,  
Poursuit Turcaret dans son parc,  
Et la flèche d'Aristophane  
S'envole en sifflant de son arc !

Et les Judas, les vils Alphonses,  
Les filous dont l'œil s'effrait,  
Tout ce qui rampe dans les ronces  
Au bas de l'humaine forêt,

Le délateur, le traître horrible  
Qui n'a pas connu la rougeur,  
Tremblent quand cet enfant terrible  
Leur apparaît, comme un vengeur !

Il est noble et, si l'on y fouille,  
Son passé fort bien réussi  
Vaut bien celui des La Trémouille  
Et des meilleurs Montmorency.

Car toujours, pour calmer sa fièvre,  
Cet ennemi des plats valets  
A trempé son ardente lèvre  
Dans le verre de Rabelais.

III

Qu'il soit joyeux, nul ne le nie.  
C'est là sa gloire ; mais parfois  
Il eut avec lui le Génie,  
Ce grand Warwick faiseur de rois !

Parisienne ! blanche étoile  
Dont l'éclat n'est jamais terni,  
Ton charme divin se dévoile  
Dans tout l'œuvre de Gavarni.

Ce symphoniste philosophe  
A su dérouler les accords  
De la mystérieuse étoffe  
Sur les lignes de ton beau corps,  
Et mieux que tous, il a su comme  
L'émail de tes petites dents,  
Empressé de mordre la pomme,  
S'enfonce avec amour dedans !

Daumier, que la satire mène,  
Avec les Juvénals frayant,



A peint la Comédie humaine  
Ainsi qu'un Balzac effrayant ;

Et sous un pantalon précaire  
Ivre de dandysme et d'orgueil,  
A montré son Robert Macaire  
Avec le bandeau noir sur l'œil !

Puis, raillant la sottise plate,  
Vint le gai, l'ingénieux Cham,  
Dont la plaisanterie éclate,  
Folle comme un coup de tam-tam !

#### IV

Mais c'est fini des épopées.  
Des cocotes, pâles comme eux,  
Invitent à leurs priapées  
Un tas de funèbres gommeux.

Leur moisson, qui n'était pas grasse,  
Toujours s'appauvrit ; mais Grévin  
A su trouver la triste grâce  
De tout ce monde maigre et vain ;

Et nul n'a mieux peint les allures  
Des insidieuses Laïs  
Éparpillant leurs chevelures  
Couleur de rose et de maïs.

Ainsi sous leur crayon s'allume  
Tout un monde prodigieux.  
Voilà qui va bien. Mais la plume ?  
Elle a fait aussi de son mieux.

En ses colères indignées,  
*Charivari* nargue le temps ;  
Il a des verges à poignées,  
Encor pour au moins cinquante ans.

Puis il aura le vent en poupe  
Si votre amitié lui sourit.  
Car, comme Riquet à la Houppe,  
Vous savez donner de l'esprit !

Donc, vous tous, buveurs d'ambroisie  
Qui dédaignez le vin banal,  
Aimez-nous, ô foule choisie !  
Et, saluant votre journal,

Pour fêter son cinquantenaire,  
Qu'un applaudissement nourri  
Fasse, avec un bruit de tonnerre,  
Un immense — charivari !

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

---

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : La Nouvelle et l'Ancienne *Perle du Brésil*. — Barbier-Dojat. — Bibliographie. — Théâtres : Français, Vaudeville. Nécrologie : Louis Viardot, M<sup>m</sup><sup>s</sup> Drouet.

*Varia* : Les Portraits du siècle. — Hugo et Saint-Victor. — Musset et le *Charivari*. — Beaumarchais fabuliste. — A propos des *Demoiselles de Saint-Cyr*. — Pour une jument.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Une lettre inédite de M. Legouvé.

---

LA QUINZAINE. — *La Nouvelle et l'Ancienne PERLE DU BRÉSIL*. — C'est un peu un coin de l'histoire si populaire et déjà presque oubliée du vieux boulevard du Temple qu'il faut rappeler et évoquer ici pour parler de la reprise de cette *Perle du Brésil* qui a été un des premiers véritables succès de l'Opéra-National, lequel est devenu ensuite le Théâtre-Lyrique. L'Opéra-Comique

vient de nous rendre (17 mai) avec un certain éclat ce charmant ouvrage auquel a tant nui son absurde et incompréhensible livret, et qui en a cependant triomphé par sa seule valeur musicale.

*La Perle du Brésil* n'avait pas d'abord été écrite pour l'Opéra-National, mais bien pour l'Opéra-Comique où régnait alors M. Émile Perrin. Nous sommes, en effet, en 1850. MM. Gabriel, Sylvain Saint-Étienne et Félicien David ont porté leur œuvre commune au futur directeur de l'Opéra et de la Comédie-Française. David n'avait jamais rien donné au théâtre et, pour son coup d'essai, il avait eu la malechance de tomber sur le livret le plus ennuyeux et le plus obscur qui fut jamais. Aussi M. Perrin s'empressa-t-il de déclarer, après examen, qu'il acceptait l'opéra du maître, mais à la condition de faire reviser entièrement, selon les exigences de son théâtre, le livret sur lequel il était écrit. MM. Gabriel et Sylvain Saint-Étienne, qui s'imaginaient sans doute avoir composé un chef-d'œuvre, refusèrent net la proposition, et ils s'en allèrent du coup porter *la Perle* à la direction de l'Opéra-National qui accueillit avec une joie véritable, vu l'état de disette de son répertoire, la bonne fortune qu'on venait lui offrir. C'est donc au boulevard du Temple, dans l'ancienne salle du Théâtre-Historique, si brillamment illustrée par les grands drames de cape et d'épée d'Alexandre Dumas, que le 22 novembre 1851 *la Perle du Brésil* fut représentée pour la première fois.

A cette époque, la troupe de l'Opéra-National était des plus modestes ; elle se recrutait un peu de tous les côtés, même parmi d'anciens artistes oubliés des grands théâtres lyriques de la capitale. Nous vîmes successivement sur cette scène encore en enfance Bouché et Poultier de l'Opéra, et même un moment la fille du grand chanteur Duprez elle-même interprétant un opéra de son père qui, sous le titre de *Joanita*, n'eut qu'un simple et éphémère succès de curiosité. Ainsi dans *la Perle* le rôle de l'amiral, qui est le plus développé de l'ouvrage, fut chanté par Bouché, basse profonde qui avait tenu jadis honorablement son emploi à l'Opéra et qui produisit un grand effet au boulevard du Temple. Un ténor du nom de Philippe, qui venait on ne sait d'où et qui y est sans doute retourné, créa le rôle de l'amoureux Lorenz, dans lequel figure l'adorable romance si connue : *Zora, je cède à ta puissance...* Il y a dans *la Perle* un chef de sauvages dont le rôle était chanté par une basse-taille à la voix cuivrée et tonitruante qui se nommait Junca. C'était un beau et grand gaillard, de formes un peu athlétiques, et qui remplissait à lui seul toute la scène pendant que sa voix remplissait toute la salle. Ce Junca devint bien vite populaire : tous ceux qui ont suivi les représentations du Théâtre-Lyrique au boulevard du Temple se souviennent certainement du succès tout particulier qu'il obtint dans le personnage du prince Kadoor, ce bel Indien de *Si j'é-*

*tais Roi* auquel il donnait tant de couleur locale !... Les cantatrices étaient également sans passé artistique. Une demoiselle Duez, élève de M<sup>me</sup> Damoreau, créa le rôle de Zora. Elle y eût été remarquable, sans un déplorable défaut de prononciation qui enlevait beaucoup de charme à sa voix d'ailleurs très brillamment exercée. Enfin une dame Guichard, dont personne n'avait jamais ouï parler et qui n'était plus de la première jeunesse, chanta d'une manière inattendue et avec une habileté de vocalisation rare le joli boléro du premier acte qui compose tout le rôle de la comtesse de Cavallos. Cette dame Guichard quitta peu après le théâtre, et nous ne savons ce qu'elle est devenue.

*La Perle du Brésil*, après deux ou trois représentations, commençait à faire un chemin plus ou moins brillant lorsque survint le coup d'État du 2 décembre. Hélas ! la pauvre *Perle* ne fit plus que des recettes dérisoires, puis se releva médiocrement après la tourmente, et finit par quitter définitivement l'affiche. En même temps disparut M<sup>lle</sup> Duez dont la destinée est également demeurée inconnue.

L'opéra de Félicien David ne fut remis à la scène qu'en 1858, par M. Carvalho, qui venait de se signaler avec éclat comme directeur du Théâtre-Lyrique. Le nouveau directeur avait amené avec lui au boulevard du Temple une cantatrice dont le seul nom offrait une certitude de succès. Nous avons nommé sa femme,

M<sup>me</sup> Miolan-Carvalho, qui soutint si longtemps et avec tant de gloire le répertoire ancien et nouveau du Théâtre-Lyrique. M. Carvalho reprit aussitôt pour elle cette *Perle du Brésil*, qui lui dut d'être enfin interprétée comme elle le méritait. On sait ce que M<sup>me</sup> Carvalho fit du rôle de Zora, tout le monde l'y a entendue; d'ailleurs cette reprise de l'ouvrage de Félicien David était en quelque sorte une révélation, grâce à l'interprétation des trois principaux rôles, laquelle mettait dans leur vraie lumière les adorables inspirations du maître. En effet, aux côtés de M<sup>me</sup> Miolan parurent la basse Balanqué, dans le rôle de l'amiral, et le ténor Michot, dans celui de Lorenz. Ce Balanqué avait créé tout récemment avec un succès énorme le rôle de Méphistophélès dans le *Faust* de M. Gounod. Jamais personne ne l'a joué comme lui, ni Faure, ni Gailhard, ni Maurel, ni aucun autre. C'était bien le véritable Méphistophélès du poème et de la légende. Quant à Michot, il soupira la romance du premier acte et sa partie du grand duo du second acte avec un charme inexprimable. Cette reprise de *la Perle* fut donc éclatante et durable. Cependant, quand elle fut épuisée, l'opéra de Félicien David dormit de nouveau un long sommeil lequel n'a pris fin qu'en 1883, et grâce au même M. Carvalho qui vient de nous rendre cette charmante partition bien digne d'être dorénavant maintenue au répertoire.

C'est une cantatrice américaine, M<sup>lle</sup> Nevada, qui chante aujourd'hui le rôle de Zora. La nouvelle venue, — qui ne l'est que pour Paris, paraît-il, car elle est déjà connue à l'étranger, — a une suffisante habitude du théâtre et une grande habileté de vocalisation. Ajoutez à cela un petit accent exotique qui lui donne ce charme particulier qui a déjà tant profité à la jolie Marie Van Zandt. En somme, grand succès pour M<sup>lle</sup> Nevada qui sera certainement avant peu classée, elle aussi, au nombre des étoiles.

Voici maintenant le tableau exact des divers interprètes principaux de *la Perle du Brésil* aux trois époques dont nous venons de parler :

|                    | 1851.                  | 1858.        | 1883.       |
|--------------------|------------------------|--------------|-------------|
| Salvador.          | MM. BOUCHÉ.            | BALANQUÉ.    | COBALET.    |
| Lorenz.            | PHILIPPE.              | MICHOT.      | MOULIÉRAT.  |
| Rio.               | SOYEZ.                 | FROMANT.     | CHENNEVIÈRE |
| Le Chef brésilien. | JUNCA.                 | SERÈNE.      | BELHOMME.   |
| Zora.              | M <sup>mes</sup> DUEZ. | M. CARVALHO. | NEVADA.     |
| La Comtesse.       | GUICHARD.              | MOREAU.      | DUPUIS.     |

L'ensemble de l'interprétation actuelle de *la Perle* est satisfaisant, mais l'orchestre dirigé par M. Danbé a plus de droits encore aux félicitations de la critique. Il a notamment enlevé avec une verve et une maestria bien remarquables la belle ouverture de l'ouvrage et rendu avec les nuances les plus délicates le difficileux prélude symphonique qui ouvre le troisième acte.



Quant au livret de MM. Gabriel et Sylvain Saint-Etienne, M. Carvalho a prié M. J. Barbier de le rendre un peu plus clair. L'habile arrangeur n'y est parvenu qu'à moitié, ce qui est déjà bien méritoire. En effet, cet imbroglia obscur, qui rappelle *Haydée* et qui semblerait avoir été calqué sur le livret de *l'Africaine*, si ce dernier opéra avait existé en 1851, cet imbroglia ne présente aucune sorte d'intérêt, et il a fallu que Félicien David montrât presque du génie pour que sa charmante partition ait pu, nous le répétons, triompher de l'ennui profond qui s'en dégage.

BARBIER-DORAT. — Nous avons eu la bonne fortune de recevoir de M. Paul Lacroix les vers suivants d'Auguste Barbier, qui sont absolument inconnus. Nous les reproduisons avec l'intéressante lettre d'envoi qui les accompagne.

« Je vois avec plaisir que M. d'Heylli s'occupe de recueillir dans sa charmante *Gazette anecdotique*, qui est un bien précieux répertoire des curiosités littéraires de notre temps, les poésies intimes d'Auguste Barbier, qui, avant de devenir l'auteur politique de *la Curée*, était un bien aimable poète élégiaque et même anacréontique.

« Voici une pièce exquise de ce poète-là, que mon ami Alphonse Royer m'avait fait connaître à la fin de l'année 1829, lorsqu'ils composaient ensemble un roman

bien remarquable, que j'ose dire inspiré et peut-être un peu corrigé par moi, lorsque mon éditeur, Eugène Renduel, le fit imprimer et le publia *sous mes auspices*. Ce roman historique, *les Mauvais Garçons*, est certainement ce qu'Alphonse Royer a fait de mieux, et ce n'est pas non plus ce qu'Auguste Barbier a fait de plus médiocre.

« C'est dans une soirée de novembre 1829 que le futur auteur de *la Curée* nous lut en petit comité cette *rêverie au coin du feu* intitulée : *S'il était feu!* que je fis paraître immédiatement dans *le Mercure du dix-neuvième siècle*, dont j'étais rédacteur en chef concurremment avec mon digne et regretté ami Amédée Pichot.

« Je crois que cette jolie pièce ne déparera pas votre excellente *Gazette anecdotique*.

#### S'IL ÉTAIT FEU!

Voici l'hiver : l'oiseau quitte la branche,  
La bise souffle, et sur ma vitre blanche  
Le froid commence à dessiner des fleurs.  
L'hiver est triste et long pour une fille...  
Pourtant, auprès de mon feu qui pétille,  
Je dis tout bas, en essuyant mes pleurs :

Ah! si l'ami que rêve ma jeune âme  
De mon foyer était la douce flamme,  
L'hiver vaudrait les plus belles saisons;  
Et le printemps, et toutes ses merveilles,  
Ses frais gazons et ses roses vermeilles,  
Me riraient moins que l'éclat des tisons!

S'il était feu, que me feraient la bise,  
Le ciel brumeux avec sa couleur bise,  
La blanche neige et ses flocons épais ?  
Que me ferait de voir glaçonner l'onde ?  
Que me ferait de voir geler le monde ?  
S'il était feu, gèlerais-je jamais !

S'il était feu, pour sa moindre étincelle,  
Je donnerais tous mes biens de pucelle,  
Mon priez-Dieu, mon lévrier Médor ;  
Je donnerais ma colombe au pied rose,  
Le myrte blanc que chaque jour j'arrose,  
Mon luth d'ébène et mon crucifix d'or.

Je donnerais tout, jusqu'à ma parure,  
Mon manteau vert et ma lourde fourrure,  
La grande croix que tant j'aime à porter,  
Mon chaperon et ma robe isabelle ;  
Je donnerais le bonheur d'être belle  
Et le bonheur de l'ouïr répéter.

S'il était feu, le titre de baronne,  
Tout un duché, tout l'or d'une couronne,  
Me charmeraient et me tenteraient peu.  
Quand même au ciel je pourrais être un ange,  
Je ne sais pas si je ferais l'échange  
D'un coin du ciel pour le coin de mon feu.

Oh ! quel plaisir, toute seule et follette,  
A lutiner la flamme violette,  
A l'agacer, et toujours à la voir  
Se denteler, se dérouler en bande,  
Sauter, bondir, danser la sarabande  
Tout à l'entour de mon grand foyer noir !

Que j'aimerais, devant la rouge braise,  
Sur mes chenets poser mes pieds à l'aise,  
Rêver d'amour sans trouble et sans pâleur !  
S'il était feu, que je serais joyeuse,  
Sous les longs plis de ma robe soyeuse,  
D'envelopper son humide chaleur !

S'il était feu, j'en prendrais soin extrême.  
Pendant le jour, il aurait ce qu'il aime :  
Force rameaux de chêne et de sapin ;  
Puis, quand mes yeux verraient la nuit descendre,  
Je le mettrais sur un bon lit de cendre  
Pour sommeiller en paix jusqu'au matin.

Enfin, je crois qu'au gré de mon envie  
Je le ferais brûler toute ma vie ;  
Jusqu'à ma mort je voudrais le nourrir ;  
Et je n'aurais qu'un souci, qu'une crainte :  
Ah ! ce serait de voir sa flamme éteinte,  
Car, s'il mourait, il me ferait mourir !

« *Post-scriptum.* Dorat, y es-tu? — Oui, oui, Auguste Barbier était alors un tout jeune poète blanc et rose, bien timide et bien modeste, parlant peu, écoutant beaucoup, mené à la lisière par Alphonse Royer, ne connaissant que les *mauvais garçons* du règne de François I<sup>er</sup> et ne prévoyant guère la révolution de 1830. A huit mois de là, il était l'auteur triomphant de *la Curée*, qui parut pour la première fois (la République lui pardonne !) dans le journal de la duchesse de Berry et d'Émile de Girardin, dans *la Mode*. J'oubliais de vous

dire que la poésie doratique : *S'il était feu*, avait paru, en novembre 1829, dans le vingt-septième volume du *Mercur*e du dix-neuvième siècle. Elle n'était signée que de l'initiale du nom de l'auteur, à la demande expresse de celui-ci, qui ne se livrait pas encore aux hasards de la publicité. Le feu couvrait sous la cendre. Vous verrez cela dans mes *Mémoires* posthumes. »

BIBLIOGRAPHIE. — Sous le titre de *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, notre aimable confrère, Victor Fournel, vient de réunir une série d'études biographiques et anecdotiques sur un certain nombre de personnages en vue appartenant ou ayant appartenu à l'art ou à la littérature. En effet, il s'agit surtout dans ce piquant volume de gens de lettres ou d'artistes disparus : Aug. Barbier, Villemessant, Offenbach, Gavarni, Henri Monnier, Janin, Vitet, Th. Gautier, E. de Girardin, etc.

C'est par sa partie anecdotique que le recueil d'articles de V. Fournel offre le plus d'intérêt. On y trouve notamment sur Offenbach, Janin, Villemessant et Girardin des révélations bien curieuses et parfois bien amusantes. Nous y renvoyons nos lecteurs, ne pouvant que nous borner ici à leur signaler un livre qui leur présentera, en dehors de sa forme attrayante et sérieuse à la fois, une série de renseignements documentaires dignes d'être toujours consultés et conservés.

Nous reprocherons seulement à M. Fournel d'avoir été

peut-être un peu sévère pour celui qui fut nommé le *Prince des critiques*, et à ce propos nous renverrons nos lecteurs à la Variété que nous avons donnée, dans notre numéro du 28 février, sous le titre de : *Commencements de Jules Janin* : elle se termine par un jugement de Sainte-Beuve, auquel M. Fournel lui-même reconnaît, nous n'en doutons pas, une grande autorité en matière de critique littéraire.

THÉÂTRES. — La Comédie-Française vient de reprendre (12 mai) *les Demoiselles de Saint-Cyr*, l'une des plus amusantes comédies qu'Alexandre Dumas père ait données à la rue de Richelieu. La pièce date déjà du 25 juillet 1843 ; elle va donc entrer prochainement dans sa quarante et unième année d'existence, et elle semble avoir été écrite hier, tant elle est vive, spirituelle et brillante. On ne l'avait pas jouée au Théâtre-Français depuis le 21 juillet 1861.

A l'origine, *les Demoiselles de Saint-Cyr* avaient cinq actes ; mais lors de la reprise de 1851, M. Régnier proposa de refondre en un seul les deux derniers actes, qui faisaient longueur ; depuis, la pièce a toujours été jouée ainsi, et elle figure de même dans le *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas. C'est également cette dernière version en quatre actes qui vient d'être reprise aujourd'hui.

Dans la nouveauté, *les Demoiselles de Saint-Cyr* ont eu

quarante représentations consécutives. On a joué ensuite cette jolie comédie cent trente fois, de 1844 à 1861. La reprise actuelle prend donc le chiffre de cent soixante et onzième représentation.

Voici la distribution des rôles aux diverses époques de ces représentations :

*Saint-Hérem* : MM. Firmin (1843); Leroux (1845); Worms (1883).

*Dubouloi* : Régnier (1843); Coquelin aîné (1883).

*Le duc d'Anjou* : Brindeau (1843); Ad. Dupuis (1845); Delaunay (1849); Metrême (1861); Le Bargy (1883).

*Charlotte* : M<sup>mes</sup> Plessy (1843); Denain (1845); Madeleine Brohan (1851); Barretta (1883).

*Louise Mauclair* : M<sup>mes</sup> Anaïs (1843); Aug. Brohan (1851); Reichemberg (1883).

Le grand succès de la reprise actuelle a été pour M. Coquelin et pour M<sup>lle</sup> Barretta. M. Le Bargy est bien de sa personne, distingué, porte élégamment le costume si brillant du règne de Louis XIV, mais il a encore beaucoup à apprendre comme comédien. Ce n'en est pas moins une utile recrue pour le Théâtre-Français, surtout en vue de l'avenir.

Tout le monde sait que Brunswick a été le collaborateur de Dumas pour cette pièce, mais qu'ainsi que cela se passa pour beaucoup d'autres pièces de l'auteur

des *Demoiselles de Saint-Cyr*, d'après les conventions faites, Brunswick garda l'anonyme.

— Le théâtre du Vaudeville vient de nous donner une comédie nouvelle (19 mai) tirée d'un roman de M. Albéric Second, *la Vie facile*, et qui a également paru sous ce titre à la scène. M. Paul Ferrier avait été adjoint à l'auteur du roman pour sa transformation en pièce de théâtre.

La comédie nouvelle a réussi; elle est à la fois amusante et dramatique et met en scène, dans son deuxième acte, de fort curieux et piquants tableaux de la vie parisienne contemporaine. Une intrigue suffisamment intéressante, qui pour un moment tourne un peu au noir, se relie très habilement aux scènes épisodiques de cette fine et spirituelle comédie que jouent avec leur succès habituel Dupuis, Dieudonné, et M<sup>mes</sup> Legault et Pazza. En somme, joli succès d'été, qui n'exige qu'un peu de pluie pour se consolider et devenir durable.

NÉCROLOGIE. — Le 5 mai est mort à Paris le célèbre critique d'art Louis Viardot. Tout le monde connaît les intéressantes études qu'il a publiées sur les plus illustres collections et sur les musées les plus fameux de l'Europe. C'est là le meilleur titre littéraire de cet écrivain distingué, auquel on doit, en outre, des traductions de nouvelles et de romans étrangers et des articles de journaux et de revue. Un moment directeur du



Théâtre-Italien en 1838, Louis Viardot y fit la connaissance de M<sup>lle</sup> Pauline Garcia, sœur de la Malibran, qu'il épousa deux ans plus tard, et qui lui survit. Il y avait d'ailleurs vingt et un ans de différence d'âge entre les deux époux, Louis Viardot étant né en 1800 et sa femme en 1821.

— Le 11 mai, Victor Hugo a perdu sa vieille et fidèle amie, inséparable compagne de sa vie depuis de nombreuses années, M<sup>me</sup> Drouet, ancienne actrice, qui avait eu un moment de célébrité sous le nom de Juliette, lorsqu'elle créa à la Porte-Saint-Martin le rôle épisodique de la princesse Negroni, au cinquième acte de *Lucrece Borgia* (2 février 1833). Le rôle n'a que quelques lignes, et il exigeait de son interprète plus de beauté que de talent. Juliette y réussit complètement. Voici d'ailleurs en quels termes enthousiastes Th. Gautier traçait, quelques années plus tard, dans *le Figaro* de 1837, le portrait de la future M<sup>me</sup> Drouet :

« La tête de M<sup>lle</sup> Juliette est d'une beauté régulière et délicate ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée, les yeux sont diamantés et limpides. Tous ses traits, charmants en eux-mêmes sont entourés par un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement, par

la vigueur du contraste, l'éclat diaphane et lustré. »

M<sup>me</sup> Drouet tenait et dirigeait la maison de Victor Hugo depuis la mort de la femme de l'illustre poète. C'est à elle qu'on était d'abord présenté dans le salon du maître, dont elle faisait les honneurs avec beaucoup de distinction, de grâce et de réserve. Les amis de Victor Hugo lui ont fait des funérailles solennelles. Tout le Paris artistique et littéraire, le monde officiel lui-même, ont défilé devant son cercueil et l'ont accompagné au cimetière. Un discours d'adieu a été prononcé par M. Vacquerie en présence de la foule des admirateurs et des amis de Victor Hugo, qui n'eussent pas été, à coup sûr, plus nombreux ni plus respectueux s'il se fût agi des funérailles de M<sup>me</sup> Victor Hugo elle-même. Cet excès de solennité a même donné lieu à quelques appréciations de journaux un peu sévères et un peu vives que nous devons nous borner à signaler.

VARIA. — *Les Portraits du siècle.* — La Société philanthropique vient d'ouvrir à l'École des beaux-arts, au profit des malheureux auxquels elle vient en aide, une exposition exceptionnelle qui fait même une sérieuse concurrence au Salon des Champs-Élysées. Nous voulons parler des *Portraits du siècle*, choisis parmi les plus célèbres, soit par le nom du personnage représenté, soit par le nom de l'artiste, qui aient été peints depuis l'année 1783.

Ainsi David, Gérard, le baron Gros, Greuze, Géricault, Girodet, M<sup>me</sup> Lebrun, Prud'hon, Ingres, Ary Scheffer, Delaroche, Horace Vernet, Winterhalter, Carolus Duran, Bonnat, Paul Dubois, Ricard, Baudry, Meissonier, etc., sont représentés à cette admirable exposition par leurs portraits les plus connus. Le catalogue ne mentionne pas moins de 356 toiles, toutes d'un très grand intérêt, soit comme valeur artistique, soit comme curiosité historique.

Nous ne saurions signaler toutes les toiles célèbres exposées ; les portraits les plus estimés, qui ont figuré depuis cent ans dans nos Salons successifs, se retrouvent là, et leur assemblage donne lieu aux études et aux rapprochements les plus intéressants. Il démontre tout d'abord que nos artistes contemporains sont loin d'être inférieurs à leurs illustres prédécesseurs, et que le *Portrait d'Émile de Girardin*, de Carolus Duran, par exemple, est aussi remarquable que le *Portrait de M. Bertin* par Ingres. Les belles toiles historiques et officielles de Gérard, de David, de Gros, etc., attirent tous les regards, mais celles d'Ary Scheffer, de Delaroche, de Bonnat, soutiennent admirablement la comparaison. La peinture de Scheffer et de Delaroche paraît même un peu fade aujourd'hui à côté du brillant coloris des beaux portraits de Carolus Duran et de Paul Dubois. En somme, on sort émerveillé de cette belle exposition qui rapproche avec tant d'intérêt les anciens et les mo-

dernes sans que les uns ni les autres aient trop à souffrir des points de comparaison que les visiteurs ne manquent pas d'établir entre eux.

*Hugo et Saint-Victor.* — M. Paul Lacroix, qui s'est chargé de corriger les épreuves des *Deux Masques*, de son ami Paul de Saint-Victor, nous envoie la communication suivante :

« En corrigeant les épreuves du troisième et dernier volume des *Deux Masques*, œuvre posthume de Saint-Victor, je suis frappé de ce magnifique passage sur l'athéisme de Diderot, quand je me rappelle que Saint-Victor était, devait être l'exécuteur testamentaire de Victor Hugo :

« La tête et le cœur du colosse étaient d'or : pourquoi faut-il descendre à ses pieds de fange ? Pourquoi faut-il que des idées nouvelles aient ravagé cette vaste intelligence, comme des vents de peste soufflant sur un beau pays ? Je lui passe encore ses fantaisies libertines, quoiqu'il soit pénible de voir ce génie robuste se raccourcir sur le *Sopha* de Crébillon fils, et radoter, en fausset d'eunuque, les sottises érotiques des *Bijoux indiscrets*. Mais cette rage de destruction qui le saisit par accès, cette négation furibonde de l'immortalité de l'être, l'acharnement sacrilège avec lequel il dissèque et manipule l'âme pour n'y trouver que matière, l'espèce

d'enthousiasme impie qu'il importe dans ces violations du tribunal intérieur, voilà ce qui épouvante et ce qui consterne, comme le signe de la Bête imprimé sur un front sublime ! Et où l'athéisme est-il allé se nicher, en possédant Diderot ? Dans le cerveau d'un *royant*, dans le tempérament d'un prophète, au centre d'une intelligence dont toutes les tendances rayonnent vers l'idéal et vers l'infini ! Diderot athée, c'est la flamme brûlant son foyer, c'est l'aigle niant le soleil. C'est pourquoi sa grande figure fera toujours peur aux âmes ; c'est pourquoi il restera toujours un doute sur cette mémoire, une tache sur cette renommée ; c'est pourquoi le drapeau sinistre, qu'on arbore au sommet des villes malades de la peste, flottera toujours sur son œuvre. On ne nie pas Dieu impunément sur la terre : les hommes devancent sa justice et couvrent d'un voile noir le nom qui leur rappelle cet outrage. »

Saint-Victor, en fait de croyance religieuse, était de la communion de Victor Hugo.

Une dame polonaise, indiscrete et audacieuse comme toutes les Polonaises, demanda, un jour, à Victor Hugo s'il croyait à l'immortalité de l'âme : « Madame, lui répondit le grand poète avec la plus noble simplicité, si je ne croyais pas à l'âme immortelle, je ne serais pas Victor Hugo. »

*Musset et LE CHARIVARI.* — Claretie, à propos du

cinquantième de la fondation du journal *le Charivari*, nous signale l'appréciation suivante de ce journal sur les débuts en poésie d'Alfred de Musset :

« *Le Charivari*, acharné en politique, n'est pas très calme en littérature. Il n'épargne point Victor Hugo, dont on vient à peine d'interdire *le Roi s'amuse*. Il s'exprime ainsi sur un livre de vers dont il signale l'apparition et qui est tout simplement *le Spectacle dans un fauteuil*, de Musset, c'est-à-dire *Namouna, la Coupe et les Lèvres* et *A quoi rêvent les jeunes filles* : « M. Alfred de Musset est un grand jeune homme blond qui fait des volumes jaunes... Ses sizains sont lourds et traînants... Tout cela constitue un matériel de parlage énorme au travers duquel peu de choses étincellent, si tant est même qu'une étincelle puisse jaillir de cet indigeste fatras ! »

Cette appréciation date de 1833. Musset avait vingt-trois ans, et *le Charivari* ne pouvait guère se douter que « le grand jeune homme blond » qu'il traitait alors avec tant de désinvolture entrerait sitôt dans l'immortalité.

*Beaumarchais fabuliste*. — Il faut convenir que le soleil éclaire parfois de bonnes bévues. Témoin la suivante, qu'on a pu voir briller un de ces jours derniers en plein *Soleil*... de M. Hervé :

« Cependant on a pensé que l'expérience de M. Paul Bert valait celle du conseil d'État, et c'est lui que l'on a

chargé d'une besogne qui ferait plier les épaules des jurisconsultes les plus expérimentés. Aussi, malgré nous, pensions-nous à *ces vers de la fable* :

Il fallait un calculateur,  
Ce fut un danseur qui l'obtint. »

Allons, feuille estimable à tous égards, tout *Soleil* que vous êtes, nous vous souhaitons *un poco più di luce*. Vous ne coûtez, il est vrai, que cinq centimes, mais votre prix réduit ne vous autorise pas à faire de Beaumarchais un fabuliste. Nous admettons encore que les registres de votre mémoire aient été brouillés pour un instant, mais nous ne vous pardonnons guère d'être assez étranger aux règles de la prosodie pour ignorer que deux vers à terminaison masculine ne peuvent se suivre sans rimer entre eux.

*A propos des DEMOISELLES DE SAINT-CYR.* — Nous empruntons au livre de M. Victor Fournel, dont nous avons parlé plus haut, *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, l'anecdote suivante, à laquelle la reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr* donne un intérêt d'actualité.

« A la suite des *Demoiselles de Saint-Cyr*, que Dumas avait fait jouer en 1843 à la Comédie-Française, il s'était engagé entre lui et Jules Janin une grande bataille qui ne présageait guère leur liaison future. Janin avait exécuté dans son feuilleton la pièce et l'auteur.

Dumas répondit en relevant les bévues de son adversaire, en le traitant d'ignorant, de Fréron (ce qu'il croyait une grosse injure), d'homme qui mord tout le monde. La polémique alla si loin qu'elle aboutit même à un duel qui a laissé des souvenirs homériques dans l'histoire des combats singuliers. Les adversaires ne parlaient de rien moins que de s'exterminer et de s'anéantir. Ces deux vaillants sortirent pourtant sains et saufs de la terrible rencontre qui devait faire pâlir celle de Roland et d'Olivier, et ils se tendirent la main ; on assure même que ce fut avant de s'être battus, tant chacun d'eux, au moment décisif, craignit de priver la littérature française d'une de ses gloires ! Ils avaient l'amitié aussi facile l'un que l'autre, et, à partir de ce grand jour, ils se tutoyèrent. »

*Pour une jument.* — La Société protectrice des animaux étend aussi sa protection aux poètes. Sur un rapport de M. Coppée, elle vient d'accorder une mention honorable et une prime de 50 francs à la jolie pièce suivante, qui est de M. Alfred Poussin.

#### LA JUMENT MORTE

Pauvre bête, pauvre Mignonne,  
Nous te devons bien un adieu,  
Toi, si courageuse et si bonne !  
Tes pareilles vivent trop peu.



C'est un deuil dans notre demeure.  
Nous ne t'aimions pas à moitié !  
Ton pauvre maître qui te pleure,  
Si tu le voyais, fait pitié.

Quoiqu'il n'eût pas grande richesse,  
L'an dernier, il avait eu soin,  
Pour le repos de ta vieillesse,  
De t'acheter un petit coin.

Tu l'avais compris, pauvre bête,  
Et, s'il passait sur le chemin,  
Tu présentais ta bonne tête,  
Et lui te flattait de la main.

De la haie écartant la branche,  
Oh ! qu'il aura le cœur serré  
De ne plus voir sa jument blanche  
Venir à lui du fond du pré !

Mignonne, adieu. Ta tâche est faite,  
Tu dors dans le royaume noir.  
Repose en paix !... chacun répète :  
Mignonne a bien fait son devoir.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Un mot bien amusant raconté, nous dit *l'Illustration*, par M<sup>me</sup> Drouet, la défunte amie de Victor Hugo :

Un jour, se mettant à la fenêtre pour entendre chanter, dans sa cour, un petit garçonnet à qui elle jeta deux sous, — toutes les autres fenêtres de la cour demeurant muettes, — elle entendit le gamin s'écrier en ramassant les 10 centimes :

« Deux sous? Tout ça? Pour une maison à cinq étages, deux sous! *Donnez-vous donc la peine d'être orphelin.* »

~~~~~

Un vieux marquis, qui en est encore à commettre son premier acte de générosité, se promenait avec un de ses neveux dans une contre-allée des Champs-Élysées, quand un mendiant à barbe blanche s'approche timidement et lui demande l'aumône.

« C'est assommant, s'écrie le marquis, ces gens-là sont insupportables! *On a beau ne rien leur donner, ils demandent toujours.* » (Voltaire.)

~~~~~

Un député rend compte de son mandat, et l'assemblée, assez froide pendant sa harangue, accueille la péroraison avec un enthousiasme qui se traduit par de chaleureux applaudissements.

De retour chez lui, l'orateur, inquiet, prend à part

son secrétaire, qui l'avait accompagné, et, lui mettant la main sur l'épaule :

« Mon cher ami, vous me promettez d'être sincère ?  
— Oui, Monsieur. — Vous avez vu la satisfaction de mes électeurs ? — Certainement. — *Est-ce que j'aurais dit quelque bêtise ?* »  
(Événement.)

~~~~~  
L'an dernier le jeune D... faisait une cour assidue à la fille d'un riche pharmacien, qu'il espérait épouser, et, à cette époque, quand il parlait de son futur beau-père, il ne disait jamais que : « Le grand savant !... le fameux chimiste !... »

Malgré tous ses efforts pour être agréé, le jeune D... a été éconduit. Et maintenant, quand on lui parle de son ancienne future : « Ah ! oui, dit-il du ton le plus dédaigneux, la fille de l'herboriste ! »
(Gaulois.)

~~~~~  
Entendu aux Folies-Bergère :

« Voyez-vous, ma petite Augustine, il y a une chose que vous devriez faire dans votre position.

— Laquelle ?

— Écrivez-lui, à ce monsieur qui vous a séduite. Peut-être qu'il fera quelque chose pour vous...

— Oh ! non !... je n'oserais jamais, d'abord !...

— Et pourquoi donc ?

— Je ne le connais pas assez pour ça ! »

(Gaulois.)

---

## VARIÉTÉS

---

### UNE LETTRE INÉDITE

DE M. LEGOUVÉ

SUR SA TRAGÉDIE DE *MÉDÉE*

On sait qu'en 1853 M. Ernest Legouvé avait composé une tragédie dont Médée était le principal personnage et que M<sup>lle</sup> Rachel avait d'abord accepté de jouer. Nous avons exposé dans notre récent volume, *Rachel d'après sa correspondance*, les motifs pour lesquels la grande artiste refusa ensuite de tenir ses engagements. M. Legouvé publia alors sa pièce en brochure, et ce n'est qu'en 1856 qu'elle fut enfin représentée par M<sup>me</sup> Ristori.

La lettre suivante a été adressée par l'éminent écrivain à un rédacteur du journal *l'Assemblée nationale*, à propos du compte rendu que celui-ci se proposait de faire de *Médée*. Cette lettre est inédite et fait partie d'une collection d'autographes à laquelle notre *Gazette* doit déjà de précieuses communications. M. Legouvé a bien voulu nous autoriser à la publier ici. Elle constitue une véritable étude dramatique et littéraire sur le vif intérêt de laquelle nous croyons inutile d'insister.

1854

Monsieur,

Mon libraire m'écrit que vous avez pris la peine de passer chez lui pour lui demander un exemplaire de mon ouvrage, afin d'en rendre compte dans votre feuilleton de lundi prochain.

Je vous demande, à ce propos, la permission de vous écrire ce que j'aurais été heureux de vous dire, si j'avais eu le plaisir de vous rencontrer : ce sont quelques aperçus sur les idées dans lesquelles j'ai conçu mon ouvrage et sur les études que j'ai faites à ce propos. Vous êtes un critique trop instruit et trop sérieux, Monsieur, pour que je croie n'être ni importun ni indiscret en vous demandant quelques moments d'attention.

Avant tout, j'ai pensé qu'il fallait rendre Médée pathétique, c'est-à-dire passionnée, pleine de mouvements contraires, passant de la fureur à l'attendrissement, de l'affection à la haine, aimant ses enfants avec délire, et en même temps violente jusque dans sa maternelle tendresse ; et pour cela j'ai fait de Médée ce qu'elle était réellement, une *barbare* et non une Grecque. Qu'est-ce, en effet, que Médée ? Une fille de ces sombres et sauvages régions que notre armée foule aujourd'hui, une femme élevée dans cette religion de sang et de supplices que les savants travaux des Allemands nous ont fait connaître depuis dix ans, une prêtresse de la farouche Diane Taurienne... Et voilà pourquoi elle a tant épouventé la Grèce par son attentat ! voilà pourquoi sa terrible figure a traversé la légende grecque, frappant sur son passage tous les esprits de stupeur, à la façon de cette Méduse, dont la rapproche je ne sais quelle mystérieuse parenté de nom. C'est qu'elle était tout autre chose qu'eux, qu'elle formait le contraste le plus frap-

pant avec la nature fine, élégante, gracieuse de la Grèce, et apportait au milieu de ces peuples, plus civilisés qu'elle, tous les orages, tous les emportements, tous « les haut et les bas » (pardonnez-moi cette expression vulgaire) des natures primitives et passionnées.

On me reprochera peut-être d'avoir prêté à Médée des sentiments trop complexes pour un personnage antique, et par conséquent, de l'avoir modernisée. A cela je peux répondre que j'ai suivi la règle que nous ont donnée les trois grands tragiques grecs. En effet, — et je ne fais ici que vous rappeler, Monsieur, ce que vous savez mieux que moi, — les trois grands tragiques ont traité tous trois, chacun à son époque, le même sujet, le meurtre de Clytemnestre par Oreste. Eschyle vient le premier. Que fait-il? Il nous montre Oreste allant droit à sa mère, la saisissant comme un juge saisit un coupable, lui disant : « Tu as tué mon père, donc tu dois mourir de la main de son fils ! » et la tuant, en effet, sans hésitation et presque sans trouble. Voilà l'art primitif ! Sophocle vint ensuite, et, quoique ce fût peu d'années après, l'art avait marché, le cœur humain s'était développé, enrichi, il avait d'autres besoins. Sophocle le dit : un fils ne peut pas tuer sa mère de cette façon ! car il commence à lui prêter des doutes, des troubles ; bien plus, il crée à côté de lui un autre personnage, sa sœur Electre qui, n'étant pas, elle, chargée de l'action même, peut être bien plus violente

dans ses paroles, et qui, en effet, exalte, anime, pousse Oreste : le poète a divisé ce meurtre « en deux », pour ainsi dire, afin de le faire comprendre.

Euripide vient le troisième. La civilisation de l'âme (pardonnez-moi ce mot) avait encore marché. Que fait-il ? Il complique encore cent fois plus l'action d'Oreste de remords, de défaillances, de douleurs. Eh bien, voilà, selon moi, la règle à suivre quand on transporte une figure antique sur la scène moderne : faire ce qu'ont fait les maîtres et ce qu'ils feraient aujourd'hui : lui prêter la richesse des sentiments de notre époque, mais en lui laissant la couleur antique de la poésie. Car remarquez bien que je ne veux pas qu'on fasse d'une Grecque une Française, ce serait absurde ! Il faut non seulement développer dans le personnage antique les sentiments généraux, éternels, mais donner à ces développements mêmes la couleur, le parfum, la poésie de l'antiquité. C'est ce que Racine a fait si admirablement pour le rôle de Phèdre, et ce qu'il a si mal fait pour le rôle d'Hippolyte. Hippolyte est un Français, voilà pourquoi il ne vaut rien ; Phèdre reste antique, malgré la complexité toute moderne de ses sentiments ; voilà pourquoi elle est admirable. Racine nous a donné dans cette même pièce le modèle de ce qu'il fallait faire et de ce qu'il fallait fuir. Au reste, l'horticulture nous présente un fait fort curieux, et qui me paraît définir à merveille la manière à employer pour transporter un personnage

antique sur la scène moderne. On fait venir d'un pays lointain une fleur rare et inconnue chez nous, le dahlia, par exemple. Cette fleur est très belle de couleur, de forme, mais elle est simple, c'est-à-dire ornée d'un seul rang de pétales, et ayant pour cœur un tapis pressé d'étamines, autrement dit de graines. On veut rendre cette fleur double. Que fait-on? On la sème, on la cultive, on la soigne, et, au bout d'un certain nombre de semis, la fleur devient double. Mais, qu'est-ce qu'une fleur double? C'est une fleur dont toutes les étamines, c'est-à-dire toutes les graines, se sont changées, développées, élevées en pétales. Voici, selon moi, la règle à suivre : *développer tout ce qui est en germe* dans le personnage antique, de façon qu'il soit toujours lui-même, jusque dans ses variations.

Un autre point qui m'a fort préoccupé est celui-ci : rendre Médée intéressante, sans lui rien ôter des crimes que lui prête l'histoire. Pour cela, j'ai tâché de mettre en relief ses désespoirs à côté de ses attentats, de montrer que, si elle fut la plus grande coupable de l'antiquité, elle en fut aussi la plus grande victime ; que tous ses forfaits lui ont été pour ainsi dire dictés par quelque trahison de Jason, que c'est lui qui est le grand auteur de ses meurtres, et que la poésie, cette juste dispensatrice des châtimens et des récompenses, se doit à elle-même de faire retomber l'anathème sur la tête qui le mérite.



Voilà, Monsieur, une bien longue lettre, et cependant je vous demande la permission d'y ajouter quelques mots.

Vous avez été certainement frappé, en étudiant l'époque mythologique dans l'antiquité, d'un fait curieux : c'est que la société pose alors sur deux points d'appui, ou, si vous l'aimez mieux, sur deux hommes, le civilisateur par la force et le civilisateur par la pensée, le héros et le poète : l'un qui purge la terre des monstres, qui dessèche les marais, qui défriche les landes, qui arrête ou emprisonne les torrents; l'autre qui donne les lois, enseigne les arts utiles, apprend aux hommes les vertus primitives, *Hercule* et *Linus*, *Thésée* et *Amphion*, *Jason* et *Orphée*.

C'est cette pensée qui m'a fait créer le personnage d'Orphée, personnage que me donnait l'histoire, puisqu'il a fait avec Jason l'expédition de Colchide, et qui m'a servi, comme le chœur antique, à donner à ma fable son sens moral. Orphée soutient et protège dans *Médée* les droits du mariage et la faiblesse de la femme; c'est, ce me semble, le rôle de la poésie.

Voilà, Monsieur, ce que j'eusse voulu dire, avec bien d'autres choses, si j'avais pu prévoir le plaisir et l'honneur que vous me faites en rendant sitôt compte de mon ouvrage. Permettez-moi de croire que la bienveillance de M. Malac<sup>1</sup> et de son illustre ami<sup>2</sup>, qui est

---

1. Directeur du journal où devait paraître l'article.

2. M. Guizot, l'ancien ministre de Louis-Philippe.

aussi le mien, n'est pas le seul motif de votre empressement si aimable, et que l'initiative que j'ai essayé de prendre en défendant à outrance, et contre mon intérêt, les droits des hommes de lettres, m'a attiré aussi votre bonne proposition. Je compte retourner à Paris lundi et j'aurai certainement le plaisir d'aller vous remercier, je ne dis pas de l'article — car vous trouverez peut-être ma pièce plus digne de critiques que d'éloges, et certes ! vous en avez mille fois le droit — mais du moins d'avoir été au-devant de mon seul désir : trouver pour mon ouvrage des juges sérieux et instruits.

Veillez agréer, etc.

E. LEGOUVÉ.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.





# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO II — 15 JUIN 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : Henri Rivière. — Abd-el-Kader. — Laboulaye. — Colonel Taillant. — Lettres inédites de Louis Veillot. — Voltaire et la liberté religieuse. — Petits vers. — Théâtres : Comédie-Française, Gaîté, Porte-Saint-Martin.

*Varia* : Le Grand Prix. — Fêtes pantagruéliques. — *Henri III* et les Fenayrou. — Hommage à Victor Hugo. — Les Œuvres de M. Auger. — Le mot *Estafette*. — A Fontenoy. — La Fontaine revu et augmenté. — Le Tour du monde.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : La dernière page d'Henri Rivière.

---

LA QUINZAINE. — *Henri Rivière*. — *Abd-el-Kader*. — *Laboulaye*. — *Colonel Taillant*. — Triste quinzaine que celle qui vient de s'écouler ! Au moment même où tout paraissait calme et tranquille, et tandis que chacun se félicitait de la manière heureuse dont venait de se terminer le couronnement de l'empereur de Russie, que messieurs les nihilistes ont consenti à ne pas trou-

bler, on apprenait à Paris la mort lamentable du commandant Rivière au Tonkin et celle de plusieurs officiers et soldats placés sous ses ordres. C'est dans une sortie entreprise contre un ennemi trop nombreux que le commandant Rivière et quelques-uns des siens ont été victimes de leur audacieuse bravoure.

Très connu dans le monde parisien, Henri Rivière était, en même temps qu'un marin éminent, un lettré des plus distingués. Voici, sommairement résumés, ses brillants états de service dans la marine :

Henri-Laurent Rivière, né le 12 juillet 1827. Entré à l'École navale en 1843; aspirant, 1<sup>er</sup> août 1845; enseigne de vaisseau, 1<sup>er</sup> septembre 1849; lieutenant de vaisseau, 29 novembre 1856; capitaine de frégate, 1<sup>er</sup> juin 1870; capitaine de vaisseau, 30 janvier 1880. Il commandait en cette qualité, au moment de sa mort, la division navale de la Cochinchine, depuis le 19 novembre 1881. Il était officier de la Légion d'honneur.

Comme écrivain Henri Rivière a donné à la *Revue des Deux Mondes* quelques nouvelles qui ont eu un vif succès par leur originalité et le soin extrême avec lequel elles étaient écrites. *Pierrot* et *Caïn* sont les modèles du genre et les meilleurs récits dus à Henri Rivière, qui a publié également en ces derniers temps un intéressant volume sur la Nouvelle-Calédonie. Mais c'est surtout dans ses livres de pure imagination que le regretté marin a trouvé sa réputation d'écrivain. Signalons particu-

lièrement à ce point de vue *le Meurtrier d'Albertine Renouf*, qui date de 1867, et qui était si fortement conçu et écrit. Au théâtre Henri Rivière a donné trois pièces : *la Parvenue* (Comédie-Française, 30 août 1869); *Berthe d'Estrées* (Vaudeville, 1872), et *Monsieur Margerie* (Vaudeville, 1875). La première de ces pièces est celle qui a le mieux réussi. Elle a eu vingt-quatre représentations de suite à la Comédie-Française, où elle fut jouée par Got, Febvre, Prud'hon, et M<sup>mes</sup> Devoyod, Jouassain et Marie Royer.

— Le célèbre émir Abd-el-Kader est mort à Damas le 26 mai. Voici en quels termes son fils aîné a annoncé cet événement au Président de la République :

*A S. A. Jules Grévy, président de la République.*

Damas, 26 mai.

Avec douleur j'ai l'honneur de vous faire part du grand malheur qui nous frappe dans la personne de mon père, l'émir Abd-el-Kader, décédé la veille de ce samedi, à minuit.

Par sa dernière volonté et la voix unanime de toute la famille, j'en ai été élu le chef. Je viens prier Votre Altesse de croire à mon attachement bien dévoué au gouvernement français.

MOHAMED,

Fils aîné de l'émir Abd-el-Kader.

Abd-el-Kader était né en 1806. Tout le monde connaît le rôle considérable qu'il a joué dans notre colonie afri-

caine en vue de nous en disputer la possession. Devenu prisonnier de la France, puis mis en liberté sous la seule caution de sa parole d'honneur, l'ancien émir s'était retiré à Damas, et il s'y était acquis une grande popularité et une haute estime, d'abord par sa fidélité au maintien de sa parole, ensuite et surtout par son admirable et courageuse conduite en 1860, lors des insurrections de Syrie.

Tandis que le gouverneur de Damas, Ahmed-Pacha, ne donnait aucun ordre pour empêcher le massacre des chrétiens, Abd-el-Kader se mit, avec ses Algériens, à la disposition du consulat de France, et au péril de sa vie il sauva je ne sais combien de malheureux — plus de quinze mille — en les recueillant dans sa propre maison ou en les conduisant sous sa protection personnelle à la forteresse. Sept de ses serviteurs furent tués devant lui en défendant les chrétiens contre les fanatiques qui voulaient les massacrer. Le gouvernement français récompensa Abd-el-Kader en lui donnant le grand cordon de la Légion d'honneur, et à cette même occasion la plupart des souverains de l'Europe imitèrent la France en envoyant à l'émir le grade le plus élevé de leurs ordres.

Abd-el-Kader était très fier de la haute récompense que lui avait donnée la France en lui décernant la Légion d'honneur. *Le Temps* raconte à ce sujet la touchante anecdote qui suit :

« Vaincu par nous, il n'imaginait pas qu'il fût possible

à quiconque de nous vaincre à son tour. Les premiers succès des armées allemandes, en 1870, le laissèrent d'abord incrédule. Les désastres qui suivirent le jetèrent dans la consternation. Les victoires de l'Allemagne semblaient être pour lui un amoindrissement de la gloire attachée à ses anciennes défaites ; elles lui étaient une blessure personnelle. A cette époque, des visiteurs étrangers, des touristes, de passage à Damas, crurent flatter ses rancunes en allant lui narrer avec complaisance les désastres de nos armées. Abd-el-Kader s'excusa d'avoir à sortir quelques instants, et les pria de l'attendre ; il revint revêtu du grand cordon de la Légion d'honneur. C'est ainsi qu'il fit comprendre à ses visiteurs l'inconvenance de leur langage. »

Dans ce même article du *Temps*, auquel nous empruntons ce passage, nous trouvons le portrait suivant de l'émir, portrait qui le peint tout à fait en ses derniers temps :

« Son visage avait gardé sa beauté régulière, pleine de gravité et de mélancolie. Le tour de ses paupières, qu'il avait conservé l'habitude de peindre en noir, — à la mode arabe, — donnait à ses yeux une expression de fatigue et de souffrance. Des moustaches peu fournies et une barbe toujours soigneusement teinte faisaient ressortir la pâleur de ses traits. Petit de taille, médiocrement vigoureux, mais nerveux et souple, il portait comme vêtement de dessus une longue robe de soie

de couleur voyante, bleu clair ordinairement, qui laissait voir l'extrémité de ses bras nus. Un turban blanc des kodjas enroulait sa tête de plis coquettement ajustés. Sous ce vêtement de *thaleb* (savant), les allures générales, les mouvements du corps, laissaient deviner l'homme qui, pendant son jeune âge, s'était fait remarquer par son habileté à manier le cheval, la lance et le yatagan. Ce fut, en effet, un des côtés particuliers de la jeunesse d'Abd-el-Kader que l'égale culture donnée à son esprit et à son corps, contrairement aux mœurs des Arabes, qui leur font négliger l'une ou l'autre de ces deux éducations. Il y a eu en lui, jusqu'à la fin de sa vie, du lettré qui avait appris auprès des marabouts de Mahieddin la théologie et la jurisprudence de sa nation, et du soldat élevé aux rudes travaux de la guerre. »

— M. Édouard Laboulaye vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Ses ouvrages historiques, ses livres d'économie politique et même ses romans allégoriques (*Paris en Amérique* et *le Prince Caniche*), lui avaient donné une grande situation littéraire. Cependant, quand il se présenta à l'Académie en 1880, pour y remplacer M. de Sacy, la docte assemblée lui préféra M. Maxime Du Camp à qui elle donna 18 voix, tandis qu'il n'en put obtenir que 6. L'homme politique chez M. Laboulaye, n'a pas été à la hauteur de l'écrivain; il y a eu un peu d'inconsistance dans ses opinions, et à ce propos il y a dans sa vie publique une certaine histoire d'encrier



qui a fait le tour du monde lors du plébiscite de 1870, auquel il s'était rallié.

M. Édouard Laboulaye appartenait depuis 1845 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le lieutenant-colonel Taillant, l'héroïque défenseur de Phalsbourg pendant la guerre allemande, vient de mourir à l'âge de soixante-sept ans. On sait que ce brave militaire tint tête à un ennemi nombreux avec une simple poignée d'hommes, et qu'il ne rendit la place confiée à sa défense qu'après avoir épuisé toutes ses ressources, et au moment où les habitants, ses troupes et lui-même étaient sur le point de mourir de faim. Un de ses officiers, M. Boeltz a tenu un journal très-exact et très-suivi de ce siège mémorable. Voici en quels termes il raconte la première entrevue du commandant prussien avec le colonel après la reddition de la place :

13 décembre. — « Dans la matinée, le major de Giese est entré en ville avec une escorte de cavaliers. Durant une entrevue avec M. Taillant, il se passa une scène que je dois noter. M. de Giese, en abordant notre brave commandant, remarqua son air abattu et sa tristesse, et le spectacle de cet ennemi que ni le feu ni le fer n'ont pu vaincre, et que la faim seule oblige à capituler, l'émeut et fait couler ses larmes. Il s'avance vivement près de M. Taillant et lui serre la main, en proie à une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler. »

Il nous semble qu'il y a dans ce fait si simple et si

touchant un sujet de tableau tout indiqué et un succès certain pour un Detaille ou un de Neuville.

LETTRES INÉDITES DE LOUIS VEUILLOT. — Voici deux jolis billets, absolument inédits, écrits par Louis Veillot dans un style aimable et facile, plaisant et spirituel, bien différent de celui de ses dures et vives polémiques religieuses ou politiques. Ces deux billets font partie d'une riche collection d'autographes que son complaisant propriétaire veut bien mettre de nouveau à la disposition de notre *Gazette*.

I

*A Sainte-Beuve.*

Cher Monsieur, vous avez oublié de me donner votre adresse dans la plus agréable lettre que j'aie reçue de ma vie, et, comme elle ne m'a pas été remise directement ni immédiatement, j'ai cherché jusqu'à ce moment le moyen d'y répondre. Je viens enfin de le trouver et je me hâte de vous dire toute la joie que je ressens, non de vos compliments, qui me sont pourtant bien précieux, mais de votre amitié. Qui m'aime dans les idées où je suis aime ce que j'aime, et voilà ce qui me remplit le cœur d'une allégresse incomparable. Certainement, cher Monsieur, je mettrai à votre disposition avec empressement tout ce que j'ai fait et qui pourra me paraître encore lisible; mais faites quelque chose pour moi de votre côté et permettez que je vous porte moi-même ce paquet. Je ne suis pas tellement occupé que je ne puisse me donner une ou deux heures de délassement et, à moins que votre médecin ne vous défende absolument ma visite, je

vous prie de la recevoir. Nous verrons comment nous pourrions faire pour vous donner une épreuve du journal. Je n'ai pas besoin de vous dire que la chose serait faite déjà si elle ne dépendait que de moi.

Adieu, cher Monsieur et cher ami, mille vieilles et nouvelles et bonnes amitiés.

LOUIS VEUILLOT.

44, rue du Bac.

II

*A Monseigneur de Mérode.*

24 décembre 1864.

Monseigneur,

Voici l'oracle que j'entends du fond désolé de ma cuisine : « Un gentil pot-au-feu, du veau à la minute, un légume et deux faisans !... » Ça fait un joli dîner. Or, Monseigneur, fournissant les faisans, il serait très doux pour nous et très grand à vous de fournir aussi l'assaisonnement, qui serait l'honneur de votre présence et la joie de votre appétit. Je sens bien que nous sommes téméraires, mais vous avouerez que nous sommes aussi très encouragés. Il est bien probable que vous avez donné votre Noël ; mais, si le lundi vous restait, les faisans peuvent attendre. Tâtez votre grand cœur et répondez un mot. Demain ou lundi ?

Vous ne pouvez pas imaginer l'effet de ces faisans tombant dans une cuisine comme la nôtre, un jour de maigre absolu. Venez contempler ce spectacle. Le rayonnement de la cuisinière ne s'éteindra pas de quelques jours !

Recevez nos souhaits de bonne fête, encore plus vifs et plus profonds que nos remerciements.

Votre très reconnaissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

VOLTAIRE ET LA LIBERTÉ RELIGIEUSE. — Nous avons trouvé dans le *Journal de Genève* la communication de deux lettres inédites de Voltaire relatives au rôle qu'il a joué dans la lutte de la liberté religieuse contre l'intolérance. Elles ont un certain intérêt d'actualité et ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs <sup>1</sup>.

« Voltaire écrivait à M. Necker, le frère du futur ministre de Louis XVI, qui l'avait sollicité en faveur d'un protestant mis aux galères pour cause de religion :

11 janvier 1764, au château de Ferney.

J'écris sur-le-champ, Monsieur, à M. le duc de Choiseul pour votre martyr le cordonnier. Il me paraît qu'il a bien peu de foi et de zèle, puisqu'il veut renoncer à la gloire d'être galérien pour la bonne cause. Ce n'est pas ainsi qu'en usaient les premiers chrétiens, tous gens très sensés, qui aimaient à la folie les coups de bâton et la corde.

Quoi qu'il en soit, j'envoie en sa faveur un beau mémoire, qui peut-être ne servira de rien, car j'ignore si M. le duc de Choiseul se mêle des galériens comme des galères, et si l'emploi dont est revêtu le bonhomme Chaumont n'est pas dans le département de la feuille des bénéfices. J'écris au hasard à la Cour, où l'on ne sait pas seulement s'il y a des huguenots aux galères. Je m'intéresse à ce Chaumont, à qui je dois une lettre de vous et qui m'a valu le plaisir de vous dire combien j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE,  
Gentilhomme de la chambre du Roy.

---

1. Ces deux lettres sont en la possession de M. Fréd. Necker, arrière-petit-fils du destinataire.

L'intervention de Voltaire fut suivie d'un prompt succès : « M. de Choiseul, écrivait-il le 16 février à M. l'avocat de Végobre, a délivré des galères le nommé Chaumont, dont tout le crime était d'avoir entendu un sermon au Désert. Il a quelques compagnons dont je ne désespère pas de briser les fers et les rames. L'esprit de tolérance commence à s'introduire sur les ruines du fanatisme. Bénissons-en Dieu. »

Encouragé par la réussite de sa première demande, M. Necker était, en effet, revenu à la charge auprès de Voltaire, et lui avait signalé d'autres « martyrs » à délivrer. Il recevait à ce sujet du seigneur de Ferney une nouvelle lettre que voici :

15 février 1764.

Ayez la bonté, Monsieur, de m'envoyer les noms, surnoms, métiers, galères, numéros, de vos martyrs de la sottise, condamnés à ramer par le fanatisme. Il ne serait pas mal de spécifier en marge les mérites de chaque particulier, par exemple : Isaac, pour être allé armé entendre la parole de Dieu ; Jacob, pour avoir donné un soufflet à un prêtre ; Daniel, pour avoir parlé irrévérencieusement de la présence réelle, etc.

Je ne vous réponds pas de ressembler à la Vierge Marie qui tire, tous les samedis, une âme du purgatoire ; mais je vous réponds que j'enverrai la liste et que je ferai ce qui dépendra de moi pour que l'on ne fasse plus de martyrs. On peut aller au ciel par tant de voies agréables, qu'il est ridicule d'y aller par celle-là. Je serai fort aise que l'ami Chaumont vienne me faire une paire de souliers et qu'il se souvienne surtout du proverbe : *Ne sutor ultra crepidam...*

La visite eut effectivement lieu, comme le raconte le

pasteur qui s'était chargé de présenter à Voltaire son intéressant protégé : « ..... Je lui dis que j'avais amené un petit homme qui venait se jeter à ses pieds pour le remercier de ce que, par son intercession, il venait d'être délivré des galères; que c'était Chaumont que j'avais laissé à son antichambre, et que je le priais de me permettre de le faire entrer. Au nom de Chaumont, M. de Voltaire me témoigna un transport de joie et sonna tout de suite pour qu'on le fit entrer. Jamais scène ne me parut plus bouffonne et plus réjouissante.

« Quoi! lui dit-il, mon pauvre petit bonhomme, on « vous avait mis aux galères! Que voulait-on faire de « vous? Quelle conscience de mettre à la chaîne un « homme qui n'avait commis d'autre crime que de prier « Dieu en mauvais français! » Il se tourna plusieurs fois vers moi en détestant la persécution... »

Malheureusement la nouvelle tentative de libération ne paraît pas avoir réussi aussi bien que la première. « Si j'ai été assez heureux », mandait Voltaire à M. de Végobre le 4 mars suivant, « pour tirer ce pauvre Chaumont des galères, je crains bien de ne pas réussir à rendre le même service à ses camarades; mais vous savez qu'en France les circonstances des affaires changent presque tous les jours, et ce qu'on pouvait hier on ne le peut demain. »

PETITS VERS. — Nous copions les suivants sur un

album que nous avons déjà plusieurs fois ouvert à l'intention de nos lecteurs. Ces vers, signés du pseudonyme Ch. Beaugenêt, sont du Dr Marchal (de Calvi), mort il y a quelques années, et qui était l'un des plus fougueux admirateurs de Hugo. Les vers en question s'adressent, en effet, aux détracteurs du poète en général :

Ergoteurs de syllabe, éplucheurs de brins d'herbe,  
Ils jugent en maçons le monument superbe,  
Déplorent dans l'Eden l'absence du râteau  
Et doutent qu'Aphrodite ait le front assez beau!  
Insensés qui, pouvant s'abreuver de lumière,  
Ne voient dans le rayon que le grain de poussière!

CH. BEAUGENÊT.

— Les petits vers suivants étaient-ils inédits avant l'apparition du deuxième volume des trop fameux *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*, où nous venons de les copier ? Nous ne saurions le dire. Ils s'appliquent au prince Louis-Napoléon, président de la république, et dont l'attitude en apparence inoffensive et généralement silencieuse donnait lieu à tant et à de si diverses interprétations.

S'il dit un mot,  
C'est qu'il parle d'Empire ;  
S'il ne dit mot,  
C'est alors qu'il conspire.  
Ainsi, traître s'il parle et traître s'il se tait,  
Il trahit de toute manière.  
Et Baze crie, alors qu'il fait un p. :  
« Ah ! pour le coup, voilà le canon de brumaire ! »

THÉÂTRES. — Le 25 mai la Comédie-Française nous a donné, sous le titre de *Toujours*, un petit acte en prose de M. Charles de Courcy qui nous a transporté pour un moment au Palais-Royal ou aux Variétés. Nous avons ri aux larmes, nous commençons par le dire : eh ! mon Dieu ! par ce temps de chaleur, en dépit de quelques critiques moroses et prudes et de ce qu'ils pourront dire, nous déclarons nous être follement amusé ! Il faut voir Cadet-Coquelin dans son rôle de Martonge, qui n'est, à tout prendre, qu'un monologue, mais que ce brillant comédien enlève avec une verve et un entrain extraordinaires. L'hiver prochain, pour racheter cette petite débauche de gaieté extravagante, la Comédie-Française nous jouera quelque grosse tragédie, et *Toujours* sera oublié. En attendant, allez voir jouer cette amusante folie, surtout si vous avez le spleen !

Allez aussi à la Gaîté, qui vient de nous rendre le *Henri III et sa cour* d'Alex. Dumas. Voilà un fier drame, un vrai drame historique et romantique dans la force des mots ! Et comme il est découpé, taillé et crânement campé, ce drame illustre entre tous où l'intérêt ne languit pas et qui, malgré quelques vieilleries de style, a les allures les plus simples et les moins compliquées. Aussi passe-t-il, à juste titre, pour le meilleur drame de son auteur.

C'est le 11 février 1829 qu'il a été joué pour la première fois. Je doute fort qu'un seul de ses interprètes



d'alors soit encore de ce monde aujourd'hui. Michelot a créé Henri III, et M<sup>lle</sup> Leverd, Catherine, mère de ce prince; Firmin jouait Saint-Mégrin, et Joanny le duc de Guise; enfin, M<sup>lle</sup> Mars a créé la duchesse de Guise. Les autres rôles ne sont qu'épisodiques et on peut signaler parmi ceux qui les ont créés, des acteurs alors peu connus, qui depuis ont fait leur chemin dans le monde : Samson, Bouchet, Delafosse, Saint-Aulaire, Armand Dailly, Albert, Faure, Montigny, le futur directeur du Gymnase, etc. Une toute jeune fille créa le petit rôle du page; c'était M<sup>lle</sup> Despréaux, qui est devenue plus tard si célèbre sous son nom de femme, M<sup>me</sup> Allan.

Il y a une vingtaine d'années, sinon plus, *Henri III* a déjà été l'objet d'une importante reprise à la Gaîté. C'est Frédéric Lemaître qui jouait alors le Roi et Lafferrière faisait Saint-Mégrin. Aujourd'hui ces deux rôles sont échus : l'un à un débutant récemment sorti du Conservatoire, M. Duflos, qui y a trouvé un immense succès personnel; l'autre à M. Dumaine qui l'avait déjà joué à une troisième reprise d'*Henri III* à la même Gaîté, vers 1873, et où M<sup>me</sup> Dica-Petit reprenait à côté de lui le rôle de la Duchesse qu'elle joue encore aujourd'hui. Enfin, M. Romain, — un beau garçon, mais qui fera bien de travailler pour être autre chose que cela, — représente très suffisamment Saint-Mégrin.

En somme, belle soirée dramatique et qui fait le plus grand honneur au théâtre de la Gaîté.

A la Porte-Saint-Martin, reprise de *la Faridondaine*, drame populaire de MM. Dupeuty et Bourget, agrémenté de musique composée par Ad. Adam et MM. de Groot et Planquette. La pièce, rajeunie, modernisée, est fort bien jouée par MM. Angelo, Laray, Vannoy, Gobin, Petit et Faille. C'est M<sup>me</sup> Cécile Lefort qui joue le rôle créé à l'origine (30 déc. 1852), par M<sup>me</sup> Hébert Massy qui avait eu précédemment quelques belles créations à l'Opéra-Comique et à l'Opéra. M<sup>me</sup> Lefort est une cantatrice expérimentée, dont la voix n'est plus très jeune, mais elle s'en sert encore fort agréablement.

Rappelons, pour mémoire, que cette reprise de *la Faridondaine* est la troisième depuis la création de la pièce. La seconde eut lieu au Châtelet en 1873, et elle avait pour interprètes : Montrouge, le futur directeur de l'Athénée; Montal, Montlouis, et M<sup>mes</sup> Eudoxie Laurent, Therval et Graindor (de l'Alcazar). C'est une demoiselle Loyé, dont j'ignore aujourd'hui la destinée, qui jouait alors le rôle créé par M<sup>me</sup> Hébert-Massy, et repris aujourd'hui par M<sup>me</sup> Lefort.

VARIA. — *Le Grand Prix*. — Cette année c'est la France qui a vaincu l'Angleterre dans la lutte qui a eu lieu pour le grand prix sur le champ de courses de Longchamp, le dimanche 3 juin. *Frontin*, cheval appartenant au duc de Castries, neveu du maréchal de

Mac-Mahon, et monté par le jockey T. Cannon, a battu le cheval anglais favori *Saint-Blaise*, appartenant à M. F. John-Stone, et monté par le jockey F. Archer. Une foule énorme assistait à cette course émouvante; la recette des diverses entrées a atteint le chiffre considérable de 330,561 francs.

*Fêtes pantagruéliques.* — Le correspondant du *Temps* lui adresse une longue lettre descriptive des fêtes données à Moscou en l'honneur du couronnement du czar. Nous extrayons de cette lettre le passage suivant qui donne la curieuse relation du repas offert par l'Empereur nouvellement couronné à plus de 400,000 de ses sujets :

« La fête populaire, qui a eu lieu aujourd'hui, a été favorisée par le temps. Le ciel était couvert, mais il n'est pas tombé de pluie.

Le champ Khodinskoe est une place de manœuvres située près du palais Petrovski. Il a trois kilomètres de large sur autant de long.

Des estrades pour 30,000 hommes, avec le pavillon impérial au centre, occupaient un côté de la place.

Un repas pour 400,000 personnes avait été préparé avec un supplément pour 50,000 autres.

Le repas consistait en un pâté de viande, un pâté de confiture et un sac de macarons et de bonbons. Le tout était renfermé dans un panier en copeaux de bouleau,

avec un pot de grès aux armes impériales contenant de la bière.

Les 450,000 pâtés de viande ont été faits par quatre pâtisseries de Moscou pendant les trente-six heures qui ont précédé la fête. Les 450,000 pâtés de confitures ont été préparés dans la galerie des machines de l'Exposition de l'année dernière, transformée en une gigantesque cuisine. Le tout était très bon et très frais, surtout comparé au pain noir du peuple.

Les 450,000 paniers étaient disposés dans plusieurs centaines de baraques rangées en ligne. Entre deux baraques il y avait un passage par lequel deux personnes passaient de front et recevaient chacune un panier.

Grâce à cette combinaison ingénieuse, il n'y a pas eu de désordre.

Le peuple a commencé à arriver dès deux heures du matin. La distribution a commencé à dix heures et s'est terminée à midi. Toutes les victuailles ont été enlevées.

Ce n'a pas été, comme on s'y attendait, un colossal repas de tout un peuple, festoyant dans une plaine, en fête. La plupart des invités ont gardé leurs paniers intacts, pour en manger le contenu en famille. Bien peu en ont consommé le contenu sur place.

En revanche, on a bu 480,000 litres de bière, — chargement de 100 wagons, — disposés sur un chemin de fer qui faisait le tour de la plaine. Chaque wagon avait six robinets qui versaient incessamment de la boisson.

Deux mille personnes étaient employées au service de distribution des paniers et de la bière. »

HENRI III *et les Fenayrou*. — Notre ami Sarcey établit dans son feuilleton du *Temps* un curieux rapprochement entre le célèbre drame d'Alexandre Dumas, que vient de reprendre la Gaîté, et le drame, réel cette fois fois et tout à fait contemporain, qui a causé tant d'émotion l'an dernier, drame dont les Fenayrou et le pharmacien Aubert étaient les tristes héros :

« Il y a toujours, dans tout sujet bien choisi, un ou deux points sur lesquels doit porter tout l'effort de l'œuvre. Le coup d'œil consiste à les discerner rapidement ; il faut ensuite les aborder de front, résolument et sans regarder autour de soi.

Songez un peu à l'horrible difficulté qu'offrait cette situation : une femme qui aime, une femme qui adore son amant, et qu'un mari contraint par la force brutale à écrire une lettre de rendez-vous à ce même amant qu'elle attire ainsi à une mort certaine. Cette situation que Dumas a inventée, la réalité, depuis lui, nous l'a offerte dans un procès devenu célèbre, c'est le procès Fenayrou.

Ce pharmacien a précisément agi comme le duc de Guise, il a forcé sa femme à écrire une lettre qui devait attirer le malheureux Aubert dans la maison de Chatou. Eh bien, la chose était vraie pourtant ; on ne l'a pas

crue ; on s'est révolté ; on a cherché de toutes parts des si et des pourquoi ; l'action de cette femme a paru si monstrueuse, qu'on s'est ingénié, pour l'expliquer, à trouver, dans l'ordre physiologique ou moral, des raisons singulières qui, d'ailleurs, n'ont convaincu personne.

A mesure que les débats se sont déroulés, le rôle de cette femme a paru plus odieux et son crime plus abominable. Tout intérêt s'est retiré d'elle et l'on eût presque pardonné à l'assassin, pour punir plus sévèrement celle qui avait prêté sa main à ménager l'assassinat.

Eh bien, c'est précisément cette même situation que Dumas avait à aborder : la femme devait écrire le billet, et il fallait qu'elle restât sympathique en commettant et après avoir commis cette infamie, car c'est à elle et à son amant que l'on doit s'intéresser contre cet affreux duc de Guise qui, en sa qualité de mari jaloux, mérite évidemment l'exécration des cœurs sensibles. »

*Hommage à Victor Hugo.* — Ceci a été relevé dans le *Messenger de Toulouse* :

Le propriétaire d'un *petit* établissement a fait graver sur verre, au-dessus de sa porte, cette strophe de Victor Hugo (Ode XIV, page 235) :

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,  
Toi qui, de *lieux en lieux*, errant comme un nuage,  
Suis l'appel d'un plaisir ou l'instinct d'un besoin,

Voyageur, où vas-tu si loin?  
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage!

. . . . .

Passant, comme toi j'ai passé.  
Le fleuve est revenu se perdre dans sa source.  
*Fais silence, assieds-toi sur ce marbre brisé.*  
Pose un instant le poids qui fatigue ta course :  
J'eus de même un fardeau qu'ici j'ai déposé!

Nous n'osons pas ajouter un mot!  
Où la poésie va-t-elle se nicher!

*Musset jugé par Latouche.* — Jamais le poète des *Nuits* n'a été plus en honneur qu'aujourd'hui. La librairie s'ingénie à publier ses œuvres sous les formes les plus variées, et chaque nouvelle édition, loin de rassasier ses lecteurs, ne fait qu'en augmenter le nombre. Quelqu'un qui ne se doutait pas, aux débuts du poète, d'un succès aussi éclatant et aussi durable, c'est le sieur Latouche, qui écrivit sur Alfred de Musset les lignes suivantes, recueillies dans *l'Événement* par notre confrère Georges Duval.

« Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Musset, mais je gagerais que c'est une de ces imaginations insouciantes et aventureuses de jeune homme qui arrive tout frais éclos au milieu de notre grand mouvement littéraire, et se jette à travers sans plus de réflexion ni de frein. Nous dirons à M. Musset que la pire des choses,

même en littérature, est de prendre aveuglément sur son compte les exagérations ou les folies d'une école ou d'un parti, et surtout de commencer par là sa vie poétique. Le ridicule, une fois imprimé sur un front ou sur un nom d'écrivain, y reste souvent comme une de ces taches qui ne s'effacent plus, même à grand renfort de savon et de brosse. M. Alfred de Musset n'en est pas tout à fait là, bien heureusement; mais qu'il y prenne garde, quoi qu'en dise sa préface, ce n'est point dans les arts, ce n'est point dans la poésie qu'on doit entrer *tout botté et tout crotté*, à moins qu'on ne veuille être renvoyé par acclamation à la littérature de *haras*. »

Du haut du ciel, sa demeure dernière, si tant est qu'il y soit monté en dépit de ce qu'on vient de lire, Latouche ne doit pas être content.

*Les Œuvres de M. Auger.* — *La Gazette de France* raconte une bien curieuse mésaventure arrivée en 1824 à l'académicien Auger, l'un des annotateurs les plus annotants de notre siècle.

Un jour il se trouvait en soirée à côté d'un gentilhomme russe, qui lui paraissait peu au courant de notre littérature. Ravi d'étaler son érudition, notre académicien lui promit de lui adresser ses ouvrages le lendemain. Ce furent les *Œuvres de Molière*, avec son commentaire, qu'il fit porter au domicile du noble russe.



Quelques jours après, il reçut la lettre suivante :

Monsieur Molière,

Je vous remercie de l'envoi de vos œuvres. Je suis honteux d'avouer que je ne les connaissais pas : elles sont admirables. Il n'y a jamais eu dans l'univers de comédies qui aient égalé les vôtres. Quel comique ! Quelle franche gaieté ! Quelle connaissance du cœur humain ! Quelle profondeur dans les caractères ! Je ne cesse de lire et de relire vos *Femmes savantes*, votre *Tartufe*, votre *École des femmes*, votre *Amphitryon* et vos ballets mêmes, quoique je ne les aie jamais vus danser à l'Opéra.

Maintenant, permettez-moi de vous faire une petite observation avec tout le respect que je dois à votre beau talent. Pourquoi avez-vous permis à un monsieur Auger d'expliquer avec ses notes des passages clairs comme le jour et de relever des beautés que tout le monde apercevait bien sans lui ?

Ces notes m'offusquent la vue, quand je lis vos vers ; elles me gênent et me forcent, pour ainsi dire à chaque page, d'abandonner une de vos beautés pour lire une platitude, ce qui nuit à l'effet de l'ensemble. S'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous engagerais à supprimer dans votre seconde édition ces notes parasites, qui arrêtent à chaque instant le lecteur et glacent son enthousiasme.

Agréez, etc.

ROMANZOF.

*Le mot ESTAFETTE.* — A quelle époque le mot Estafette est-il entré dans notre langue ? — Littré, dans son dictionnaire, lui donne pour origine *staffa*, étrier, qui vient du germanique ; mais il ne cite pas un exemple

qui fixe le lecteur sur l'introduction de ce terme dans notre langue. Voici, à ce propos, quelques lignes tirées des *Mémoires du duc de Luynes*, publiés en 1862.

Le successeur de Dangeau notait, en mars 1737 :

« J'ai appris aujourd'hui ce que c'est que l'on appelle *estafette* en Allemagne; c'est un usage pour que les paquets soient rendus plus promptement. Les ministres des princes d'Allemagne adressent leurs paquets à Strasbourg, par exemple au maître de la poste, lequel porte le paquet à Kell, sur le pied d'un cheval par poste, jusqu'au lieu où le paquet doit être rendu. Le maître de poste de Kell fait partir un postillon, et à chaque poste un nouveau postillon porte le paquet à la poste d'après, et le maître de poste de Kell est chargé de payer à chaque maître de poste ce qui lui appartient. Les postes sont de quatre lieues, et l'on paye par cheval un florin, ce qui vaut 50 sols à cause de la charge. Le prix ordinaire du florin est de 40 sols de notre monnoye. »

*A Fontenoy.* — Les Mémoires du duc de Luynes présentent le tableau vivant de la cour de Louis XV pendant vingt-deux ans. Le noble journaliste, ou *reporter*, ne se permet guère de digressions en dehors de son cercle ordinaire; mais il note tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend; M<sup>me</sup> la duchesse de Luynes aide son mari dans la rédaction des fidèles Mémoires où tout

est raconté avec gravité, sans passion, avec un calme que rien ne trouble.

On trouve des détails fort intéressants sur la bataille de Fontenoy dans les rapports et dans les lettres particulières d'officiers. Nous avons cherché dans ces récits la fameuse phrase : « *Tirez les premiers, Messieurs les Anglais* », ou quelque chose d'approchant, et nous déclarons ne l'y avoir pas trouvé. Ed. Fournier, dans son très curieux volume, *l'Esprit dans l'histoire*, ne parle pas de cette proposition chevaleresque ; mais son silence n'est pas un assentiment de sa part. Le duc de Luynes, en ne disant rien, nous donne des doutes à cet égard. En tout cas, le doute qui plane sur cette phrase célèbre n'enlève rien au brillant fait d'armes de Fontenoy ; il est seulement à regretter que la France n'ait pas su tirer plus de profit d'une si belle victoire.

(F. THÉNARD.)

*La Fontaine revu et augmenté.* — Notre confrère Rivesaltes, du *Voltaire*, a imaginé de rectifier et de compléter *La Fontaine* en quelques-unes de ses fables.

Ainsi, après avoir rappelé la fable du *Renard et les Raisins* :

Certain renard gascon, d'autres disent normand,  
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
Des raisins mûrs apparemment  
Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers son repas.

Mais comme il n'y pouvait atteindre :

« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Rivesaltes ajoute :

Ce renard n'avait pas le jugement très sain.

S'il avait été plus sensé,

Plus inventif et plus ficelle,

Cet animal, qu'on dit rusé,

Fût allé chercher une échelle.

Et lors, tout à son aise, il eût pris du raisin.

MORALITÉ

Le Renard, en fait de malice,

Ne dégotait pas La Palice.

*Une Fable.* — M. Jean Sigaux, qui joint au mérite de savoir faire les vers, celui de ne pas en assommer ses contemporains, a retrouvé dans ses papiers la jolie fable suivante, que nous croyons devoir offrir à nos lecteurs.

Une large carafe, au ventre florissant,

Belle de fraîcheur et de grâce,

Raillait un jour de son plus bel accent

Une pauvre bouteille à l'air triste et souffrant

Sous sa robe sordide et grasse.

Celle-ci répondit : « Je suis laide et le sais ;

On me laisse moisir dans une longue veille.

Maigre, le col tendu comme une triste vieille,

Je semble délaissée, oubliée à jamais.

Attendez cependant : un jour, prochain peut-être,

Viendra, vengeur de tous mes droits,

Où vous me verrez apparaître

A la place d'honneur, sur la table des rois,  
Et l'on m'acclamera reine parmi les reines,  
Car un sang généreux circule dans mes veines.  
Grâce à moi le plus sot abonde en heureux traits,  
Et, malgré ma laideur, je console et j'éclaire.  
De vous et de tous vos attraits  
On ne pourra jamais tirer que de l'eau claire. »

JEAN SIGAUX.

*Le Tour du monde.* — Plus de gens qu'on ne le pense font, et même plusieurs fois dans leur vie, le tour du monde, ou du moins l'équivalent. S'il vous faut un exemple entre mille, nous vous citerons le nommé Delon, habitant Rousson, facteur rural attaché au bureau de poste de Salindres (Gard), qui vient de mourir après avoir fourni une carrière de vingt-trois ans.

C'était, paraît-il, le facteur du département et peut-être même de France le plus infatigable. Il parcourait *cinquante kilomètres* par jour, et, en admettant qu'il lui fût accordé vingt jours de permission pour maladie, congé, etc., il marchait pendant trois cent quarante-cinq jours de l'année.

Il en résulte que son trajet était de 17,250 kilomètres *par an*, soit, pendant vingt-trois ans : 396,750 kilomètres. En résumé, le facteur Delon a fait, durant sa carrière dans l'administration des postes, un chemin qui équivaut à plus de *onze fois le tour de la terre*, et ce, pour la somme relativement dérisoire de 15,870 fr.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Un employé de ministère vient de promettre à sa femme de ne plus jouer à son café, où il passait ses journées. Après son déjeuner, il s'y rend, comme de coutume, pour prendre son mazagran.

« Je vous le joue en 150, lui dit un des habitués. — Non, je ne joue plus. — Voyons, cela ne sera pas long. — Non, vrai, je ne veux pas. — Ah ! tu ne feras... pas cela. — Vous le voulez ? »

Tirant sa montre : « Mais je vous en préviens, il est midi... à six heures, je m'en vais. » (Justice.)

~~~~~  
Les yeux, dit la sagesse des nations, sont les fenêtres de l'âme.

C'est possible ; mais, en tout cas, ce n'est pas la *jalousie* qui les ferme ! (Événement.)

~~~~~  
« Vous connaissez la comtesse ?

— Parfaitement.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Heu ! heu !

— Alors, pourquoi pose-t-elle pour la vertu ?

— Parbleu ! Pour faire croire qu'elle en est le modèle. » (Événement.)

~~~~~

Une réclame de corsetière :

« De même que l'Évangile, mon corset maintient les forts, soutient les faibles et ramène les égarés. »

~~~~~

Dialogue de famille :

« Mon père, je regrette de vous désobéir, mais, je le répète, mon mariage avec cette personne aura lieu!... Je lui dois une réparation!...

— Une réparation! Mais tu ignores donc, malheureux enfant, que les locataires n'y sont pas tenus. »

(*Gaulois.*)

~~~~~

« Voyons, mon cher, il faudra pourtant, un jour ou l'autre, vous débarrasser de vos créanciers.

— Jamais de la vie.

— Vous connaissez pourtant le proverbe : Qui paye ses dettes s'enrichit.

— Oh! moi, j'ai des goûts simples! (*Dom Fabrice.*)

~~~~~

A la correctionnelle :

La cause est entendue. Le prévenu, debout, attend sa condamnation.

LE PRÉSIDENT : Attendu que le fait est constant, qu'il est prévu et puni par l'article...

LE PRÉVENU : 261, Monsieur le président.

(*Polichinelle.*)

---

## VARIÉTÉS

---

### LA DERNIÈRE PAGE D'HENRI RIVIÈRE

Un ami de ce regretté marin si heureusement doué pour les lettres, et dont nous annonçons plus haut la triste et glorieuse fin, a communiqué au *Gaulois* l'intéressant fragment inachevé qu'on va lire, et qui est la dernière page qu'ait écrite Henri Rivière avant son départ pour le Tonkin. On remarquera cette coïncidence frappante que le dernier écrit de Rivière avant de quitter la France était précisément une méditation qu'on peut presque considérer comme un présage, vu l'état de triste préoccupation d'esprit où se trouvait l'infortuné commandant lors de son départ :

#### MÉDITATION SUR LA MORT

Je suis à la campagne et je vois autour de moi, par la fenêtre ouverte, les grands arbres que la brise agite, tandis qu'un brouillard mêlé de pluie flotte dans l'air. La Seine, d'un vert sombre, court entre ses rives. Ceci est mélancolique et sert de cadre à de tristes pensées. Pour moi, d'ailleurs, la nature elle-même n'a que la valeur d'un cadre. Elle n'a d'autre vie que celle qu'on lui prête. Il faut une jeune femme en robe rose ou blanche à ses perspectives de verdure, et au soleil qui les éclaire, ou à son affaissement morne tel qu'il est aujourd'hui, l'évocation d'un tableau ou l'accompagnement d'un souvenir.

Je pense malgré moi à tous ceux qui se sont en allés



depuis un mois à peine, qui sont oubliés déjà ou qui le seront dans quelques jours. Ah! à l'époque où nous sommes, on meurt pour tout de bon. Rien ne reste de nous qu'un souvenir de sympathie au cœur de quelques amis. Et encore ce souvenir-là a-t-il la légèreté d'une plume au vent. Les amis ont autre chose à faire qu'à s'attendrir, ils ont à vivre pour leur propre compte et à bien vivre. Que ce « bien vivre » n'induisse personne en erreur. Il ne s'agit ni de morale ni de vertu, mais des jouissances immédiates du plaisir facile, du travail hâtif, des résultats prompts, du tourbillon fiévreux où l'on se démène.

C'est à ce point qu'on s'étonne de la mort, si tard qu'elle vienne, comme d'un accident tout à fait imprévu. Je dirais plutôt malencontreux, car il l'est plus que funeste pour celui qu'il atteint, et c'est là un des signes de la philosophie toute pratique et fataliste de notre temps.

Pendant ses dernières heures de prostration, M. Émile de Girardin a dit par deux fois ce seul mot : « Mort, mort ! » C'était de sa part comme un étonnement réfléchi de ce néant qui venait. Hé quoi! lui, si vivant d'intelligence et de volonté, et qui depuis de si longues années avait pris l'habitude de vivre, il allait mourir! Cela ne l'effarait pas, mais le frappait d'une surprise attristée. Sentait-il donc que tout de lui allait disparaître avec lui? Eh bien, pourquoi pas? N'est-ce pas assez

d'avoir vécu, si l'on n'a rien ignoré de la vie, si on l'a menée, goûtée, subie dans ses joies, dans ses hasards, dans ses chagrins, dans ses efforts, dans son continuel renouveau de chaque jour? Il ne faut qu'avoir un peu de prévoyance et de courage, et se dire : « Je vais finir ou j'ai fini ma journée. »

Ainsi peut-être est mort l'amiral de La Roncière, avec plus de résignation qu'Émile de Girardin. Il est vrai que la mort ne l'a pas sournoisement terrassé tout d'un coup, mais qu'elle a mis cinq mois à s'approcher de lui à petits pas. Je ne sais s'il a eu l'idée consolante et vague d'une autre existence extra-humaine, dont les religions nous bercent, sans en être bien certaines elles-mêmes, mais lui aussi a pu se dire : « J'ai vécu, et rien de ce qui fait l'existence de ce bas monde ne m'a été étranger. Alors à quoi bon me lamenterais-je tant de partir? » Ah! je comprends le regret de la jeunesse qui se voit fauchée en sa fleur, à qui tant de biens échappent, devant laquelle tant d'horizons se ferment . . . . .

. . . . .

HENRI RIVIÈRE.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

---

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1883

---

## SOMMAIRE.

La Quinzaine : L'Armée du Salut. — L'Odéon en Hollande. —  
Les Tableaux de la rue de Sèze.

Nécrologie : Gustave Aymard.

Théâtres : Opéra, Opéra-Comique.

*Varia* : La Salle du Jeu de paume. — Un autographe de Delaunay.  
— Le Bilan du Salon. — La Liberté de la librairie. — La Date d'une  
idylle. — Louise Michel poète.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Le cinquième volume de la Légende des Siècles.

---

LA QUINZAINE. — *L'Armée du Salut*. — *L'Odéon en Hollande*. — Une Anglaise excentrique, miss Booth, qui se fait appeler, nous ne savons trop pourquoi, la maréchale Booth, vient de faire, au temple de la rue Roquépine (13 juin), une conférence qui a obtenu un vif succès de grosse plaisanterie et de gaieté. Cette

conférence avait pour but d'initier de nouveau la population parisienne aux mystères encore peu connus chez nous de l'œuvre du Salut et de sa propagation par la légion de fidèles qui se nomme l'Armée du Salut.

L'œuvre dite du Salut a pour but principal de rendre tous les hommes saints, et elle opère de la manière suivante : Un ou deux des officiers de son armée sont envoyés dans une ville, et là un ou plusieurs locaux sont retenus en vue d'un certain nombre de réunions. Les officiers se mettent d'abord à parler et à chanter dans ces locaux, de manière à y attirer le plus de monde possible, et alors la prédication et l'initiation commencent. C'est de 1865 que date la création de l'œuvre ; elle s'est répandue, à partir de 1878, en Angleterre ; elle a envahi, en 1880, l'Irlande et l'Amérique, s'est introduite, en 1881, en France et en Australie, et, enfin, est apparue, en 1882, en Suisse, dans les Indes, en Suède et en Afrique. L'œuvre publie un journal qui a pour titre : *En avant!* et pour rédacteur en chef « la maréchale » Booth elle-même. Son dernier article est intitulé : *le Christianisme bouillant* ; les chapitres de cet article ont les rubriques suivantes : Pureté ; Ardeur ; Puissance, etc. Le morceau se termine ainsi :

« En résumé, être *bouillant* assure la faveur spéciale de Dieu, sa protection, sa communion et notre victoire finale ; être *tiède*, c'est être vomé de sa bouche, c'est le dédain, la disgrâce et enfin l'abandon... »

Il faut entendre les cantiques où les jolies misses et un certain nombre des officiers de l'armée du Salut célèbrent les vertus et la sainteté exigées des adeptes, des postulants et des fidèles. Ces cantiques sont divisés en trois parties :

- 1° Les chants du salut ;
- 2° Les chants de sainteté ;
- 3° Les chants de guerre.

Dans un de ces chants figure une *Marscillaise de l'armée du Salut* dont voici le passage principal :

Allons, soldats de l'Évangile,  
Les derniers jours sont arrivés ;  
Marchons tous sous le joug facile  
De Celui qui nous a sauvés ! (*bis*)  
Mourant sur la croix du Calvaire,  
Il nous acquit la liberté,  
Et, grâce à Dieu, l'humanité  
N'a plus à craindre d'adversaire.

Aux armes, combattants ! Formez vos bataillons !  
Marchons ! Que le salut rayonne sur nos fronts !

Par Christ remportons la victoire  
Sur la mort et sur le péché.  
Proclamons sa grâce et sa gloire,  
Et que le monde en soit touché ! (*bis*)  
Dans l'ardeur d'une sainte flamme,  
Proclamons l'amour infini,  
Parlons de ce repos béni  
Que le Sauveur donne à toute âme.

Aux armes, combattants ! Formez vos bataillons !  
Marchons ! Que le salut rayonne sur nos fronts !

La conférence du 13 juin avait attiré une foule énorme au temple de la rue Roquépine où, à partir de sept heures et demie, il n'était plus possible de trouver à se caser. Les Anglais et Anglaises étaient naturellement en majorité. Des soldats de l'armée du Salut, avec un S en argent brodé sur le revers de leur jaquette, remplissaient les fonctions de commissaires et vendaient le programme de la cérémonie, qui a commencé à huit heures par des chants de cantiques qui n'ont pas duré moins d'une heure.

Puis une « colonelle », miss Woth, a pris la parole et a longuement parlé des conversions et des miracles opérés par le zèle de l'œuvre. Après elle, la « maréchale » est venue répéter et accentuer avec beaucoup de véhémence le *speech* de son lieutenant, invitant l'assistance à s'enrôler au plus vite sous les bannières triomphantes de l'œuvre. Tout cela a duré jusqu'à onze heures au milieu d'un profond ennui, égayé de temps à autre par des rires, des plaisanteries, des quolibets que la sainteté du lieu n'a pu empêcher de se produire ; mais il paraît que l'armée du Salut est habituée à ce genre d'accueil, et qu'elle suit quand même, dans la plénitude de son bon droit et de son indépendance, la voie qu'elle s'est tracée pour arriver à la libération des âmes.

— Notre ami Sarcey, qui s'est déjà fait deux fois, en 1868 et en 1879, l'historiographe des voyages de la

Comédie-Française, vient d'accompagner en Hollande, en la même qualité, la troupe de l'Odéon dirigée par son principal comédien, M. Porel. L'éminent critique nous donne de curieux détails concernant les premières soirées et l'impression produite par nos artistes parisiens sur les placides habitants des Pays-Bas. *Formosa*, de Vacquerie, ne les a que médiocrement amusés ; Molière leur a plu davantage, mais nous voyons que les monologues de Coquelin cadet et de Coquelin aîné ont eu surtout du succès. Explique cela qui pourra, mais c'est ainsi ! *Tartuffe* et *le Mariage de Figaro* ont cependant attiré le public et fait assez grosse recette.

En l'honneur de Sarcey le Grand Théâtre a donné une représentation composée du *Monde où l'on s'ennuie* et de *la Grève des forgerons*, de Coppée, traduits tous deux en langue hollandaise. La représentation a beaucoup satisfait notre confrère qui, malgré l'idiome dans lequel elle était jouée, n'a pas moins ri de la brillante pièce de Pailleron à Amsterdam qu'à Paris. Mais voici, selon nous, l'incident le plus curieux de la soirée. Sarcey nous le raconte ainsi, avec sa bonhomie habituelle :

« Cette représentation a été marquée par un petit incident, que je ne puis conter sans rire, parce que j'y ai été l'innocente victime d'une méprise assez drôle.

« Comme j'avais dû attendre les personnes qui m'accompagnaient, j'étais arrivé un peu en retard, de vingt

minutes environ. J'entre sans penser à mal. Toutes les têtes se tournent de mon côté ; j'entends mon nom qui court sur tous les bancs ; des bravos éclatent, et la musique part sur un signe du chef d'orchestre.

« J'étais, je l'avoue, un peu étonné. Je ne me croyais pas si connu en Hollande. *Le Temps* a ici quelques abonnés, qui me font l'honneur de lire ma prose tous les lundis. Mais ces cinq ou six cents petits bourgeois, ouvriers et ouvrières, qui garnissaient la salle, ce n'étaient pas des abonnés du *Temps*, que diable ! Enfin, je prenais modestement ma gloire en patience.

« J'eus bientôt l'explication de ce petit mystère.

« Il paraît qu'avant mon arrivée le public amsterdamois, qui est habitué à beaucoup d'exactitude, s'était impatienté et avait marqué sa mauvaise humeur par des trépignements.

« Un régisseur était venu et avait prié le public d'attendre encore quelques minutes, parce qu'un des hôtes parisiens d'Amsterdam, M. Sarcey, avait promis d'écouter *la Grève des forgerons*.

« Et voilà comment mon entrée avait produit un tel effet.

« Mon nom, échappé à la fois de toutes les lèvres, ne voulait point dire : « C'est lui, le grand dentiste ! l'incomparable dentiste ! il est dans nos murs. Il n'y a que lui ! il n'y a que lui ! » Il signifiait tout simplement : « Le voilà donc enfin, l'animal ! Le spectacle



« va pouvoir commencer ! On ne se fait pas attendre  
« comme ça ! »

« C'est ainsi que fut rabattu, ô lecteurs du *Temps*,  
l'orgueil de votre critique ordinaire ! »

Dans la première des représentations françaises  
données à Amsterdam, Porel est venu lire une pièce de  
vers de Coppée composée spécialement en vue du  
voyage de la troupe de l'Odéon. Nous ne résistons pas  
au plaisir de citer tout entière cette jolie pièce que  
Coppée ne réimprimera peut-être pas :

Ainsi, mon cher Porel, vous allez en Hollande  
Pour voir les beaux tableaux et goûter le skidam,  
Et, de plus, vous voulez que je vous recommande,  
Vos compagnons et vous, aux bourgeois d'Amsterdam.

Mais ils m'ont oublié peut-être au pays libre.  
Je n'y suis pas allé depuis plusieurs hivers.  
Peut-être n'ont-ils plus de souvenir qui vibre  
Pour le poète errant qui leur a dit ses vers.

Non, dans leur sympathie ils m'ont dû garder place ;  
Car ils ne savent pas la donner à moitié.  
On conserve longtemps un beau fruit dans la glace :  
Les gens de climat froid sont de chaude amitié.

Et, puisque vous avez cette aimable pensée  
De vouloir que mes vers vous présentent là-bas,  
Dites bien tout d'abord à la foule empressée  
Que mon cœur se souvient des nobles Pays-Bas ;

Du pays généreux qui ne sait pas proscrire,  
Qui s'ouvre à tout martyr, à tout persécuté,  
Où chaque citoyen dès l'enfance respire  
Avec le vent marin l'air de la liberté ;

Et qui, si l'ennemi, par conquête ou par ruse,  
Revenait comme au temps de Tromp et de Ruyter,  
Une deuxième fois rouvrirait ses écluses  
Et rendrait à la mer le sol pris à la mer ;

De l'honnête pays où dans chaque famille,  
Dans chaque intérieur toujours propre et décent,  
On voit autour de soi tant de bonté qui brille  
Que la chaleur du cœur vaut le soleil absent ;

Du verdoyant pays, où, sous ses voiles blanches,  
Le navire au milieu des champs paraît glisser,  
A tel point que, prenant ses vergues pour des branches,  
Les oiseaux quelquefois viennent pour s'y poser ;

Où les moulins à vent, comme des camarades,  
Semblent se faire entre eux un alerte signal ;  
Où l'on peut rencontrer, pendant ses promenades,  
A chaque coin de route un tableau de Ruysdael ;

Enfin de ce pays que l'art et la pensée,  
Plus que tous ses trésors, rendent illustre et grand,  
Et qui vous voit passer dans sa gloire passée,  
Esprit de Spinoza, palette de Rembrandt ;

— Dites-leur bien cela de la part du poète  
Que chez eux avec tant de grâce ils ont admis ;  
Puis, quand ma gratitude aura payé sa dette,  
Regardez devant vous... C'est un public d'amis.

Vous les reconnaissez à leurs figures franches ;  
Vous les vîtes cent fois gravés ou copiés :  
Ils n'ont plus, il est vrai, les collerettes blanches  
Qui parent chez Van Ryn les syndics des drapiers,

Ni le lourd hausse-col de la garde civique,  
De ceux que Van der Helst nous montre en grand chapeau,  
Tenant tous, à la fin d'un repas magnifique,  
Leur verre d'une main et de l'autre un drapeau,

Mais ressemblant toujours aux portraits des vieux maîtres,  
Leur sourire loyal et bon n'est pas trompeur ;  
Ils ont bien conservé les vertus des ancêtres ;  
Ils sont hospitaliers ; ainsi n'ayez pas peur.

D'ailleurs, pour ma chanson chétive et familière  
Ils furent indulgents ; et vous leur apportez  
Regnard et Beaumarchais et notre grand Molière,  
Vingt ouvrages encor signés de noms vantés.

Je n'avais que mes vers... Voyez la différence.  
J'ose donc, mon ami, vous prédire un succès,  
Car on aime là-bas tout ce qui vient de France,  
Le bon vin et le libre et clair esprit français.

Et, après avoir cité ces vers, Sarcey les accompagne  
d'une amusante boutade que nous citerons également :

« Mais c'est là que j'ai vu combien il est vrai de dire  
que les poètes sont de grands et splendides menteurs et  
qu'il ne faut pas se fier à leurs paroles d'or. Dans les  
quatre premiers vers, Coppée, après avoir mis Amster-

dam à la rime, dit à Porel qu'il a gardé un délicieux souvenir du pays où l'on boit le skidam.

« A ce mot, j'avais dressé l'oreille, et la première fois qu'une maîtresse de maison m'adressa la question sacramentelle : « Quelle liqueur préférez-vous ? » je répondis, avec le pudique embarras d'un homme qui se hasarde : « Je voudrais bien goûter du skidam » ; et, comme on me regardait avec des yeux effarés : « ... Oui, ajoutai-je, le skidam de Coppée ! »

« Eh bien, mon cher Coppée, j'en ai bu, moi, du skidam, sur la foi de votre hémistiche ; et vous, assurément, vous n'avez jamais trempé dans cette horreur de liquide vos lèvres toutes fraîches des eaux de l'Hippocrène. C'est la punaise écrasée dans le sublimé corrosif. Je n'avais fait qu'y goûter ; j'en ai bu toute la journée, toute la nuit, et le lendemain encore il me semblait en sentir l'arrière-goût dans la bouche. Voilà ce que vous avez fait, ô poète ! et tout cela pour trouver une rime opulente à *Amsterdam* ! »

LES TABLEAUX DE LA RUE DE SÈZE. — Depuis quelque temps nous ne vivons plus qu'au milieu des chefs-d'œuvre. Nous ne disons pas cela pour le Salon, qui en contenait bien quelques-uns, mais seulement en herbe, et en herbe bien verte, encore !.. Mais nous avons eu cette belle exposition des Portraits du siècle au quai Malaquais, si intéressante au double point de vue de l'his-

toire et de l'art, et, aujourd'hui qu'elle est fermée, voici que M. Georges Petit vient d'organiser et d'ouvrir, dans sa ravissante salle de la rue de Sèze, une nouvelle exposition de chefs-d'œuvre de la peinture ancienne et moderne. L'intelligent et habile expert a réuni là cent vingt-neuf tableaux de premier ordre, qu'on peut appeler à juste titre le dessus du panier des écoles françaises et étrangères. On y trouve des toiles de Rubens, Rembrandt, Peter de Hoog, Van Ostade, Hobbema, Van de Velde, Greuze, Boucher, Pater, Franz Halz, etc.

Les peintres contemporains français affrontent admirablement, et pour leur plus grande gloire, le rapprochement et la comparaison avec ces illustres maîtres. Ainsi Corot, Millet, Daubigny, Th. Rousseau, Diaz, Jules Dupré, Troyon, Decamps, Delacroix, Meissonier, Marilhat, Fromentin, Henry Regnault, etc., attirent autant l'attention publique que leurs célèbres confrères d'autrefois, et montrent parfois leur supériorité sur quelques-uns d'entre eux. Ajoutons que beaucoup de ces toiles contemporaines, qui sont depuis longtemps connues de tout le monde, ont acquis en quelques années une valeur souvent décuple de leur premier prix de vente et qu'elles ne sont pas encore arrivées au chiffre que nos petits-enfants seuls pourront leur attribuer. Elles trouveront donc seulement à cette époque éloignée leur prix réel, comme le trouvent maintenant les Rembrandt, les Rubens, et autres illustres peintres dont les tableaux

avaient également une valeur bien moindre jadis. Ainsi les Millet, les Delacroix, les Fromentin, les Dupré, etc..., atteignent aujourd'hui dans les ventes publiques des prix bien différents de leur estimation d'origine; il en est de même et surtout de Meissonier dont il est impossible de dire que les toiles se couvrent d'or, car elles sont si petites que quelques louis suffiraient à les couvrir. C'est par piles de pièces d'or superposées qu'il faudrait établir ainsi leur prix actuel. Que vaudront donc dans cent ans ces tableaux célèbres qui, du vivant même de leurs auteurs, se cotent chacun plusieurs dizaines de mille francs?

En somme, les cent vingt-neuf toiles exposées en ce moment chez M. Georges Petit représentent à l'heure actuelle douze millions, ni plus ni moins! C'est le prix auquel cette merveilleuse exposition a été évaluée par les compagnies d'assurances qui ont répondu de leur valeur en cas de dommage ou d'incendie. Douze millions!... Ce gros chiffre seul peut donner une idée de l'intérêt artistique considérable de cette exposition de chefs-d'œuvre dont l'organisation fait le plus grand honneur à M. Georges Petit.

NÉCROLOGIE. — *Gustave Aymard*. — Ce romancier jadis populaire est mort le 20 juin à l'asile Sainte-Anne, un peu oublié déjà de la génération même qui avait fait le succès de ses écrits. Tout le monde a lu en effet *les Trappeurs de l'Arkansas*, *le Grand Chef des Ancas*, le

*Chercheur de pistes* et autres récits exotiques rappelant les aventures si bien racontées avant Aymard par Fenimore Cooper, Mayne Reid et même Gabriel Ferry. Mais les derniers romans d'Aymard ne valaient pas les premiers publiés par lui, et ils répétaient d'ailleurs un peu trop les mêmes péripéties, si bien que les lecteurs finirent par leur manquer. Aymard passa ses dernières années assez malheureux de ses insuccès. C'était d'ailleurs un brave garçon, tout rond et tout simple, ayant le type un peu militaire (il l'avait été en 1848) et le cœur sur la main. Il n'avait que soixante-six ans.

Le nom d'Aymard a été souvent aussi orthographié Aimard ; mais nous croyons savoir que ni l'un ni l'autre de ces deux noms ne lui appartenait. Il se nommait en réalité *Gloux*, nom auquel il avait substitué le pseudonyme sous lequel il a été seulement connu.

THÉÂTRES. — Une nouvelle débutante à l'Opéra, M<sup>lle</sup> Lureau, lauréat des derniers concours au Conservatoire, vient d'obtenir un assez vif succès dans la Marguerite de *Faust*. M. Vaucorbeil nous avait d'abord fait entendre cette artiste distinguée dans la Reine des *Huguenots* et dans Mathilde de *Guillaume Tell*. M<sup>lle</sup> Lureau avait surtout réussi dans l'opéra de Meyerbeer ; mais *Faust* lui a été encore plus favorable. Ce n'est pas qu'elle ait bien rendu le côté poétique du rôle : M<sup>lle</sup> Lureau est une personne un peu forte qui n'a en effet rien

d'idéal ou de poétique par elle-même; elle a surtout réussi comme cantatrice; sa voix est jeune, fraîche, bien timbrée; elle a en même temps de l'éclat et de la puissance, plutôt que de la grâce. On l'a rappelée plusieurs fois dans la soirée. En somme, c'est l'une des meilleures acquisitions que l'Opéra ait faites depuis longtemps.

Le 20 juin, M<sup>lle</sup> Marthe Duvivier, ancien premier prix de notre Conservatoire, il y a de cela dix à douze ans, a débuté à l'Opéra dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. M<sup>lle</sup> Duvivier s'est déjà fait entendre à Paris dans *la Damnation de Faust*; elle a ensuite été engagée en Belgique où elle a successivement chanté tous les grands rôles d'opéra à Bruxelles et à Liège. C'est elle, enfin, qui a eu l'honneur de créer récemment au théâtre de la Monnaie le principal rôle de l'opéra de Massenet, *Hérodiade*, et celui de Marguerite dans le *Méphisto* de Boïto. M<sup>lle</sup> Duvivier a une belle voix de mezzo-soprano qu'elle a surtout fait valoir dans le duo du troisième acte avec Marcel. Le quatrième acte ne lui a pas permis de se montrer avec tous ses avantages, le ténor Salomon s'étant trouvé indisposé au moment du grand duo qui est le point culminant du chef-d'œuvre de Meyerbeer. M<sup>lle</sup> Duvivier est distinguée de sa personne, bien en scène, et, quand elle aura triomphé de la peur qui lui serrait quelque peu la gorge en cette soirée si décisive pour elle, nous ne doutons pas de son succès.



— L'Opéra-Comique nous a donné, dans la même soirée (18 juin), deux pièces nouvelles. L'une, *Mathias Corvin*, opéra-comique en un acte, de MM. Paul Milliet et Jules Levallois, a eu pour musicien un nouveau venu, Hongrois de naissance, M. de Bertha. Nous ne connaissons rien autre de ce compositeur, qui passe pour un des meilleurs élèves de Liszt. Sa partition décèle certainement un homme de science et de savoir, mais d'une inspiration mélodique assez restreinte. On attendait plus d'originalité de ce musicien étranger, et qui est originaire du pays de ces étranges Tsiganes qui ont fait tant d'impression chez nous par le charme exotique de leur musique. Citons cependant un bel air de basse à deux couplets que la voix sympathique et chaude de M. Belhomme fait admirablement valoir.

Le second opéra a pour titre *le Portrait*, deux actes de MM. Laurencin et Adenis, mis en musique par M. Th. de Lajarte. Ici, succès complet, surtout pour le compositeur dont voici, ce nous semble, l'ouvrage le plus important. On chantera partout le fin et gai septuor « de la clef », la jolie chanson du peintre, et une ronde de nuit, deux fois répétée et qui deviendra populaire. C'est là d'excellente musique bouffe, très habilement et ingénieusement orchestrée et dont le succès a été, je le répète, très vif et sera durable.

*Le Portrait* est très bien chanté par MM. Bertin, Fugère, Barnolt, Gourdon et M<sup>mes</sup> Chevalier et Lardinois.

VARIA. — *La Salle du Jeu de paume.* — Le 21 juin, à cinq heures du soir, a eu lieu à Versailles l'inauguration de la salle du Jeu de paume, restaurée et rétablie comme elle était en 1789. Les travaux ont été dirigés par M. Edmond Guillaume, architecte du Louvre et des Tuileries.

L'origine de cette salle, aujourd'hui illustre, remonte à 1686 ; elle avait été érigée, à cette époque, par François Bazin, « maître paulmier » du roi. En 1787, un oncle du grand tragédien Talma en devint le propriétaire. Après la fameuse séance du 20 juin 1789, le Jeu de paume fut l'objet d'un véritable culte et, en 1790, les membres de la Société du Jeu de paume consacrèrent cette date historique en faisant encastrier dans le mur une plaque d'airain sur laquelle était gravé le serment des députés. Plus tard les peintres Gros et Horace Vernet y eurent successivement leur atelier.

Aujourd'hui, la salle a conservé dans sa restauration un caractère de grandeur et à la fois de simplicité. Une grande frise grecque, sur laquelle sont inscrits les noms des sept cents signataires du procès-verbal, est peinte autour de la salle. Vingt bustes des hommes les plus éminents entourent celui de Bailly. Sur le mur extérieur nord se trouve placé un tableau peint en camaïeu, exécuté, d'après la célèbre esquisse de David, par Luc-Olivier Merson, l'auteur de cette belle toile de *la Fuite en Égypte* qui a été le grand succès du Salon de 1879 ;

à droite et à gauche, à l'intérieur, se trouvent gravées des strophes d'André Chénier. Enfin, un certain nombre de vitrines renferment des souvenirs se rapportant à cette époque de la Révolution.

Depuis le 21 juin la salle du Jeu de paume est ouverte au public comme toutes les autres salles du Musée de Versailles.

*Un Autographe de Delaunay.* — Notre rédacteur en chef, M. Georges d'Heylli, vient de publier chez Tresse une notice sur Delaunay, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française que le théâtre a failli perdre à jamais à la fin du mois dernier. Cette notice contient, entre autres documents, la liste complète des rôles créés ou repris par Delaunay, à l'Odéon, puis à la Comédie-Française, de 1845 à 1883. Un portrait très ressemblant gravé par Lalauze et un fac-similé de l'écriture de Delaunay complètent cette intéressante notice.

Les autographes de Delaunay sont très rares; l'excellent comédien n'aime pas à occuper les journaux de sa personne, et il ne leur a jamais adressé de lettres de réclamations ou autres. Nous croyons donc que nos lecteurs trouveront ci-après, avec intérêt, la reproduction en fac-similé d'une lettre que M. Delaunay a adressée récemment à notre rédacteur en chef.

Versailles

23 rue des Missionnaires



13 avril 83

Mon cher Monsieur de Higly

Si je pars ? \_\_\_\_\_ ou  
quand ? \_\_\_\_\_ avant le 15 mai  
et pour la représentation  
à benificie ? } le jour n'est pas encore  
fixé

quant à ce qu'on écrit  
partout — et que je n'ai pas lu  
il n'y a jamais eu rien de vrai  
dans tous ces potins.

J'ai donné ma démission  
le 31 Mars 1882. Je l'ai renouvelée  
fin Septembre

on a obtenu un mois en plus  
le mois d'avril à cause du grand  
succès des Effrontés — Voilà tout

Tout l'odeur. Je  
vais rechercher dans mes papiers  
mais il faut me pardonner

Si je vous fais un peu attendre  
je suis terriblement occupé  
puis que je dois remettre  
douze robes avant mon départ  
sans compter les représentations  
des Effrontés — ce qui me  
contraint à jouer six jours  
par semaine

A vous.

J. Debarreaux

*Le Bilan du Salon.* — Le Salon a fermé le 20 juin.  
Sa durée a été de 46 jours, non compris les 4 jours de  
sa fermeture pour les remaniements; pendant ce temps  
il a reçu 514,083 visiteurs dont 285,000 entrées gra-  
tuites. Les 229,083 entrées payantes ont produit une  
recette de 297,909 francs qui se décomposent comme  
suit :

|                            |                 |
|----------------------------|-----------------|
| 11,230 entrées à 5 francs. | 56,150 francs.  |
| 23,906            à 2   —  | 47,812   —      |
| 193,947       — à 1   —    | 193,947   —     |
|                            | <hr/>           |
| Total :                    | 297,909 francs. |

Il faut ajouter à ce chiffre diverses redevances, telles que le catalogue (31,000 fr.), le buffet (14,000 fr.) et quelques autres petits droits (8,000 fr.), qui portent le revenu total de l'Exposition à 350,909 fr. Il y a eu une infériorité de recettes de 36,000 fr. sur l'année dernière, qui avait donné 386,266 fr. Les dépenses s'étant élevées à 185,000 fr., le bénéfice de cette année se résume au chiffre net de 165,000 francs.

*La Liberté de la librairie.* — Il fut un temps, — s'en souvient-on encore? — où il fallait un brevet pour être libraire ou imprimeur, tout comme pour être notaire ou avoué. Cette obligation donnait à l'industrie et au commerce des livres un certain relief qui ne leur était pas messéant. En septembre 1870, le nouveau gouvernement, qui s'était si ingénieusement dénommé de la Défense nationale, estimant sans doute que rien ne pouvait mieux contribuer à la défense du pays que de multiplier les imprimeries et les librairies au moment où celles qui existaient déjà étaient inoccupées, s'empressa de décréter la liberté des professions d'imprimeur et de libraire, en promettant aux imprimeurs une indemnité, qui jusqu'à présent ne leur a pas été payée<sup>1</sup>.

Le résultat de la liberté de la librairie a été d'abord

---

1. Le prix d'un brevet d'imprimeur était de 20,000 francs, ce qui, pour les quatre-vingts imprimeurs alors existants, faisait une somme de 1,600,000 francs à payer. Un capital se doublant en quatorze ans,

de faire vendre des livres par des coiffeurs, des fruitiers et autres commerçants assez étrangers à la fabrication du livre. Nous n'y voyons pas grand mal, après tout. Mais cette liberté nous semble avoir, depuis un temps, quelque peu dépassé les limites. Nous avons vu jusqu'à présent certaines petites boutiques de parfumerie et de ganterie être les seules où l'on rendait la monnaie au client non pas en espèces, mais en nature. Ce gracieux trafic a aujourd'hui envahi la librairie. Dans les environs de la Chaussée-d'Antin, du passage Jouffroy, de l'Opéra-Comique, et autres lieux fréquentés du beau monde, on voit poindre de petits étalages de livres derrière lesquels se dissimulent, comme Galatée, pour être mieux vues, de jeunes personnes à l'œil vif et à la toilette provocante, qui ne dédaignent même pas d'exhorter le passant à la lecture par un signe de leur joli doigt.

---

si l'État n'a pas remboursé en septembre 1884 les imprimeurs déposés, ce qui est plus que probable, il se trouvera avoir gagné, sur le dos de quatre-vingts contribuables seulement, la somme assez coquette de *trois millions deux cent mille francs*. Il est vrai que, comme compensation à cette perte énorme subie par les anciens imprimeurs de Paris, et à la perte encore plus grande qui résulte pour eux d'une concurrence sur laquelle aucun d'eux n'avait dû compter en s'établissant, l'Imprimerie dite *Nationale* a plus que jamais battu le rappel de toutes les impressions administratives qui faisaient gagner quelque argent à l'industrie privée, et, pour compléter le tableau, le conseil municipal vient aussi de se faire imprimeur à son propre compte. — Déposés d'abord, puis exposés à des concurrences de toute sorte, tel a été le lot des imprimeurs parisiens depuis 1870.

La police ignore-t-elle l'existence de ces petits temples de la Vénus bibliophile? C'est peu probable. En tout cas, elle pourra facilement les reconnaître à ce que souvent leur étalage est en partie composé de certains livres à gravures horribles, dus à la plume d'un auteur trop jovial qui a eu assez sérieusement maille à partir avec la justice.

Si l'on supprimait ces librairies d'un nouveau genre, nous croyons que cette fois on pourrait sans scrupule se dispenser de leur payer des indemnités.

*La Date d'une idylle.* — A propos de l'exposition iconographique de J.-J. Rousseau, M. Émile Maison, ancien rédacteur en chef du journal *les Alpes*, qui se publie à Annecy, nous adresse la communication suivante :

« Tout le monde a lu dans les *Confessions* le charmant récit du voyage de Jean-Jacques à Thônes, en compagnie de M<sup>lles</sup> Galley et de Graffenried, de cette innocente et folle journée qui fut peut-être pour Jean-Jacques la plus belle et la plus heureuse de toute sa vie. Et qui ne se souvient du cerisier, hélas ! détruit? Mais à quelle date précise doit-on placer ce gracieux épisode? J'ai consulté là-dessus mon ami Eloi Serand, archiviste adjoint du département de la Haute-Savoie, et voici à peu près sa réponse.

Jean-Jacques, après son retour de Turin, passa l'hiver



de 1729 à 1730 à Annecy. La semaine dont il parle commence le lundi 26 juin et finit le dimanche 2 juillet 1730. Il est plus que probable que la course de Thônes eut lieu le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre, ce jour-là étant chômé en Savoie, et encore pour cet autre motif : les registres des employés du cadastre constatent que toute cette semaine fut pluvieuse, moins le 29. A quelques jours de là, énamouré peut-être par le souvenir de cette journée, il quittait Annecy pour se rendre à Fribourg, en compagnie de la Merceret, fille de chambre de M<sup>me</sup> de Warens.

Michelet l'a bien jugé dans ces quelques lignes : « Sous tant de choses voulues, empruntées, artificielles, subsiste le Rousseau d'Annecy. La cloche qu'il entendit là sonne encore... Pauvre cœur de femme, sous le masque de Caton!... Pauvre, pauvre *citoyen!*... »

*Louise Michel poète.* — Voici l'attention ramenée sur cette trop célèbre demoiselle par suite de la condamnation à six ans de réclusion que vient de prononcer contre elle la Cour d'assises de la Seine (23 juin). A ce propos, on publie partout soit sa biographie, soit des notes anecdotiques s'y rapportant. *Le Salut public* de Lyon nous apprend que Louise Michel a été élevée au château de Lavroncourt (Haute-Saône), chez M. de Mahy, père du député actuel, et avec la sœur de celui-ci. Elle était alors très pieuse.

En 1864, à l'occasion du baptême d'une fille du maire de Lavroncourt, elle composa les vers suivants qui sont curieux à bien des points de vue, et que la condamnée du 23 juin n'écrirait sans doute plus aujourd'hui, à moins de les accentuer de bien autre façon!

Enfant, quand sur l'autel, blanche et silencieuse,  
Tu semblais un jeune ange offert à l'Éternel,  
Un poète était là! Dans son âme rêveuse  
Ton lointain avenir apparaît solennel.

Le poète est prophète, et c'est un don suprême  
Que l'orgueil des puissants ne lui ravira pas.  
Souviens-toi, mon enfant, qu'au jour de ton baptême  
L'un d'eux te fit ces vers pour quand tu comprendras.

Oui, mon doux séraphin, une ancienne croyance  
Dit que le vœu du barde est écouté de Dieu :  
Qu'il te donne bonté, savoir, intelligence !  
Sois l'ange du foyer et l'ange du saint lieu.

Quand tu seras plus grande, enfant, tu peux m'en croire,  
Tu te verras heureuse ; alors, te souriant,  
Paraîtra dans ton rêve, avec sa robe noire  
Et son écharpe rouge, un poète en passant.

Il te répétera sur la lyre divine  
Ce qu'il dit aujourd'hui : « Pour toi, joie et bonheur ! »  
Et la brise en chantant, sur la haute colline,  
Et les esprits du ciel te le diront en chœur.

---

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Calino raconte à un ami les ennuis de son dernier voyage :

« Figurez-vous que, dans le wagon, je m'étais placé près d'une portière dont la vitre ne pouvait pas se relever. Ce qui fait que j'ai reçu tout le vent dans la figure.

— Il fallait changer de place?

— Avec qui? J'étais tout seul dans le compartiment. »

\*\*\*\*\*

Une table de famille :

UNE GRAND'MÈRE : « Je trouve qu'il faut laisser les jeunes ménages indépendants, il ne faut pas que les parents les importunent. Ainsi Adam et Ève n'avaient ni beau-père ni belle-mère.

— Ça ne les a pas empêchés de faire des bêtises, répond un jeune beau-père qui n'est pas du même avis.

— Et *pommées* », riposte une jeune dame.

(*Polichinelle.*)

\*\*\*\*\*

Le député X..., néophyte républicain, a été nommé à une élection récente, grâce à l'appui de l'administration. Un de ses amis lui objecte qu'en 1869, il a été candidat officiel de l'Empire !

« Sans doute, dit-il.

— Et tu n'as pas honte de changer ainsi?

— Permits, mon cher, ce n'est pas moi, c'est le gouvernement qui a changé ! » (Gaulois.)



Une petite dame demandait à un collectionneur de ses amis de lui donner un bibelot quelconque.

« Eh bien, répondit l'amateur, je vous donnerai une Ariane en terre cuite.

— Soit, dit la cocotte ; mais pas trop cuite, n'est-ce pas ?

— Saignante, mon enfant, saignante. » (Figaro.)



On parle d'un duel récent.

« L'affaire n'est pas bien grave, dit quelqu'un ; pourquoi n'a-t-on pas essayé de l'arranger ?

— Mon Dieu, sur le terrain, il y a bien un des adversaires qui a fait des ouvertures à l'autre...

— Eh bien, alors ?

— C'est que c'était avec son épée ! »



Au cercle des officiers :

« Ma manière de voir m'oblige à quitter l'armée.

— Vous êtes réactionnaire ?

— Non, je suis myope. »

---

## VARIÉTÉS

---

### LE CINQUIÈME VOLUME

#### DE LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Victor Hugo vient de publier le cinquième et dernier volume de *la Légende des Siècles*. Ce volume a donné lieu à bon nombre d'articles en général plus sévères que louangeurs. Nous empruntons à celui qu'a publié notre confrère Drumont dans *la Liberté* le passage suivant qui donne une très ingénieuse analyse du livre :

Ce serait étrangement altérer la vérité que de comparer ce volume aux grandes, aux admirables inspirations qui rendront impérissable le nom de Victor Hugo. C'est également se moquer du monde que de prétendre, comme plusieurs le font, que ces vers sont tout récemment composés. Quelqu'un d'un peu familiarisé avec l'œuvre de Victor Hugo indiquera, sans se tromper une fois, non point la date précise, si vous voulez, mais le recueil dans lequel telle pièce devait figurer.

*Quand le Cid fut entré dans le Généralife* est évidemment une des formes primitives d'une pièce célèbre de la première *Légende des Siècles*. N'est-ce point un fragment de *la Chanson des rues et des bois* que ces vers :

Trêve à toutes ces vaines choses,  
Vous êtes dans l'ombre, sortons.

Sans vous brouiller avec les roses,  
Évadez-vous des Jeannetons.

Crains Manon qui te tend son verre,  
Crains le grenier où l'on est bien.  
Perse à l'alcôve de Néère  
Préfère l'autan libyen.

Il en est probablement de même de ces vers médiocres, et assez malséants chez un aïeul, qui rappellent également la chanson de *Gastibelza* :

Vénus m'apporte son globe,  
Je lui relève sa robe  
          Jusqu'au genou.  
Le zéphyr des moissons blondes,  
S'il se risque sur mes ondes,  
          Y devient fou.

*Victorieux ou mort!* était destiné évidemment à *l'Année terrible*.

Ce dialogue n'appartient-il pas à *l'Art d'être grand-père* :

Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde.  
— Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,  
Le chat et la souris, se haïssent. Pourquoi?  
Explique-moi cela, Jeanne...

Ces premières pensées, ces ébauches, ces tâtonnements seront d'ailleurs intéressants à étudier pour l'écrivain de l'avenir qui entreprendra une étude complète sur Victor

Hugo. Certains rythmes ont manifestement poursuivi le poète longtemps avant de trouver leur formule définitive. Qui ne connaît la fameuse chanson :

Dans la galère capitane  
Nous étions quatre-vingts rameurs ?

La chanson des *Doreurs de proue* en est incontestablement le premier croquis.

Ta galère que nous dorâmes  
A soixante paires de rames  
Qui, de Lépante à Moganez,  
Domptent le vent et la marée,  
Et dont chacune est manœuvrée  
Par quatre forçats enchaînés.

Certaines réminiscences mêmes sont fort lointaines. Lisez ces vers qui terminent les *Quatre Jours d'Elciis* :

...Vous, princes, et vous, roi,  
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi !

Cela ne fait-il pas songer à *Hernani* :

...Car nos têtes, ô roi !  
Ont le droit de tomber couvertes devant toi ?

Nous ne blâmerons pas l'illustre poète d'avoir utilisé ces débris : les copeaux de Victor Hugo sont des copeaux de bois de cèdre, ils ont toujours un parfum.

Il est regrettable, par exemple, que des amis trop zélés pour cette renommée ne nous aient pas épargné le spectacle de ce vieillard chargé d'années insultant un saint pontife pour le plaisir d'utiliser quelques vers sur Mastaï. Que vient faire dans cette *Légende des Siècles* ce malheureux Troplong qui sort incontestablement d'un brouillon non utilisé pour *les Châtiments*? En fait de jurisconsultes, nous avons vu pire depuis, et le souvenir du tribunal des conflits aurait dû rendre Victor Hugo indulgent.

On est bien étonné aussi de retrouver là le nom de Baroche. On avait dit, et on a écrit, qu'après la mort héroïque du commandant Baroche, le poète avait rayé spontanément des *Châtiments* le nom du père. Victor Hugo est-il revenu sur ce généreux mouvement, ou ne s'est-il pas aperçu que le nom de Baroche figurait dans cette pièce *les Grandes Lois*, qui, malgré le vers sur Bazaine, semble remonter à quinze ou vingt ans?

En revanche, il faut reconnaître que Victor Hugo a tenu, cette fois encore, à affirmer ses doctrines spiritualistes ; il se déclare ennemi de la vivisection et du matérialisme.

Par-dessus le marché, je dois être ravi.  
Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,  
Des chimistes anglais, allemands, tous ensemble,  
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble  
Certain, démontré presque et probable à peu près  
Qu'entre l'homme d'Athènes et le loup des forêts,



Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,  
Le total fait, il n'est aucune différence ;  
Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,  
La même quantité de phosphate de chaux  
Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme,  
Que, par conséquent, Sparte est égale à Sodome.

Ailleurs, il s'écrie :

Non ! j'ai les droits de l'homme, et non les droits du singe

Ces affirmations vagues, malheureusement, disparaissent devant des torrents d'injures versés sur tout ce qui a représenté une religion quelconque, sur tout ce qui a personnifié l'organisation d'une société fondée sur un principe supérieur.

Ces déclamations sont-elles bien dangereuses ? Je ne sais trop, et bien plutôt je serais tenté de partager l'espèce d'angoisse qui prend les vrais admirateurs de Victor Hugo, en constatant combien, d'année en année, cette œuvre, qui semblait si grande et si imposante, apparaît, en certaines parties, démodée, poncive, rococo, déjà presque en ruines. C'est navrant à dire, mais les vers de Campistron semblent moins vieux que certains passages de Victor Hugo. N'est-ce pas à Gagne que l'on pense lorsqu'on trouve des vers comme ceux-ci :

L'orbe du soleil noir revient et se révèle  
Par un blémissement farouche et triomphant

Se peut-il que l'auteur de la *Prière pour tous*, d'*Océano  
nox*, de *Ce qu'on entend sur la montagne*, des *Pauvres  
Gens*, des *Burgraves*, de *Ruy-Blas*, soit l'auteur de ces  
vers faits pour s'enrouler autour d'un mirliton sanglant :

La Révolution française,  
C'est le salut d'horreur mêlé ;  
De la tête de Louis seize  
Hélas ! la lumière a coulé.

Il faut réagir contre ces pensées, et, tout en faisant  
notre devoir, qui est de dire la vérité au public, il faut  
nous efforcer de conserver fidèlement notre admiration  
pour le poète incomparable qui enchantait nos premières  
années. Quel dommage cependant que les amis de Victor  
Hugo n'aient pas notre piété pour cette gloire et qu'ils  
n'aient pas su mieux veiller sur cette vieillesse !

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.



---

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338





AP  
20  
G25  
année 8  
t.1

Gazette anecdotique,  
littéraire, artistique  
et bibliographique

---

**PLEASE DO NOT REMOVE  
SLIPS FROM THIS POCKET**

---

---

**UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY**

